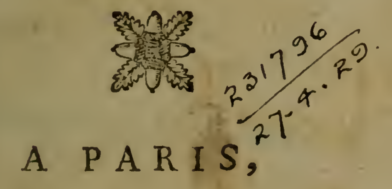


LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

E'CRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XXIV. RECUEIL.



A PARIS,

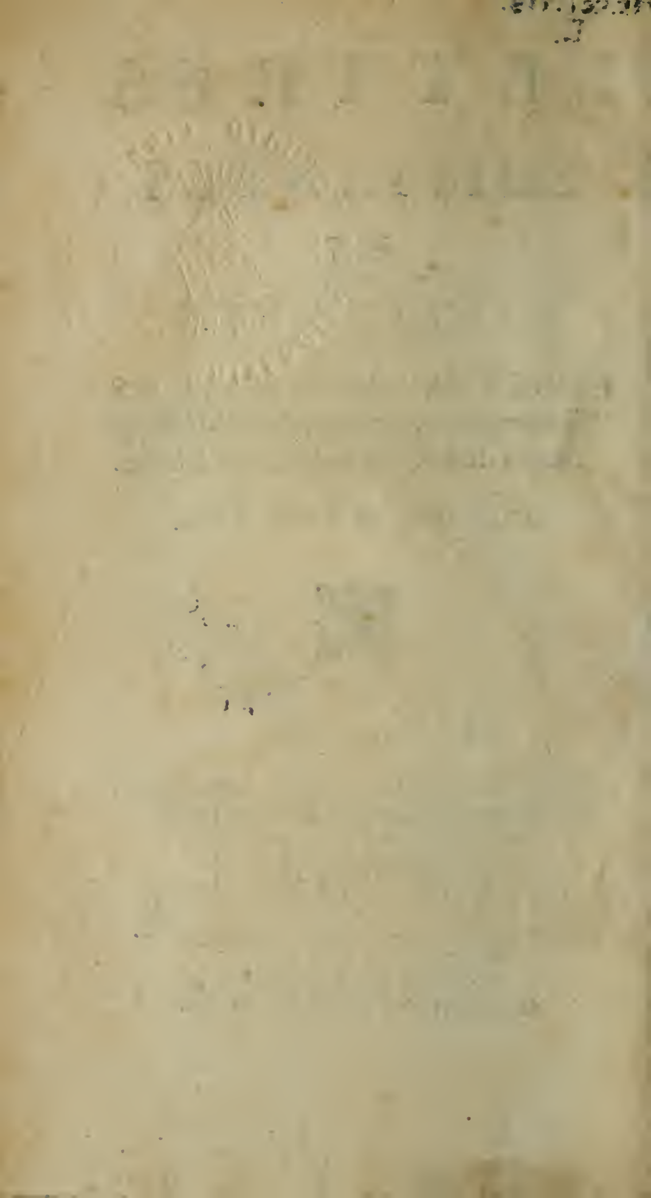
Chez NICOLAS LE CLERC, Libraire-Juré de l'Université, rue de la Bouclerie, près le Pont S. Michel, à S. Lambert, *ci-devant rue S. Jacques.*

ET RUE S. JACQUES,

Chez P. G. LE MERCIER, au Livre d'Or.

M. D. CC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





AUX JESUITES DE FRANCE.



Es Reverends Peres,

La Paix de N. S.

Ce nouveau Tome que j'ai l'honneur de vous présenter com-

mence par une Lettre très-curieuse : c'est la seconde que le P. Parrenin adresse à Monsieur de Mairan de l'Académie Royale des Sciences. Il y a quelques années qu'une estime réciproque a lié entre eux un commerce de politesse & de Littérature Chinoise. Le sçavant Académicien, qui a lû attentivement tout ce que différens Auteurs ont écrit sur la Chine, s'étoit prévenu depuis long-tems d'une idée avantageuse en faveur d'une si estimable Nation. Il admiroit surtout l'ancienneté & la durée de sa Monarchie, la constitution de son Gouvernement, la sagesse de ses Loix, la politesse de ses

Mœurs, son attachement invariable aux anciennes Coûtumes, son respect pour les Parens, qui fait comme la base d'un si sage Gouvernement.

Mais en même tems plusieurs faits rapportés par ces mêmes Auteurs, qu'il avoit discutés avec une critique judicieuse, lui ont fait naître divers doutes, & ont donné lieu à des conjectures qu'il a proposées au P. Parrenin, comme à un ancien Missionnaire bien propre à lui donner les éclaircissemens qu'il souhaittoit.

Ces doutes roulent la plûpart sur la Chronologie des Chinois, sur l'authenticité de leur His-

toire, ſur la certitude de leurs obſervations Aſtronomiques, ſur les cauſes qui ont retardé leur progrès dans les Sciences, & ſurtout dans l'Aſtronomie, ſur leurs Traditions, &c. & ils ſont accompagnés de conjectures ſi bien fondées, qu'entre les queſtions de Monſieur de Mairan, & les réponſes du P. Parrenin, on trouve un concert & un accord preſque continuel.

C'eſt ce qu'on verra aiſément dans quelques extraits de ces Lettres cités par ce Pere, & qu'on verroit beaucoup mieux, ſi j'avois pû forcer la modeſtie de Monſieur de Mairan, & qu'il eût bien voulu me permettre, de pu-

blier avec les réponses du P. Parrenin, les Lettres entieres dont il a honoré ce Missionnaire.

On lui est toûjours très-redevable d'avoir mis ce Pere sur les voyes, & de l'avoir engagé par les questions qu'il lui a faites, à entrer dans certains détails qui font plaisir, & qui éclaircissent de vrayes difficultés, sur lesquelles ni lui ni aucun autre n'auroit peut-être jamais eu la pensée de nous instruire.

Cette premiere Lettre est suivie d'une Relation intéressante, & bien capable d'animer de plus en plus parmi nous le zéle du salut des Ames, qui, graces au Dieu des miséricordes, ne s'est

point rallenti dans notre Compagnie. Les nouvelles publiques vous apprirent, il y a quelques mois, la glorieuse mort de quatre de nos Missionnaires. A peine avoient-ils mis le pied sur les terres du Tongking, *où ils alloient prendre soin des différentes Chrétientés, & travailler à la conversion des Infidéles de ce Royaume, qu'ils furent découverts, & reconnus pour des Prédicateurs de la Loi Chrétienne : c'est en haine de cette divine Loi qu'on se saisit de leurs personnes, qu'on les chargea de fers, & qu'après leur avoir fait souffrir pendant neuf mois les incommodités d'une dure & cruelle pri-*

ſon, on les fit expirer ſous le glaive des Bourreaux.

Des Catéchiſtes Tongkinois *empriſonnés avec eux, eurent ſoin, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu du Supérieur de cette Miſſion, de mettre fidélement par écrit, jour par jour, tout ce qui ſe paſſoit ſous leurs yeux. C'eſt de leurs Mémoires traduits en Langue Portugaiſe, que j'ai tiré le recit détaillé que j'ai l'honneur de vous faire, des ſouffrances & de la mort de ces illuſtres Confeſſeurs de* JESUS-CHRIST.

A l'égard de l'Eſtampe, qui repréſente leur martyre, & que j'ai jointe à cette Relation, je l'ai

fait graver d'après le Tableau qui en a été peint au Tongking *même, & que l'on m'a envoyé de* Macao.

Quel plus grand bonheur peut-il arriver à un Miniſtre de Jesus-Christ, *que de marcher ainſi ſur les traces des premiers Apôtres, & de ſceller, comme eux, de ſon propre ſang les ſaintes Vérités de la Religion? C'eſt à ce bonheur, quoiqu'en diſent tant de Libelles enfantés dans les ténébres par la calomnie pour décréditer notre Miniſtére, c'eſt, dis-je, à ce bonheur qu'aſpirent ceux de nos Freres, que nous voyons partir chaque année, & traverſer les plus vaſtes Mers,*

pour porter l'Evangile chez les Nations Idolâtres, & faire connoître JESUS-CHRIST *à tant de Peuples qui l'ignorent.*

Si la grace du Martyre ne leur est pas accordée selon leurs desirs, les occasions de souffrir pour les intérêts de JESUS-CHRIST, *ne leur manquent guéres, le Démon ne voyant pas d'un œil tranquille le renversement de ses Autels, & la destruction de son Empire. Outre les travaux, & les austérités de la vie qu'ils menent sons un Ciel tout-à-fait étranger, il n'y a point d'année qu'ils n'ayent de très-vives persécutions, & de toutes les sortes, à soûtenir de la part*

des Infidéles, & des Prêtres des Idoles. C'est ce que vous avez pu voir dans la suite de leurs Lettres, dont je vous ai déja donné tant de Volumes.

Dans le dernier j'eus l'honneur de vous informer des nouveaux efforts qu'on faisoit, pour pénétrer dans les Forêts habitées par les Chiriguanes*, & gagner ces Peuples à* JESUS-CHRIST. *C'est de toutes les Nations Barbares, qui occupent ce vaste Continent, auquel on donne communément le nom de* Paraguay*, celle qui est la plus féroce, & la plus intraittable. Les terres de ces Indiens sont encore toutes fumantes du sang des*

Hommes Apoſtoliques, qu'ils ont ſacrifiés à leur haine contre la Religion Chrétienne. On avoit conçu en ces derniers tems quelque eſpérance d'amollir la dureté de leurs cœurs : pluſieurs Miſſionnaires s'offrirent pour une entrepriſe ſi difficile, & ſi périlleuſe ; le choix tomba ſur trois Hommes pleins de courage & de zéle. La Lettre de l'un d'eux vous apprendra que tout le ſuccès de cette nouvelle tentative, a été de procurer au P. Lizardi, la gloire de finir ſes jours ſous une nuée de fléches, dont ces Barbares l'accablerent.

Cette même Lettre vous fera connoître à combien de fatigues

& de dangers un Missionnaire s'expose, quand il veut traitter avec ces Infidéles, & vous jugerez delà, 1°. quelle a dû être l'intrépidité des premiers Missionnaires, qui, au risque continuel de leur vie, sont allés chercher dans le fond des Forêts ces Peuples connus sous le nom de Guaranis, *lesquels y vivoient à la façon des bêtes, & n'avoient de l'Homme que la figure. 2°. Ce qui leur en a coûté de soins & de travaux pour les civiliser, les réunir, & les fixer dans ces nombreuses Peuplades établies depuis environ un siécle, dans l'espace de deux cens lieues, le long des Fleuves* Pa-

rana & Uruguay, *où l'on voit régner depuis tant d'années cette candeur, ce désintéressement, cette innocence de mœurs, & tant d'autres vertus des Chrétiens de la primitive Eglise.*

Il faut avouer pourtant, qu'au milieu d'une barbarie si générale, il se trouve quelques Nations privilégiées, qui ont de la douceur dans le naturel, & qui sont d'un caractére plus traittable. Telle est la Nation des Guaña-niens, *dont on a fait depuis peu la découverte.*

Cette Nation où l'on compte plus de trois cens Familles, habite d'épaisses Forêts, que des Torrens, & quantité de petites Ri-

vieres rendent inaccessibles. La Langue de ces Indiens est là même que celle des Guaranis *, bien qu'ils soient éloignés les uns des autres de plus de cent lieues : mais les Forêts où l'on va chercher chaque année l'Herbe du* Paraguay, *sont dans leur voisinage. La Providence permit que quelques* Guaranis *des Peuplades Chrétiennes, s'étant rendus, selon leur coûtume, dans ces Forêts, pour y faire leurs provisions annuelles, rencontrerent plusieurs Familles de* Guañaniens *: la conformité du langage dissipa toute défiance. Ils s'entretinrent familierement ; ces entretiens furent suivis des plus tendres dé-*

monſtrations d'amitié, ils ſe firent de part & d'autre de petits préſens, & en vinrent même juſqu'à ſe donner le doux nom de Freres.

Le Chef des Guaranis *Chrétiens fut ſi charmé de la franchiſe, & de la cordialité qu'il apperçut dans ces Infidéles, que ne penſant plus à la récolte, qui étoit le ſujet de ſon voyage, il ſe mit tout-à-coup à faire les fonctions du plus zélé Miſſionnaire. Il leur témoigna du ton le plus pathétique, combien il étoit émû de compaſſion de la vie miſérable qu'ils menoient dans les Forêts, n'y ayant d'autre compagnie que celles des bêtes féroces, ni d'au-*

tres alimens que ceux que le hasard leur faisoit trouver au bout de leurs fléches. Il leur fit sentir les agrémens & les avantages d'une vie de société, telle qu'est celle d'un grand nombre de personnes, qui se réunissent dans le même lieu, pour s'entre-secourir les uns les autres dans leurs communs besoins. Il s'étendit fort au long sur l'excellence de la Loi Chrétienne qu'ils ignoroient, & dont on auroit soin de les instruire; sur la nécessité de l'observer, pour mener une vie heureuse en ce monde, & se procurer un bonheur éternel en l'autre; & il leur exposa en peu de mots les Vérités de la Foi, qui étoient le plus à

leur portée. Enfin, il finit par un petit détail des tendres ſoins, & des attentions toutes paternelles du Miſſionnaire, qui conduiſoit leur Peuplade. Puis voyant qu'ils s'attendriſſoient, ſi vous n'en croyez pas à ma parole, ajoûta-t-il, venez avec nous, & vous connoîtrez par votre propre expérience, que je me ſuis exprimé trop foiblement, ſur les grands avantages que je cherche à vous procurer.

Dieu bénit le zéle du Néophyte, & toucha le cœur de ces bons Indiens; ils ſe rendirent à de ſi preſſantes invitations, & ils s'embarquerent, Maris, Femmes, & Enfans, en auſſi grand

nombre que la Barque en pouvoit contenir. On consola les autres Familles qui ne purent y trouver place, par la promesse qu'on leur fit de venir les chercher aussitôt qu'il seroit possible.

Après quelques jours d'une heureuse navigation, ils débarquerent aux environs de la Peuplade Chrétienne : le Néophyte prit les devants, pour aller informer le Missionnaire de leur arrivée : c'est le P. Henry Matheis de Malines, qui a vieilli dans les travaux de cette laborieuse Mission : « Mon Pere, » lui dit-il en l'abordant, » au lieu de l'abondante ré- » colte d'Herbes dont je m'é-

»tois flatté, j'en ai fait une »autre bien différente, & »qui vous ſera infiniment »plus agréable »; *& il lui raconta ce qui s'étoit paſſé.*

Ce vénérable Vieillard tranſporté de joye partit à l'inſtant, pour aller au-devant de ces nouveaux Hôtes, qui venoient accroître ſon nombreux Troupeau. Auſſitôt qu'il les eut joint, il les combla de careſſes, & les conduiſit à la Peuplade, où il leur procura un Logement commode, & après les avoir ſuffiſamment inſtruits de la Doctrine Chrétienne, il leur adminiſtra ſolemnellement le ſaint Batême.

A peine quelques mois ſe fu-

rent écoulés, qu'on vit venir plusieurs autres Familles de la même Nation. Ces Indiens ont un naturel docile, qui ne demande qu'à être cultivé. Les Femmes portent la modeſtie, juſqu'à ne paroître jamais le viſage découvert; elles y font tomber un voile qui le cache, & elles ne le levent qu'en préſence de leurs Maris. On ne doute point que le reſte des Familles qui compoſent cette Nation, n'abandonne bientôt les Forêts, & ne ſuive l'éxemple de leurs Compatriotes.

Je ne vous dirai rien, mes RR. PP. de la Lettre qui termine ce Recueil, & qui contient diverſes obſervations ſur la Bota-

nique tirées de l'Herbier Chinois. Je laiſſe à nos ſçavans Botaniſtes à juger ſi elles peuvent être de quelque utilité en Europe.

Du reſte, avant que de finir, je crois devoir répondre aux queſtions qui m'ont été faites fréquemment, & par différentes perſonnes, au ſujet des Catéchiſtes, dont on parle ſouvent dans ces Lettres. Il n'y a point d'année qu'on ne me demande, ce que c'eſt que ces Catéchiſtes, quelles ſont leurs fonctions, & ce qu'il en coûte pour leur entretien. C'eſt à quoi je vais ſatisfaire en peu de mots.

1°. *Les Catéchiſtes ſe choi-*

ſiſſent parmi les nouveaux Fidéles : le choix ne tombe que ſur ceux dont on a long-tems éprouvé la vertu, la capacité, & le Zéle pour la Religion : ſouvent on les forme à cet emploi dès leur plus tendre jeuneſſe, lorſqu'on leur trouve des diſpoſitions propres à s'en acquitter dignement.

2°. *L'occupation des Catéchiſtes eſt d'aider les Miſſionnaires dans leurs fonctions, & de s'employer uniquement ſous leur direction au ſalut des Néophytes, & à la converſion des Idolâtres. Chaque Miſſionnaire en a quelques-uns à ſa ſuite, qui l'accompagnent dans ſes excurſions. Les autres ſont diſtribués dans*

dans les différentes Chrétientés de son District qui est de 40 ou 50 lieues, & quelquefois davantage.

Lorsqu'on peut entretenir un certain nombre de Catéchistes, on en établit un dans chaque Chrétienté. Il rassemble dans l'Eglise une fois la Semaine tous les Fidéles; il préside aux Prieres qu'on a coûtume d'y réciter; il leur fait des instructions, dont on lui a fourni des modéles, sur toutes les Vérités & les devoirs de la Religion; il donne des avis à ceux qui commenceroient à se relâcher dans les voyes de la piété; il se sert de tous les moyens capables d'entretenir & d'au-

gmenter leur ferveur. Le reste de la Semaine il visite les Chrétiens dans leurs maisons, il bâtise les enfans exposés ou moribonds. Il s'insinue auprès des Idolatres, il leur inspire de l'horreur pour le culte des Idoles, & il leur fait connoître le vrai Dieu, qui seul mérite nos adorations. Quand il a gagné leur confiance, il leur apprend la Doctrine Chrétienne, & à l'arrivée du Missionnaire il les lui présente, afin qu'il juge s'ils sont instruits & capables de recevoir le Batême. Il n'y a point de Catéchiste qui chaque année ne contribue à la conversion d'un très-grand nombre d'Idolatres. Ainsi le Royaume de JESUS-

CHRIST *s'étend dans ces terres Infidelles, à proportion du nombre de Catéchistes que chaque Missionnaire à le moyen d'entretenir.*

3°. *Comme le Peuple dans l'Orient ne se nourrit guéres que le ris & de légumes, il en coûte eu de chose pour fournir à tous ês besoins. Douze taels suffisent la Chine : un tael ne vaut que nq livres monnoye Chinoise, & pt livres dix sols de notre monoye. C'est la même chose aux In-s, où la vie est également frule.*

Le peu que je viens de dire, ffit, ce me semble, pour faire nnoître à ceux qui l'ignorent,

combien les Catéchistes sont nécessaires à l'avancement de l'œuvre de Dieu ; il ne me reste plus que de me recommander à vos Saints Sacrifices, en la participation desquels je suis avec beaucoup de respect,

MES REVERENDS PERES,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'Ai éxaminé par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce nouveau Recueil de *Lettres Edifiantes & Curieuses*, composé par le R. P. Du Halde, de la Compagnie de Jesus. Je crois pouvoir assurer que le Public le lira avec un plaisir du moins égal à celui qu'il a toujours ressenti en admirant dans les précédens Recueils, & les merveilles dont Dieu a orné l'Univers, & l'heureuse abondance des graces qu'il y répand sur toutes les Nations. Fait à Paris, ce 25 Février 1739.

Le Seigneur.

PERMISSION du Révérend Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus, en la Province de France, suivant le pouvoir

que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au Pere J. B. DU HALDE de faire imprimer le *vingt-quatriéme Recueil des Lettres Edifiantes & Curieuses, écrites des Missions Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS*; qui a été lû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente. Fait à Paris, ce 19 Février 1739.

J. LAVAUD, S. J.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, & Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé le Pere DU HALDE Jésuite, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *la Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique, & Physique de la Chine & de la Tartarie Chinoise, &c. par ledit Pere* DU HALDE ; *Lettres Edifiantes & Curieuses, écrites des Missions Etrangeres ; le Sage Chrétien, ou les principes de la vraye Sagesse*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége, pour l'impression & réimpression desdits Livres sur ce nécessaires ; offrant pour

cet effet de le faire imprimer & réimprimer en bon papier, & en beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le Contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant & reconnoître son zéle, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer & réimprimer lesdits Livres, ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems & espace de douze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout

ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dud. Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725: & qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimé qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres,

feront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, le Sr d'Agueffeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le Sieur d'Agueffeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préfentes: Du contenu defquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes ayans caufe, pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie defdites Préfentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin defdits Ouvrages, foit tenue pour duement fignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés & féaux Confeillers & Sécretaires, foi foit ajoutée comme à l'Original.

Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingtiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent trente-neuf, & de notre Régne le vingt-quatriéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Livre de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 248. fol. 225. *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenſes*, *Art.* 24. *à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à ladite Chambre*

Royale & Syndicale huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. *du même Réglement. A Paris, le 26 Juin 1739.*

Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

LETTRE



LETTRE DU P. PARRENIN, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

A M. DORTOUS DE MAIRAN, *de l'Académie Royale des Sciences.*

A Peking, ce 28 Septembre 1735.

La Paix de N. S.



ONSIEUR,

LORSQUE j'ai a répondre aux Lettres que vous me faites

l'honneur de m'écrire, je me vois toujours obligé de commencer ma réponſe par de nouvelles actions de graces : vous multipliez ſi fort les bienfaits, qu'il ne me reſte plus d'expreſſions, pour vous marquer combien je vous ſuis redevable, & à Meſſieurs de votre illuſtre Académie. Comme c'eſt vous, Monſieur, qui m'avez procuré l'honneur & le bien qu'ils me font, il eſt naturel que je vous ſupplie de leur en témoigner ma vive reconnoiſſance. Auſſitôt que la Caiſſe qui renferme vos nouveaux Mémoires ſera arrivée à Peking, je les joindrai dans notre Bibliothéque à tous les précédens, afin que ceux qui compoſent cette Maiſon, profitent de ce tréſor, lequel ſera ici un monument éternel de la gloire de l'Académie & de ſa libéralité.

Outre la continuation de ces

Mémoires, j'ai reçu une Carte de la Lune de feu M. Caffini, avec ce que vous appellez par modestie votre petit Ouvrage de Physique, fait autrefois en Province, dont vous avez bien voulu me faire présent. Il est vrai que cet Ouvrage est petit, si l'on ne considére que le volume; mais tout petit qu'il est, on peut dire, sans flatterie, qu'il y a plus de substance, de pénétration, de justesse, & de force de raisonnement, que dans beaucoup d'autres grands Volumes sur le même sujet, lesquels après avoir fatigué la vûe & l'esprit, le laissent aussi vuide qu'il l'étoit avant que d'en avoir fait la lecture; je veux dire, qu'on n'en est pas mieux instruit: au lieu que votre Ouvrage, Monsieur, satisfait pleinement le Lecteur, en le conduisant, comme par la main, & en lui découvrant

pied à pied les plus beaux ſecrets de la nature , à la plûpart deſquels on ne s'étoit pas aviſé de penſer.

Quoique les vûes des hommes ſur la Phyſique ne ſoient, à proprement parler, que des Syſtêmes, qui ne prouvent pas que les choſes ſoient effectivement telles qu'on les a imaginées , mais ſeulement qu'elles pourroient bien être ainſi ; cependant , Monſieur , en liſant votre Diſſertation ſur la Glace, je ne pouvois m'empêcher de penſer qu'elles ne fuſſent réellement telles que vous les expoſez.

Je me ſouviens qu'en la même année 1716, que votre Diſſertation fut ſi juſtement couronnée à Bourdeaux, je ſuivis l'Empereur à la Chaſſe du Tygre pendant l'Hyver, & je me trouvai inſenſiblement engagé de convaincre une célébre Compagnie, compo-

sée de deux Ministres de l'Empire, & de dix Docteurs choisis, qui se nomment *Han lin*, qu'on pouvoit glacer de l'eau chaude auprès d'un brasier.

Cet engagement étoit une suite des entretiens que j'avois eu avec ces Messieurs sur la congélation des liquides au tems froid. Ils expliquoient cet effet de la nature, à peu près comme nos anciens Philosophes, par des termes équivalens aux qualités occultes, mais sans faire paroître beaucoup d'attachement à leurs opinions, dont ils sentoient le foible; car ils ne manquent pas d'esprit, mais seulement d'application.

Quand ils m'eurent invité de parler à mon tour, je tâchai de leur faire comprendre la nature du liquide, sa composition, ses parties intégrantes, leur figure, l'air mêlé dans les intervalles, qui

tient les parties en mouvement, &c. Je concluois enſuite que pour glacer l'eau, il ne s'agiſſoit que de la déranger, c'eſt-à-dire, d'en faire ſortir les parties les plus ſubtiles, qui empêchoient les autres de ſe lier; & y en introduire d'autres capables de la fixer, & d'en arrêter le mouvement.

« Ce ſeroit, dit un de ces Meſ-
» ſieurs, une jolie opération à voir,
» & je ſerois curieux de ſçavoir
» de quels Inſtrumens on pour-
» roit ſe ſervir pour travailler ſur
» des Parties ſi ſubtiles, qu'elles
» échappent à notre vûe. Mon-
» ſieur, lui répondis-je, puiſque
» ſur ce que j'ai l'honneur de vous
» dire, vous n'en voulez croire
» qu'à vos yeux, quoiqu'ils ne
» ſoient pas toujours des témoins
» sûrs de la vérité, je ſuis prêt
» de contenter votre curioſité ».

A peine avois-je achevé de par-

ler, que tous me prirent au mot. Ils marquerent le lieu, le jour, ou plûtôt la nuit où se devoit faire cette opération ; car pendant le jour ils ne sont pas libres, & il se peut faire à chaque moment qu'on les appelle au Palais. Il arriva qu'un soir qu'on avoit fixé pour le lieu du rendez-vous, qui étoit la Tente du Président des Docteurs, & dans le moment même que je partois pour y aller, l'Empereur fit ouvrir la Barriere qui ferme le Camp Impérial, pour m'envoyer chercher par un Eunuque, avec ordre de lui amener un Chirurgien. Cet incident me fit manquer à ma parole. Il m'étoit aisé d'en faire informer ces Messieurs, mais j'aimai mieux les laisser dans le doute. Eux de leur côté ne me voyant point arriver, envoyerent un Domestique jusqu'à ma Tente, pour m'a-

vertir qu'ils m'attendoient. On ſe contenta de répondre que j'étois ſorti. Cette réponſe les ſurprit, & leur fit ſoupçonner que je m'étois trop avancé. Un d'entr'eux, qui ne croyoit pas qu'un Etranger, qu'un Barbare, ainſi qu'ils appellent tous ceux qui ne ſont pas Chinois, en pût ſçavoir plus que lui, perdit patience, comme on me le raconta dans la ſuite : « Hé, Meſſieurs, » s'écria-t'il, juſqu'à quand vous » laiſſerez-vous tromper par un » homme, qui non content de » nous avoir ſouvent amuſé ſur » la Religion par des diſcours » frivoles, & dénués de preuves » ſenſibles, veut encore nous trom» per ſur les choſes naturelles par » des explications nullement fon» dées & inventées à plaiſir. Que » dira-t'on de nous, quand on ſçau» ra qu'il a aſſemblé ici tant d'hon-

» nêtes gens, pour écouter les fa-
» bles qu'il nous débite » ? Sur-
quoi il se leva brusquement, &
prit le chemin de sa Tente pour
y prendre du repos, & dissiper
son indignation. Les autres, plus
modérés, se retirerent peu après,
mais sans faire aucun éclat.

Le Président, qui est de mes amis, resta seul véritablement mortifié de n'avoir pû me justifier, ni me prévenir à tems, pour me détourner de tenter une entreprise, qu'il croyoit au-dessus des forces humaines : car, disoit-il, c'est vouloir forcer la nature, que de faire geler de l'eau auprès du feu.

Le lendemain je vis ces Messieurs qui suivoient le cercle de la Chasse. J'allai leur faire mes excuses, en leur disant la raison qui m'avoit fait manquer au rendez-vous. La politesse Chinoise

ne leur permit pas de me répondre ce qu'ils pensoient ; mais prenant un ton, qui marquoit assez qu'on m'en tenoit quitte, ils me dirent que ce seroit pour une autre fois. « Ce sera ce soir-même, » repris-je, si vous l'agréez, car » je n'irai pas à la Porte *, & je » me rendrai de bonne heure chez » M. le Président ». Je m'y rendis effectivement le premier ; car ces Messieurs ne doivent quitter la Porte que quand on la ferme. Ils furent contens de me trouver à leur arrivée.

Après les complimens ordinaires, chacun prit sa place, formant une espéce de cercle autour d'un grand brasier, qui étoit au milieu de la Tente, dont on affecta d'abaisser la portiere, afin d'augmenter la chaleur, dans la pensée où ils étoient, qu'elle em-

* C'est-à-dire, chez l'Empereur.

pêcheroit le succès de l'Opération. Ils commencerent d'abord à parler de choses indifférentes ; car voyant qu'il n'y avoit rien de préparé que pour une simple conversation, ils crurent que je n'étois venu que pour m'excuser, ou pour me divertir aux dépens de ceux qui avoient eu la simplicité de croire, qu'on pût congeler des liquides dans un lieu si chaud.

Lorsque je m'apperçus que la chaleur étoit devenue si grande, qu'elle les obligeoit à quitter leurs bonnets & leurs casaques de Zibeline, je pris la parole, « Hé » bien, Messieurs, leur dis-je, en » riant, je crois que nous serons » bientôt obligés de boire à la gla- » ce ; ne seriez-vous pas d'avis que » j'en prépare de bonne heure » ? Cette proposition fut reçue avec un éclat de rire, & on la prit pour une plaisanterie. Le Prési-

dent me demanda, si je parlois sérieusement : « Oserois-je parler » autrement, lui répondis-je, de» vant une si respectable Compa» gnie? Ordonnez seulement à vos » Domestiques de m'apporter une » Ecuelle d'argent remplie de » Neige avec sa soû-coupe pleine » d'eau, & je vous ferai voir que » je n'ai rien avancé que je ne » puisse éxécuter ».

Je fus servi à l'instant; car en arrivant j'avois pris la précaution de dire aux Officiers du Président de me tenir tout cela prêt. J'étois assis sur un Coussin, les jambes croisées comme tous les autres: on m'apporta l'Ecuelle remplie de Neige, & le Plat plein d'eau tiéde. Cet appareil réveilla l'attention des Spectateurs. Il s'agissoit cependant de mêler avec la Neige, sans qu'on s'en apperçût, le Nitre que j'avois apporté. Je

pris pour prétexte que les flambeaux, qui éclairoient la Tente, étant trop près de moi, m'incommodoient la vûe. On ordonna aussitôt aux Domestiques de les placer ailleurs, & pendant ce mouvement je glissai mon Nitre dans la Neige.

Je posai dabord l'Ecuelle dans le Plat d'eau, je l'approchai jusques sur le bord du brasier, & feignant d'avoir de la peine à tenir l'un & l'autre, j'invitai le Docteur incrédule à tenir le Plat, tandis que je tiendrois l'Ecuelle : c'est à quoi il consentit volontiers, pour avoir le plaisir d'éxaminer de plus près l'Opération. Mais sa curiosité lui coûta cher, sans qu'il osât s'en plaindre, tandis que tous les autres *Han lin* rioient à gorge déployée, parce que voyant fondre la Neige que je remuois de la main, ils étoient fort éloignés

de croire que l'eau du Plat qui étoit deſſous, & plus près du feu, pût jamais devenir de la glace.

Cependant elle ſe formoit, & en très-peu de tems mon Opération fut achevée. Comme le *Han lin* incrédule avoit peine à ſoutenir plus long-tems l'ardeur du feu, & qu'à tout moment il détournoit la tête, « J'ai compaſſion de vous, lui dis-je, votre » ſecours m'eſt déſormais inutile, » & vous pouvez lâcher le Plat » ſans craindre qu'il tombe ». Il le lâcha en effet, & ſe retira au plus vîte. Tous ces Meſſieurs voyant ce Plat ſuſpendu au fond de l'Ecuelle que je tenois par l'oreille, furent étrangement ſurpris. Ils s'avancerent, & toucherent la glace des doigts, ils prirent ces deux piéces jointes enſemble, & les maniant ſans beaucoup de précaution, ils ſe couvrirent de l'eau

de Neige qui tomboit sur leurs habits. « Attendez un peu, Messieurs, » leur dis-je, je vais vous satisfaire de telle sorte, qu'il ne vous » restera plus le moindre doute ».

Après avoir présenté au feu le dessous du Plat, & avoir pareillement renversé l'Ecuelle sur le feu, il me resta à la main un plat de glace très-pure & très-claire. Chacun voulut le manier, & le regarder aux flambeaux. Le Docteur incrédule ne se fiant ni à la vûe ni au toucher, cassa le Plat, & en porta un morceau à la bouche pour le manger, supposant que le goût seroit un témoin plus fidéle de la vérité du fait, que les autres sens. Il est à observer que les Chinois de Peking, au fort de l'Eté, non seulement boivent à la glace, mais qu'ils en mangent encore d'assez gros morceaux, sans qu'elle nuise à leur

ſanté. Après qu'il en eût mangé ; » C'eſt véritablement de la glace, » s'écria-t'il, & de la meilleure. » Je me rends, & je rends pareil- » lement juſtice à celui qui la mé- » rite, mais j'avoue que ſi ce chan- » gement ne s'étoit pas fait en ma » préſence, je ne l'aurois jamais » crû poſſible ».

Mais je ne m'apperçois pas, Monſieur, que je pourrois bien vous ennuyer en vous racontant une avanture qui ne vous intéreſſe guéres, & qui ne vous apprend rien, ſi ce n'eſt peut-être à mieux connoître le génie & le caractére des Lettrés Chinois. Si c'eſt une faute de ma part, elle eſt d'autant plus pardonnable, que c'eſt votre ſçavante Diſſertation ſur la glace qui me l'a fait commettre.

Le lendemain de cette Expérience, je ſuivis l'Empereur à la Chaſſe ; ces Meſſieurs, qui n'é-

toient comme moi que simples Spectateurs , pouvoient quitter leur rang, & ils le firent , dans l'impatience où ils étoient de me joindre. Comme la nuit précédente ils avoient tenté inutilement de faire de la glace , en imitant ce qu'ils m'avoient vû faire, ils étoient curieux de sçavoir ce qui les avoit empêché de réussir. Je leur répondis , qu'ils n'avoient qu'à s'adresser à M. le » Président. Oui, Messieurs , dit » le Président , j'en ai fait l'épreu- » ve , & je l'ai fait avec succès. » Je vous communiquerai ce se- » cret , mais ce ne sera pas à pré- » sent , il faut qu'il en coûte un » peu de patience à ceux qui ont » manqué de foi ». Ensuite m'adressant la parole , je voudrois bien sçavoir , me dit-il , comment se forme la Grêle , le Tonnerre , & les Tempêtes. Je lui expliquai

ce que j'en sçavois le plus claire-ment qu'il me fut possible : mon explication n'étoit pas sans replique, mais heureusement leurs objections roulerent presque toutes sur les effets du Tonnerre. « Il » tombe souvent, me disoient-ils, » au lieu de monter, & de se dissiper en l'air, comme fait la » Poudre ».

« Je vois bien, Messieurs, leur » répondis-je, qu'il faudra encore » vous convaincre par le témoi-» gnage des yeux. Je vous compo-» serai une Poudre qui éclatera » comme le tonnerre, & qui au lieu » de faire son effet en haut, le fera » en bas, & percera le fonds d'une » cuilliere de fer, dans laquelle » on fera chauffer cette Poudre ». J'avois en effet dequoi faire de la Poudre fulminante : le succès de cette nouvelle Opération, dont ils furent témoins, redoubla leur

admiration, ce qui fit dire à l'un d'eux, que je pouvois désormais le tromper, parce qu'après ce qu'il avoit vû, il ne pouvoit s'empêcher de me croire sur tout le reste. « Je suis incapable de tromper per- » sonne, lui répondis-je, je vou- » drois bien au contraire être as- » sez heureux, pour vous détrom- » per sur des erreurs, où vous êtes » par rapport à la Religion, & » qui sont d'une bien plus grande » conséquence pour votre bon- » heur, que l'ignorance de quel- » ques effets naturels ».

Un autre jour le discours tomba sur la maniere dont les pierres se forment dans le sein de la terre. Ma réponse fut courte; une plus longue eût été assez inutile avec des gens, qui n'écoutent la théorie que par complaisance & sans en rien croire, & qui réduisent tout au témoignage des sens.

» Voulez-vous, leur dis-je alors,
» que je vous conduise jusqu'au
» centre des Montagnes, & au
» fond des Carrieres, pour vous
» faire toucher au doigt ce que
» je viens de vous dire de la for-
» mation des pierres, & de leur
» accroissement? Non, me dit l'un
» de ces Messieurs, j'aime mieux
» vous en croire sur votre paro-
» le, que de m'engager dans un
» voyage si obscur & si dange-
» reux: mais, si sans courir tant
» de risques, vous nous montriez
» une petite pierre de votre fa-
» çon, vous nous obligeriez fort,
» & vous nous trouveriez plus do-
» ciles à vous écouter sur tout le
» reste ».

« J'y consens volontiers, lui
» répondis-je, mais ce ne sera
» pas ici, où je manque de ce qui
» m'est nécessaire pour vous con-
» tenter; ce sera à Peking, où je

» vous ferai une pierre, sans me
» servir d'aucun corps dur ou solide : bien plus, je vous apprendrai à la faire, & vous serez
» maître en ce genre dès votre
» premier coup d'essai : il ne vous
» en coûtera que de mêler deux
» sortes de liqueurs ensemble :
» vous verrez d'abord un bouillonnement, un combat de ces
» deux liquides, qui ne finira que
» par la destruction de l'une &
» de l'autre, & il ne restera qu'une
» pierre blanche au fond du vase.
» Mais vous vous souviendrez
» de la parole que vous me donnez de m'écouter ensuite avec
» plus de docilité, sur un sujet bien
» plus relevé & infiniment avantageux pour vous, puisqu'il vous
» procurera un bonheur éternel.
» Faites ce que vous me promettez, dit le Docteur, & je n'aurai pas de peine à vous croire ».

J'effacerois, Monſieur, tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire, ſi j'adreſſois ma Lettre à une perſonne moins éclairée que vous; car il me reprocheroit peut-être qu'il ne convient à un Miſſionnaire que d'annoncer ſimplement la Foi à ces Infidéles, ſans s'amuſer à les entretenir de matieres de Phyſique & de pure curioſité. Je répondrois à ce reproche, ce que l'expérience a appris à tous les anciens Miſſionnaires, que quand il s'agit de prêcher aux Grands & aux Lettrés de cette Nation, on ne réuſſit pas d'ordinaire en débutant par les Myſtéres de notre ſainte Religion: les uns leur paroiſſent obſcurs, les autres incroyables: la perſuaſion où ils ſont, que les Etrangers n'ont point de connoiſſance ſur la Religion, qui ſoit comparable à leur grande doctrine, fait que s'ils

nous écoutent un moment, ils détournent aussitôt le discours sur un autre sujet. Leur vanité, l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, le mépris qu'ils font des autres Nations, transpirent, malgré eux, au travers de leur feinte modestie, & des termes polis qu'ils affectent.

Il faut donc, pour mériter leur attention, s'accréditer dans leur esprit, gagner leur estime par la connoissance des choses naturelles qu'ils ignorent la plûpart, & qu'ils sont curieux d'apprendre; rien ne les dispose mieux à nous entendre sur les saintes vérités du Christianisme. Il faut ajoûter à cela beaucoup de complaisance, & une grande patience à écouter & à résoudre les difficultés qu'ils proposent, bonnes ou mauvaises, faisant paroître qu'on fait cas de leur capacité & de leur mérite personnel. C'est par ces sages mé-

nagemens qu'on s'insinue dans leur esprit, & qu'insensiblement on fait entrer les vérités de la Religion dans leur cœur.

Je viens maintenant à votre Lettre, qui est une réponse à celle que j'eus l'honneur de vous écrire au mois de Décembre de l'année 1730, dans laquelle je vous marquois la plus grande partie des causes, qui ont toujours retardé à la Chine le progrès des Sciences, & sur tout de l'Astronomie. Vous convenez assez de la solidité des raisons que j'en ai apportées; mais vous regrettez que les Chinois, pendant tant de siécles, sous un si beau Ciel, & sous une Position aussi favorable que celle de la Chaldée & de l'Egypte, d'où nous sont venues nos premieres connoissances en Astronomie, n'ayent pas plus avancé dans cette Science.

Cela

Cela eſt en effet ſurprenant pour tous ceux qui n'ont vû la Chine que de loin ; car ils peuvent ainſi raiſonner. Le tems où les Hipparques comptoient les Etoiles, déterminoient leur grandeur, donnoient des régles pour prédire les Eclipſes plus juſte que leurs Prédéceſſeurs, où les Ptolomées éxaminoient le Ciel ſans Lunettes ni Pendules, & faiſoient des Syſtêmes ; ce tems, dis-je, répondoit au cinquiéme & ſixiéme Empereur de la Dynaſtie des Grands *Han*, qui avoient des Mathématiciens, leſquels pouvoient continuer & perfectionner, ce que d'autres avoient commencé pluſieurs ſiécles avant eux, comme l'Hiſtoire en fait foi. Pourquoi donc ſont-ils reſtés en ſi beau chemin ? C'eſt, à mon avis, parce que les Chinois de ces tems reculés, étoient à peu près de même

caractére & de même génie que ceux qui vivent aujourd'hui, gens ſuperficiels, indolens, ennemis de toute application, qui préférent un intérêt préſent & ſolide, ſelon eux, à une vaine & ſtérile réputation, d'avoir découvert quelque choſe de nouveau dans le Ciel.

Bien plus, j'ajoûte qu'ils craignent les nouveaux Phénoménes pour le moins autant que vous les ſouhaittez en Europe. Ces Phénoménes leur ſont fort à charge: le moins qui leur en coûte, c'eſt de faire pluſieurs voyages à leurs dépens, & ſouvent dans une ſaiſon fort incommode, pour aller en rendre compte à la Cour, ſoit qu'elle ſoit à la Ville, ou à la Campagne. Là on les regarde comme gens qui apportent de mauvaiſes nouvelles; car, ſelon eux, toute nouveauté qui paroît

dans le Ciel, marque presque toujours son indignation contre le Maître qui gouverne, ou contre les mauvais Mandarins qui foulent le Peuple ; ce qui pourroit exciter des mouvemens séditieux dans l'Empire. Je comparerois volontiers ceux qui veillent jour & nuit sur l'Observatoire de Peking, aux Vedettes ou Gardes avancées de nos Armées, qui ne souhaittent rien moins que de voir approcher l'Ennemi, parce qu'il n'y a que des coups à gagner pour eux. Les Astronomes d'Egypte, de Chaldée, de la Gréce, n'ont jamais rien eu de semblable à craindre; au contraire, ils étoient soutenus, aidés, loués, animés, protégés: ils ne nous ònt pas laissé par écrit tous les secours étrangers qu'ils recevoient ; sans doute pour ne pas diminuer leur gloire, en la. partageant avec plusieurs autres

Peut-être auſſi, & c'eſt ce qui eſt le plus vraiſemblable, avoient-ils plus de génie & d'eſprit Géométrique que les Chinois de leur tems.

Quoiqu'il en ſoit des anciens Aſtronomes de la Chine, nous aurions ſujet de nous conſoler, ſi ceux d'aujourd'hui nous laiſſoient eſpérer quelque choſe de meilleur : mais il paroît certain que ce ſera toujours la même choſe. Il y aura toujours des Aſtronomes, un Obſervatoire, un Tribunal rempli de gens qui ſupputent par routine, & qui réuſſiront aſſez bien, tandis que leurs Cartes ſeront bonnes ; tant de travail, tant de dépenſes, aboutiront chaque année à faire un Calendrier, pour être diſtribué de tous côtés ; le changement même de Dynaſtie ne troublera rien de cet ordre ; car il faut toujours

dans ces occasions que celui qui monte sur le Trône, commence par s'assurer d'un Almanach, comme d'une piéce essentielle au Gouvernement de l'Empire.

Il me paroît que ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur la Chronologie Chinoise, commence à dissiper les scrupules que vous avoit fait naître le Mémoire instructif, que vous aviez lû dans les Transactions Philosophiques. Je me flatte que quand vous aurez reçu la Lettre que je vous écrivis au mois de Mai dernier, & qui est déja partie pour Canton, avec la Feuille Chinoise, qui a servi de fondement à ce Mémoire, vous serez pleinement satisfait. J'ai envoyé dans le même Paquet les *King* Chinois en Planche; il y en a six Tomes, avec une courte Explication. J'y ai joint une Feuille d'un Caractére

Chinois écrit à la main en cent façons différentes ; c'eſt le Caractére qui ſignifie l'âge de l'homme. Je ſouhaitte que tout cela vous faſſe plaiſir.

Je vais vous répondre plus au long ſur ce que vous me demandez au ſujet des Traditions ; ſçavoir , s'il ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit , qu'il y en a pluſieurs à la Chine qui ſemblent tirer leur origine d'Egypte. «L'Hi-» ſtoire nous apprend, dites-vous, » que Séſoſtris ſoûmit les Peuples » au-delà du Gange, & qu'il s'a-» vança juſqu'à l'Océan , il au-» ra donc pû aller juſqu'à la Chi-» ne ; & pourquoi n'y aura-t-il » pas établi quelques Colonies » ? Vous confirmez cette conjecture par une induction de pluſieurs coûtumes Chinoiſes , preſqu'entierement conformes à celles des Egyptiens.

S'il y a des raisons, Monsieur, qui peuvent favoriser ce fait historique, je crois qu'il y en a de beaucoup plus fortes qui le détruisent. Vous en jugerez par ce que je vais avoir l'honneur de vous dire.

Sésostris le Conquérant, régnoit environ quinze siécles avant Jesus-Christ; ce tems répond à celui des XI. & XIIe. Empereurs de la Chine de la troisiéme Famille des *Chang*. Il paroît assez certain qu'il fit la guerre aux Assyriens & aux Scythes, qu'il subjugua la Phénicie, la Syrie, & presque toute l'Asie Mineure. Les Historiens Grecs nous assurent qu'il ne fut que neuf ans absent de ses Etats; qu'il interrompit ses Conquêtes pour y retourner, parce que son frere Armais, auquel il avoit confié la Régence de son Royaume, cherchoit à s'empa-

rer du Trône. Mais eſt-il également certain qu'il ait pouſſé ſes Conquêtes juſqu'au Gange, qu'il y ait ſoumis les Peuples, ce qui ne pouvoit s'éxécuter qu'après les expéditions dont je viens de parler; que du Gange il ait paſſé à la Chine; qu'il y ait établi des Colonies, & dreſſé des Colomnes comme autant de monumens de ſes victoires, ainſi qu'on aſſure qu'il le faiſoit par tout; & qu'enſuite il ſoit retourné en Egypte pour en chaſſer ſon frere? Si cela n'eſt pas abſolument impoſſible, cela eſt du moins très-difficile à croire: car dans ce tems-là le paſſage des Indes à la Chine étoit bien moins pratiquable qu'il ne l'eſt maintenant, ſur tout pour une Armée. Je doute même que les Villes de Bochara & de Samarcand, ſi utiles aux Caravanes, ſubſiſtaſſent déja dans les Indes,

ou qu'il y eût d'autres semblables Etapes en faveur des Commerçans & des Voyageurs.

Peut-être, dira-t'on, que Sésostris n'envoya qu'un détachement de son Armée, pour s'informer de la nature du Pays, & du caractére de ses Habitans. Je réponds, que dès ce tems-la, & même auparavant, l'entrée en étoit interdite à tous les Etrangers, à la réserve des Ambassadeurs, qu'on n'admettoit qu'avec peu de suite: On les traittoit bien, on leur faisoit des présens, mais on les renvoyoit bien accompagnés jusqu'à la Frontiére, sans permettre à aucun d'eux de rester à la Chine pour s'y établir. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui à l'égard de tous les Ambassadeurs.

Dira-t'on que Sésostris, à qui rien ne résistoit, & qui se croyoit

le maître du Monde, s'abaiſſa juſqu'à envoyer un Ambaſſadeur à la Chine , en ſuppoſant qu'il l'a connût pour lors? Il eût, je crois, plûtôt formé le deſſein d'y entrer en Conquérant , & il ſe ſeroit perſuadé que les Chinois ne lui donneroient pas plus de peine que les Indiens. C'eſt dequoi il ne nous reſte aucun veſtige dans l'Hiſtoire Chinoiſe , quoiqu'elle parle ſouvent des irruptions qui ont été faites par quelques Nations plus voiſines, parmi leſquelles on pourra, ſi l'on veut, mêler quelques Egyptiens, qui ſe ſeront trouvés là par haſard. Pour moi, je ſuis porté à croire qu'en ce tems-la les Egyptiens & les Chinois ne ſe connoiſſoient nullement, & que chacune de ces deux Nations croyoit ſon Empire le premier, ou plûtôt l'unique qui fût au Monde.

Je sçais, Monsieur, que ce que je viens de dire, ne fonde qu'une probabilité, qui paroît se détruire par les paralléles que vous faites des Coûtumes des deux Nations. « Vous voyez, dites-vous, » dans l'une & l'autre l'usage des » Hiéroglyphes ; la division par » Castes & Tribus à la Chine, » comme en Egypte ; même atta- » chement aux anciennes Coûtu- » mes, même respect pour les pa- » rens & les vieillards ; le même » amour pour les Sciences, & sur- » tout pour l'Astronomie ; la Fê- » te des Lanternes à la Chine, » celle des Lumiéres en Egypte ; » la Métempsycose, & peut-être » aussi la perpétuité des Métiers. » Tout cela, dites-vous, ne prou- » ve-t-il pas la communication » entre les deux Empires » ?

J'avoue, Monsieur, que ce paralléle, qu'on pourroit encore

pouſſer plus loin, frappe d'abord & forme un grand préjugé pour la communication dont il s'agit: Si cependant on l'éxamine de près, & en détail, je crois qu'on verra qu'il ne prouve pas aſſez. Commençons par les Hieroglyphes.

Ce ſont, ſelon l'origine des deux mots Grecs qui le compoſent, des ſymboles ou des figures ſacrées, dont les Egyptiens ſe ſervoient pour les Dogmes de leur Religion & de leur Morale. Les Grecs les ont admirées, & fort vantées: pluſieurs Européans, après eux, les voyant ſculpées ſur de belles Colonnes, ont cru d'autant plus aiſément qu'il y avoit du myſtére, qu'ils ne les entendoient point. Je crois que ſi dans ces tems, où l'on ne connoiſſoit pas encore la Chine, on eût reçu par haſard une inſcription en ca-

ractéres Chinois ; on les eût admirées de même ; & peut-être quelque-un de ces Sçavans qui veulent paroître ne rien ignorer, en eût-il donné une explication de sa façon ?

Les Hiéroglyphes d'Egypte étoient-ils immuables ? Le sens qu'on y attachoit, étoit-il tellement fixe, qu'on ne pût le changer, & qu'il signifiât toujours la même chose ? N'y en avoit-il que pour les Mystéres de la Religion ? En avoient-ils aussi de communs pour l'usage ordinaire, & quand est-ce que les Egyptiens commencerent à en avoir ? C'est ce que j'ignore ; & c'est pourtant ce qu'il faudroit sçavoir, afin de pouvoir dire laquelle de ces deux Nations a profité des découvertes de l'autre.

Les caractéres Chinois ne sont Hiéroglyphes qu'improprement,

& n'ont pas été inſtitués plûtôt pour le Sacré que pour le Profane. Ce ſont des ſignes arbitraires qui nous donnent l'idée d'une choſe, non par aucun rapport qu'ils ayent avec la choſe ſignifiée, mais parce qu'on a voulu par tel ſigne ſignifier telle choſe, ſans égard aux ſons avec leſquels on les prononce ; de ſorte que les différentes Nations, qui dans la ſuite ſe ſont ſervies des caractéres Chinois, comme les Japonois, les Coréens, les Tongkinois, &c. les liſent avec les ſons de leur langue particuliere, & y attachent le même ſens que les Chinois.

Ces ſignes ſont tellement arbitraires, que ſouvent on peut changer le nombre des traits, & leur configuration extérieure, en leur laiſſant le même ſens & la même idée ; en eſt-il de même des Hié-

roglyphes Egyptiens? Les Nations voisines s'en servent-elles? Y en avoit-il pour tous les usages de la vie civile? Un même Hiéroglyphe pouvoit-il avoir des sens différens, selon qu'il étoit diversement employé dans la suite du discours, comme il arrive aux caractéres Chinois?

Les caractéres Chinois furent inventés par *Tsang Kiai*, qui vivoit deux mille ans avant Jesus-Christ : y avoit-il déja pour lors des Hiéroglyphes en Egypte? C'est sans doute, Monsieur, ce que vous sçavez beaucoup mieux que moi, qui n'oserois rien affirmer sur cela: je conjecture seulement que les Egyptiens & les Chinois, ayant les premiers fondé de grandes Monarchies, auront eu besoin de signes & de caractéres pour écrire leurs Loix, & gouverner les Peuples, & que

chacun en imagina de ſon côté. Il n'eſt pas néceſſaire pour cela qu'ils communiquaſſent enſemble : ne voit-on pas ſouvent les nouvelles inventions naître preſque en même tems dans différens endroits de l'Europe ?

Pour ce qui eſt de la perpétuïté des Métiers, elle n'a jamais été à la Chine. Il y a au contraire très-peu de Chinois qui veuillent apprendre le Métier de leur pere, & ce n'eſt jamais que la néceſſité qui les y contraint. Auſſitôt qu'ils ont gagné quelque argent, ils paſſent au rang des Commerçans, & quelques-uns même tâchent de devenir petits Mandarins. J'en ai vû ici quatre ou cinq qui nous avoient ſervis, les uns de Cordonniers, & les autres de Coûturiers, quitter leurs Boutiques pour aller en Province être petits Officiers dans des Villes du troiſiéme Ordre.

La Métempsycose ne doit pas entrer dans le paralléle : c'est une doctrine des tems postérieurs, qui a toujours été étrangere à la Chine : elle y a été constamment rejettée & anathématisée comme une peste venue des Indes : Les Lettrés Chinois ont écrit des Livres sans nombre contre cette Secte, sans néanmoins qu'ils ayent pû l'empêcher de faire des progrès immenses, sur tout parmi le Peuple : On ne voit par tout que Bonzes & que Pagodes, que l'Empereur a encore bien plus multiplié que ses Prédécesseurs.

Puisque vous dites, Monsieur, dans votre paralléle qu'il y a à la Chine des Castes & des Tribus comme en Egypte, il faut bien que vous l'ayiez lû dans quelques Relations, dont je n'ai pas de connoissance, & que quelqu'un, ou l'ait écrit trop légérement, ou

ait abuſé des termes de Caſte & de Tribus, qu'on ne voit pas à la Chine comme aux Indes : & parce qu'il n'y a guéres d'erreur qui n'ait quelque fondement, j'ai cherché ce qui pourroit y avoir donné lieu. Voici ce que je me figure : Il y a des perſonnes à la Chine qui ſont infâmes, non pas d'origine, mais par la profeſſion qu'ils éxercent: ils ne peuvent être reçus Mandarins, & le Peuple même ne contracte point d'alliance avec eux. Tels ſont les Comédiens qui jouent ſur un Théâtre public, les Miniſtres de débauches, les corrupteurs de la jeuneſſe, les Géoliers, & ceux qui dans les Tribunaux donnent la baſtonnade aux coupables, quand la Sentence du Juge l'ordonne. Ces gens-la ne ſont point Caſte; il n'y a que la miſére, & non pas leur naiſſance, qui les engage dans

ces professions honteuses, & leurs descendans peuvent les abandonner, quand ils ont dequoi vivre honorablement.

Il y a encore une autre espéce de gens infâmes, qu'on appelle *To min*. On ne les trouve que dans la Province de *Tche kiang*, sur tout dans la Ville de *Chao hing*, où on les oblige d'habiter dans une rue séparée. Il ne leur est permis d'éxercer que le plus vil & le plus petit commerce, tel qu celui de vendre des grenouilles, & des petits pains sucrés pour les enfans; de jouer de la trompette devant les morts quand on les porte en terre. Il leur est défendu d'aller aux éxamens pour prendre des Grades, & devenir Mandarins; quand on impose de dures corvées sur le Peuple de la Ville, on les fait faire à ces gensla, que chacun a droit de mal-

traitter impunément; on ne s'allie point avec eux : leurs femmes ont une marque à leurs tabliers qui les diſtinguent des autres ; ce ſont les ſeules qui traittent des mariages, & qui ayent entrée chez toutes les Dames qui ont des fils ou des filles à marier ; ce ſont elles qui accompagnent l'Epouſe quand elle va à la Maiſon de ſon Epoux. Elles gagnent plus ou moins à proportion du talent qu'elles ont de diſſimuler aux deux Parties, qui ne ſe voyent pour la premiere fois que le jour de leur mariage, les défauts qu'on n'apperçoit pas du premier coup d'œil. J'ai appris tout cela d'un de nos Jéſuites Chinois né à *Chao hing*, qui me l'a raconté encore dans un plus grand détail.

Il eſt vrai, Monſieur, que dans tout cela il y a quelque apparence de Caſte, & l'on y aura été

trompé d'autant plus aisément, que les Chrétiens de cette Ville-là ne vouloient pas qu'on admît au Batême les *To min*, qui passoient dans leur esprit pour des infâmes, avec lesquels ils ne vouloient avoir aucune société ; & c'est surquoi les Missionnaires eurent beaucoup de peine à leur faire entendre raison. Cependant, il n'y a rien moins que Caste, quand on se donne la peine d'en éxaminer l'origine. Car tous conviennent, & même les Habitans de la Ville de *Chao hing*, que ces *To min* sont les descendans des plus grands Seigneurs, qui vêcurent vers la fin de la Dynastie des *Song*, que les *Yuen* détruisirent ; & parce que ces Seigneurs donnerent le plus de peine aux Conquérans, se retranchant par tout, & refusant constamment de se soumettre aux Tartares, ceux

qui resterent du carnage qu'on en fit, furent condamnés à vivre dans *Chao hing*, séparés des autres Peuples, & dans l'état humiliant, où on les a vûs jusqu'au commencement du régne de l'Empereur *Yong tching*, qui dans une Déclaration qu'il fit contre une si odieuse différence, ordonna que les *To min* fussent regardés comme ses autres Sujets, qu'ils pussent se faire éxaminer, & prendre des Grades, afin d'être en état de remplir les Charges, s'il s'en trouvoit parmi eux qui en fussent capables.

Cet Ordre fut publié par tout, & personne n'y fit opposition, à la réserve des Lettrés de *Chao hing*, gens d'un esprit remuant, qui faisoient consister une partie de leur gloire dans l'humiliation de ces malheureux, qu'ils sont en possession de traitter avec un

extrême mépris. Ils s'opposerent à la grace qu'on vouloit leur faire, & allerent tumultuairement en porter leurs plaintes au Gouverneur de la Ville. Celui-ci se trouva fort embarrassé; car quand il y a de la mutinerie parmi le Peuple, le Gouverneur est sûr d'être dépouillé par provision de son Emploi, comme un homme qui manque de talent pour gouverner. Il n'en manquoit pas néanmoins, & il s'avisa d'un stratagême qui lui réussit. Il fit appeller à son Tribunal les Notables des *To min*, & il leur déclara, en termes magnifiques, le bienfait de l'Empereur, puis il ajoûta, comme de lui-même, qu'il y avoit des conditions à cette grace, dont la premiere étoit, qu'ils n'éxcerceroient plus leur Profession ordinaire. Alors ces pauvres gens l'interrompirent, en s'écriant,

que pour leur faire honneur, on vouloit les faire mourir de faim, puiſqu'ils n'avoient pas d'autres moyens de ſubſiſter. On fit des difficultés de part & d'autre, & l'on ſe ſépara ſans rien conclure. Après cela les moins pauvres de *To min* quitterent *Chao hing* pour aller s'établir ailleurs. Quelques-uns d'eux ſont venus à Peking, & ſont aujourd'hui en Charge : les autres ſe délivrerent peu à peu de cet eſclavage.

Une autre eſpéce de gens qu'on nomme *Kan kia* n'eſt guéres moins mépriſable. Ce ſont ceux qui aujourd'hui conduiſent des Provinces à la Cour, les barques chargées de ris pour les Magazins Royaux. Vous ſçavez, Monſieur, que ce furent les *Yuen* qui firent creuſer ce fameux Canal, pour tranſporter par eau des Provinces du Sud, non ſeulement le ris, mais encore

encore beaucoup d'autres choses pour l'usage de la Cour. Ils regarderent la conduite de ces Barques comme un emploi pénible & onéreux, & ils y destinerent ceux qui pour des fautes personnelles étoient condamnés à l'éxil. Les uns furent faits Chefs de Barques, & les autres simples Matelots ; on les y fit monter chacun avec toute leur famille, & ils n'ont point d'autre maison, soit que les Barques marchent, soit qu'elles demeurent à l'ancre. On leur fournit le ris & tout ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance. Plusieurs d'entre eux devenoient riches, parce que sans payer ni Fret ni Douanne, ils mettoient sur les Barques pour leur compte, beaucoup de Marchandises qu'ils vendoient à Peking. Cela a duré jusqu'à l'Empereur regnant, qui leur a défendu de charger pour eux ou

pour autrui au-delà d'un certain nombre de quintaux, dont ils doivent payer trois ou quatre fois les droits de Douanne avant que d'arriver à Peking. Ainsi la grace qu'il leur a faite, comme aux autres, de pouvoir se faire éxaminer, leur coûte cher, & leur devient presque inutile, parce qu'étant plus pauvres qu'autrefois, ils ne peuvent fournir aux frais pour l'entretien de leurs Enfans, dans une étude qui est longue, lorsqu'il s'agit de parvenir à quelque Grade.

Voilà sans doute, Monsieur, ce qui a pu donner occasion de dire qu'il y avoit des Castes à la Chine : si cela suffisoit pour l'assurer, on pourroit dire pareillement qu'en Europe ceux qui sont condamnés aux Galéres ou à l'éxil, font une Caste particuliere. Le reste des Chinois a toujours été

divisé en gens de Lettres, en gens de Guerre, en Marchands, Laboureurs, Artisans, comme par tout ailleurs.

Venons maintenant à la Fête des Lanternes si célébre à la Chine, & qu'on croit pouvoir mettre en paralléle avec celle qui se faisoit à Saïs, d'où il semble qu'elle ait pris son origine; car la Fête Chinoise est bien plus récente, du moins pour sa célébrité, que celle d'Egypte rapportée par Hérodote. J'ai souvent questionné les Chinois sur l'origine de cette Fête. Ils m'ont tous répondu à peu près la même chose; sçavoir, qu'elle a été instituée pour féliciter les Empereurs, & donner un spectacle au Peuple au commencement de l'année. Un d'entre eux m'indiqua un Livre qui a pour titre, *Sse ou ki yuen*, c'est-à-dire, Mémorial de l'origine des affaires

& des choses. Ce Livre fut fait sous la Dynaſtie précédente en dix petits Tomes : c'eſt un recueil des Coûtumes , & de leur origine. L'Auteur cite les Livres d'où il a tiré ce qu'il écrit. Voici comme il parle ſur l'article des Lanternes.

Sous l'Empereur *Joui Tſong* de la Dynaſtie des *Tang* , la ſeconde année appellée *Sien tien*, un certain nommé *Poto* demanda la permiſſion de faire allumer cent mille Lanternes la nuit du 15. de la premiere Lune. L'Empereur ſortit de ſon Palais pour être témoin de ce ſpectacle ; & pour procurer le même divertiſſement au Peuple , il ordonna qu'on ne fermeroit point les portes pendant la nuit , & qu'il ſeroit permis de ſe promener dans toutes les rues ſans craindre d'être arrêté. On lit dans le même Livre que ſous le Fondateur des *Song* (950. de J. C.)

l'Empire étant tranquille, & la ré colte ayant été abondante, l'Em pereur voulut que la Fête durât jusqu'au 18. de la même Lune, pour divertir les Lettrés & le Peuple: mais après lui ces divertissemens furent réduits à trois jours, & finissent au 17. comme il se pratique encore aujourd'hui. Cette Fête est accompagnée de divers feux d'artifice.

Le même Auteur ajoute plus bas que sous la Dynastie des *Tcheou*, sans marquer l'année, on allumoit des Lampes aux Sacrifices qu'on faisoit au *Chang ti*, & qu'au tems de la Dynastie des *Han*, quand la Secte de *Fo* eut pénétré dans le Palais de l'Empereur, ce Prince fit allumer des Lanternes, pour la rendre plus célébre.

Il y a encore un autre Livre nommé *Tsien kio ley chou*, qui est

comme le précédent, une compilation de Coûtumes tirées de différens Livres que l'Auteur avoit lus. Il dit que ſous les *Tcheou*, dont la Dynaſtie a duré plus de huit ſiécles, un Empereur qu'il ne nomme pas, permit le 13. de la premiere Lune de ſortir la nuit dans les rues, c'eſt-à-dire, ajoûte l'Auteur, qu'on alluma des Lanternes.

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai trouvé ſur la Fête des Lanternes: quoiqu'elle ſoit ancienne à la Chine, il paroît néanmoins qu'elle n'a été célébre que ſous l'Empereur *Joui Tſong*: je vous laiſſe à décider qui ſont les premiers en datte des Chinois ou des Egyptiens.

Pour ce qui eſt des autres reſſemblances qui ſe trouvent entre les deux Nations, tels que ſont leur attachement inviolable aux

anciens usages, le respect pour les parens, pour les Rois, & les Vieillards, l'amour des Sciences & des Arts, &c. Je vous dirai simplement, Monsieur, ce que je pense, sans prétendre qu'on doive s'en tenir à mon sentiment.

Avant la dispersion des Nations, les trois enfans de Noë, Sem, Cham, & Japhet, avoient appris de leur pere, du moins verbalement, ce qui concernoit les Sciences& la doctrine des mœurs, sans parler des instructions qu'ils avoient pu recevoir avant le déluge, de ceux qui étoient plus âgés, car ils pouvoient en profiter, puisqu'ils étoient déja mariés quand ils entrerent dans l'Arche. Noë continua sans doute à les instruire. S'il eût voulu favoriser l'un plûtôt que l'autre, son choix ne fût pas probablement tombé sur Cham, ce fils peu respectueux

& maudit dans sa postérité, de laquelle sont sortis les Egyptiens: mais bien plûtôt sur Sem & Japhet, qui étoient des enfans de bénédiction. Ce dernier ou ses descendans oublierent bientôt les instructions qu'ils avoient reçues; mais il n'en fut pas de même des descendans de Sem qui ont peuplé la Chine. Ils formerent de bonne heure un grand Empire, qu'ils entreprirent de gouverner comme une seule Famille. C'étoit le vrai moyen de perpétuer les grandes régles pour les mœurs, & pour les Sciences qu'ils avoient reçûes de leurs Ancêtres.

Les Egyptiens furent aussi des premiers, ou même, si on les en croît, les premiers de tous qui formerent un Empire, & qui cultiverent les Sciences. Ils réussirent mieux, si vous voulez, que les Chinois, parce qu'ils avoient peut-

être plus de génie & d'application à l'Etude; mais après tout on peut dire, ce me semble, que les Chinois & les Egyptiens, sans s'être rien communiqué depuis leur séparation, se ressemblent en beaucoup de choses, chacun de son côté ayant fait valoir plus ou moins son fond, tiré de la même source, selon la diversité de son esprit, qui est d'ordinaire bien différent entre les freres, & plus encore parmi les descendans.

Ce qui me surprend, Monsieur, c'est qu'on compare les Chinois avec les Egyptiens sur le respect pour les parens, & les Vieillards. Il faut donc que ceux-ci ayent eu bien de l'horreur du péché de leur Pere. Je n'ai lu leur Histoire que dans des Recueils, & par conséquent je n'ai qu'une idée peu étendue de ce qui les regarde en détail. La grande différence qu'il y

a aujourd'hui entre ces deux Nations, c'eſt que l'une eſt preſque éteinte, & que l'autre ſubſiſte toujours ſur le même pied. Que ſont devenus maintenant les Egyptiens? où ſont leurs Sciences, leurs Loix, leurs Coûtumes? Il ne reſte de leur grandeur que des maſures & des colomnes briſées avec leurs inſcriptions : leurs Vainqueurs ont tout détruit, parce que leur Royaume n'étoit ni aſſez grand, ni aſſez peuplé, pour les arrêter dans leurs conquêtes.

La Chine par une raiſon toute contraire, vaincue pluſieurs fois, a réduit ſes Vainqueurs, en les aſſujétiſſant à ſes uſages, & les a tellement changés, qu'en peu de tems on ne les reconnoiſſoit plus. C'eſt une Mer qui ſale tous les Fleuves qui s'y précipitent. Je veux dire que les Conquérans de la Chine ont été obligés de la gou-

verner selon ses Loix, ses Maximes, & ses Coûtumes. Ils n'ont pu changer ni le caractére ni la Langue Chinoise, ils n'ont pas pu même introduire celle qui leur étoit propre, dans les Villes où ils tenoient leur Cour. En un mot, leurs descendans sont devenus Chinois.

La Dynastie des *Kin* & des *Yuen* en est une preuve sensible, laquelle est confirmée par les Tartares Mantchéoux qui sont encore aujourd'hui sur le Trône. Ils n'ont pu changer que la forme des Habits, & obliger les Peuples a se couper les cheveux. Tout le reste subsiste comme auparavant. Il n'y a pas encore cent ans qu'ils sont maîtres de la Chine, & ils sont déja Chinois pour les mœurs, pour les manieres, & pour la figure. On ne parle que Chinois, même à Peking, & dans les maisons des

Mantchéoux : ils ſont même obligés d'envoyer leurs Enfans à l'Ecole, pour apprendre à lire & à écrire en Tartare, afin de pouvoir entrer dans les Tribunaux, ou les deux Langues ſont en uſage ; & dans les Provinces on ne ſçait ce que c'eſt que de parler Mantchéou : ſur dix mille perſonnes, à peine en trouvera-t-on une qui puiſſe médiocrement s'expliquer en cette Langue.

J'ai dit plus haut que les Chinois étoient deſcendus de Sem, ſans ſpécifier quel eſt celui de ſes Enfans dont ils tirent leur origine. Un de nos Miſſionnaires a écrit qu'ils deſcendoient de Jectan cadet de Phaleg, l'un & l'autre fils de Heber. Les raiſons qu'il en apporte, prouvent peu à mon avis.

La premiere eſt que l'Ecriture après l'énumération des treize Enfans de Jectan, dit : *Et facta eſt*

habitatio eorum de Messa pergentibus usque Sephar montem orientalem. Gen. c. 10. v. 30. Le Pays où ils demeurerent, s'étendoit depuis la sortie de Messa jusqu'à Sephar, qui est une montagne du côté de l'Orient. Le mont Sephar est dans l'Arabie, comme on en convient ordinairement, ce n'est nullement une de ces montagnes qui forment le mont Imaus, dont l'extrêmité méridionale dans le Thibet s'appelle *Cantissa* ; une autre partie ou le Gange prend sa source, s'appelle *Languer*; les parties du nord jusqu'à la Tartarie se nomment *Belgian*, & aujourd'hui *Althai*. Ce sont des passages pour venir à la Chine, qui n'étoient pas connus de Jectan, & ces noms sont postérieurs à ceux qui ont les premiers habité le Montagnes.

La seconde raison sur laquelle il s'appuye, c'est que l'Empereur

Yao est auſſi appellé par les Chinois *Yao tang*, nom qui reſſemble fort à Jeƈtan. Donc lui ou ſes Enfans ont peuplé la Chine. Cette preuve, ſi ç'en eſt une, eſt bien équivoque, & ſera abſolument rejettée par les Hébraiſans, ſur tout pour la perſonne de Jeƈtan, dont on ne peut prouver l'entrée perſonnelle à la Chine. Pour ce qui eſt de ſes deſcendans, je ne vois pas qu'il y ait plus de raiſon, d'aſſurer qu'ils ont fondé l'Empire Chinois, qu'il y en a de l'aſſurer des deſcendans de ſes autres freres.

Mais quel que ſoit celui des Enfans de Sem d'où ſoient ſortis les Chinois, il paroît qu'en entrant dans la Chine, ils en fermerent la porte après eux, & ils ont toujours été fort éxaƈts à ne l'ouvrir qu'aux Ambaſſadeurs Etrangers. Ce qui me paroît ſurprenant, c'eſt

que leurs voisins du côté de l'Occident, depuis le Thibet en allant au Nord jusqu'à Chamo, qui sont aussi sans doute des descendans de Sem, soient si différens des Chinois pour les mœurs, pour la Langue, pour les traits du visage, & pour la configuration extérieure de tout le corps. Ce sont gens grossiers, ignorans, fainéans; défauts essentiels, mais rares parmi les Chinois. Quand il vient quelqu'un de ces Tartares à Peking, & qu'on demande aux Chinois la raison de cette différence, ils répondent *Choui tou co che*, que cela vient de l'eau & de la terre, c'est-à-dire, de la nature du Pays qui opére ce changement sur le corps, & même sur l'esprit de ses Habitans.

Cela me paroît encore plus vrai ici, que dans tous les autres Pays que j'ai vûs. Je me souviens

qu'ayant ſuivi l'Empereur juſqu'au 48e dégré de latitude Nord dans la Tartarie, j'y trouvai des Chinois de *Nan king* qui s'y étoient établis. Leurs enfans étoient devenus de vrais Mongoux, ayant la tête enfoncée dans les épaules, les jambes cagneuſes, & dans tout l'air une groſſiéreté & une malpropreté qui rebutoient. D'où je conclus, que ſi autrefois quelques Egyptiens entrerent à la Chine, & s'y établirent, ils y ont été tellement métamorphoſés en Chinois, qu'il n'en reſte plus aucun veſtige. Il en ſeroit de même du peu de Juifs qui ſont à *Cai fong* Capitale de la Province de *Ho nan*, & des Maures répandus par toute la Chine, s'ils n'avoient eu ſoin de conſerver des ſignes extérieurs de leur Religion, tels que ſont la Circonciſion, l'abſtinence de la chair de Cochon, & quel-

ques marques aux Habits, comme le Bonnet de toile blanche, les moustaches coupées, & la Loi qu'ils se sont fait de ne s'allier qu'ensemble.

Une autre chose, Monsieur, que vous avez de la peine à comprendre, c'est que les disettes soient si fréquentes à la Chine. « Comment se peut-il faire, dites-» vous, qu'un Peuple laborieux, » sobre, industrieux, qui habite le » plus beau Pays du monde, & le » plus fertile, qui est gouverné par » des Princes, dont la prévoyan-» ce, & la sagesse font le principal » caractére, soit si souvent exposé » à ces famines dont les Gazettes » font mention, c'est-à-dire, à ce-» lui de tous les fléaux qu'il est le » plus aisé à l'industrie humaine » d'éviter; tandis qu'on voit en » Europe des Pays stériles habités » par des Peuples qui manquent

» de plusieurs de ces avantages ; » & qui cependant n'éprouvent » jamais ou presque jamais la fa- » mine ».

J'avoue, Monsieur, que cette objection est plausible pour ceux qui n'ont pas vu la Chine de près, encore ne suffit-il pas d'y demeurer, il faut faire ses réfléxions sur ce qui se passe à cet égard.

Vous observerez donc, Monsieur, que dans un tems de disette la Chine ne peut tirer aucun secours de ses voisins, qu'au contraire elle est obligée de leur en fournir. Commencez par la Province d'*Yun nan* & remontez vers le Nord par les Provinces de *Koei tcheou*, de *Se tchuen*, & de *Chen-si*, jusqu'à la grande Muraille, vous ne trouverez que des montagnes affreuses, peuplées la plûpart de Sauvages qu'on nomme ici *Miao sse*, *Tchang ko lao*, qui

ont leurs Chefs, leurs Loix, & parlent une Langue différente. Ils sont souvent des irruptions dans le plat Pays, & désolent de grandes Contrées, sans qu'on ait jamais pû jusqu'ici les soûmettre, & cette année en particulier ils ont battu des garnisons Chinoises, & pillé des Villes du voisinage. Il a fallu que l'Empereur fit marcher au secours vingt mille hommes tirés des Provinces, pour les joindre à ceux qui gardent ordinairement les Frontieres.

Au Nord de la Chine sont les Mongoux, Nation soumise à la vérité, mais très-paresseuse, & qui ne séme du millet que pour son usage. Leurs Troupeaux suppléent à ce qui leur manque pour leur nourriture. Plusieurs pauvres Chinois voisins de la grande Muraille, qui eurent permission de la passer il y a 30 à 40. ans, ont dé-

friché, & cultivent les meilleurs endroits, d'où ils tirent plus de menus grains qu'ils n'en peuvent consommer. Ce qu'ils ont de trop, ils le font passer à la Chine.

Au Nord-Est, est la Province de *Leao tong* que j'ai parcourue d'un bout à l'autre. Sa Capitale s'appelle *Chin yang* que les Mantchéoux nomment *Moucden*. Tout le Pays ressemble fort à la Lorraine & au Comté de Bourgogne. Il est très-fertile, mais trop éloigné d'ici pour le transport des grains, qui n'est praticable qu'en Hyver. C'est le tems où l'on apporte delà à Peking quantité de venaison gelée, & de poissons glacés, ou habillés de glace, selon l'expression Chinoise.

La Corée ne fournit point de grains à la Chine: les Provinces de *Kiang nan*, & de *Tche kiang* ont la Mer à l'Orient, & le Japon

à trois ou quatre journées: cependant aucun de leurs Vaisseaux, que je sçache, ne s'est hasardé d'y aller chercher des vivres, soit que le Japon déja trop peuplé n'en ait pas de reste, ou que depuis qu'il a fermé ses Ports, il y ait trop d'avanies à essuyer.

La Province de *Fo kien* au Sud touche la Mer, & a vis-à-vis d'elle l'Isle de Formose, dont il n'y a qu'une lisiere qui appartienne à la Chine: quand elle souffre de la disette, il faut lui fournir des grains.

La Province de *Quang tong* n'a rien au Sud que la Mer, & des terres éloignées. Je me souviens qu'une certaine année le ris y étant extrêmement cher, l'Empereur *Cang hi* me fit appeller avec un autre Jésuite Portugais, & nous demanda si la Ville de Macao ne pourroit pas fournir du ris à celle

de Canton, jusqu'à ce que celui, qu'il y faisoit conduire des autres Provinces, y fût arrivé. Il fut fort surpris de nous entendre dire, que Macao n'avoit de son fond ni ris, ni bled, ni fruits, ni herbes, ni viande, & qu'elle tiroit de la Chine généralement tout ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance.

J'ai fini le tour de la Chine, & vous voyez, Monsieur, que ses voisins ne peuvent lui servir de ressource dans l'occasion. Elle est donc toûjours à peu près dans la même situation où se trouva la France en 1709. Quoiqu'elle eût de riches voisins, elle n'en put rien tirer. Ils lui étoient même à charge, puisqu'ils s'opposoient de toutes leurs forces au secours qu'elle pouvoit se procurer d'ailleurs. Voisins ennemis, voisins pauvres, cela revient au même par rapport au secours qu'on attend dans la disette.

Cela ſuppoſé, il faut que la Chine ſe nourriſſe elle-même, & qu'elle tire de ſes différentes Provinces de quoi faire ſubſiſter cette foule innombrable d'Habitans ; c'eſt ce qui a fait dans tous les tems l'objet & l'attention des bons Empereurs. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on a établi des greniers dans toutes les Provinces, & dans preſque toutes les Villes un peu conſidérables, pour le ſoulagement du Peuple dans les tems difficiles. On lit encore les Ordonnances & les Déclarations des anciens Empereurs remplies des expreſſions les plus tendres pour leurs Sujets qui ſouffrent. Ils ne peuvent, diſent-ils, ni boire, ni manger, ni prendre de repos qu'ils n'ayent ſoulagé la miſére publique.

Je crois que cela étoit ſincére du tems que la Chine étoit gouvernée par des Empereurs de ſa

Nation, qui regardoient leurs Sujets comme leurs propres Enfans, & que l'éxécution ſuivoit de près les ordres qu'ils portoient. Aujourd'hui la théorie eſt encore la même, les ordres ſe donnent de la même maniere, & ils impoſent aiſément dans les Provinces à ceux qui les entendent publier. Mais à la Cour, on réduit à leur juſte valeur toutes ces brillantes expreſſions, auſquelles la pratique ne répond qu'à demi, faute de prendre des voyes efficaces pour leur éxécution. C'eſt dans l'Empereur, même affection pour ſes Peuples, mais elle n'eſt pas égale dans les Officiers, ſur l'attention deſquels il ſe repoſe. Voici donc ce qui arrive.

Quand la recolte manque dans une Province, ou ſeulement dans une Contrée, ſoit par une ſéchereſſe extraordinaire, ſoit par quelque

que inondation ſubite, les grands Mandarins ont recours aux Greniers publics ; mais ſouvent les trouvant vuides, comme je le dirai plus bas, ils font faire des informations, des éxamens, des recherches, & différent à en informer la Cour, parce que ce ſont des nouvelles déſagréables. Ne pouvant plus différer, ils envoyent enfin leurs Mémoriaux. Ces Mémoriaux parvenus aux Tribunaux de Peking, paſſent par pluſieurs mains, & ne ſont portés qu'après pluſieurs jours à l'Empereur. Auſſitôt le Prince ordonne aux Grands de s'aſſembler, & de délibérer ſur les moyens de ſoulager la miſére du Peuple. En attendant il fait de très-belles Déclarations, qu'on appelle *Chang yu*, c'eſt-à-dire, Paroles d'en haut, & qu'on publie partout l'Empire. Vient enſuite la réſolution des Tribunaux

qui eſt ordinairement de ſupplier l'Empereur de charger de ce ſoin des Mandarins de la Cour, ſages & déſintéreſſés; quelquefois ils les propoſent eux-mêmes au Prince. Quand ils ſont nommés, on leur déclare l'Ordre Impérial. Si l'on veut qu'ils faſſent diligence, on leur fournit des Chevaux de Poſte, & dès lors ils ſont nourris aux dépens du Public. Si on ne leur en offre point, il faut qu'ils marchent à leurs frais, & alors ils demandent du tems pour ſe préparer à leur départ : on leur accorde un certain nombre de jours. Ils demandent enſuite où ils prendront le ris, ou bien de l'argent pour en acheter, s'il n'y en a pas ſur les lieux. Enfin, ils veulent voir Sa Majeſté pour recevoir ſes dernieres inſtructions : on les réprimande de ce qu'ils ne ſont pas encore en chemin. Ils partent

donc, on les voit passer ; voilà des Commissaires, dit le Peuple, qui vont nourrir les Pauvres de telle Province : ils reçoivent des applaudissemens par tout où le mal n'est pas. Mais ceux qui souffrent, ont du tems de reste pour mourir de faim, avant que le reméde arrive. Ceux qui n'attendent pas à l'extrêmité, se traînent, comme ils peuvent, jusqu'aux autres lieux, où ils croyent pouvoir subsister, & laissent toujours en chemin une grande partie de leur Troupe qui meurt de misére.

Voilà ce qui se pratique ordinairement dans les Provinces les plus éloignées : car à la Cour, & dans les Provinces voisines, il y a des provisions de ris pour dix ans. Le prix n'augmente jamais à Peking, & s'il montoit tant soit peu haut, l'Empereur feroit vendre le sien au Peuple au prix ordinaire.

Les lenteurs pour les autres Provinces viennent de plusieurs autres causes. J'en toucherai quelques-unes qui suffiront pour vous mettre au fait.

La premiere est que les grands Mandarins, qui ont soin en chef des Greniers publics, en confient la garde à de vrayes harpies; ce sont des Loups affamés qui gardent une boucherie. Ces Canailles usent de mille artifices pour voler. Ils représentent aux premiers Mandarins, & ceux-ci à l'Empereur, que le ris est trop vieux, que l'humidité le pourrit, que les vers le rongent, qu'il faut absolument le renouveller; que le plus court moyen seroit de le vendre pour en acheter de nouveau, mais qu'il y auroit beaucoup à perdre pour l'Empereur; qu'il vaut mieux le distribuer à des gens sûrs dans les Lunaisons où il est

plus cher, & qu'ils en rendront de bon à la premiere recolte, & même avec usure. Aussitôt que la permission leur est accordée, ils vendent ce ris qui est bon, à des gens riches, qui le payent argent comptant, & en font trafic. Quand la visite se fait des Greniers, ces Fripons montrent de grands coffres à fond double, où il y a un peu de ris : ils disent que les autres sont vuides, parce que la récolte ayant été mauvaise, on n'a pû en rendre qu'une partie; que le reste viendra peu à peu, qu'il ne faut pas presser les débiteurs, de crainte qu'ils ne désertent la Province. Si pour lors il arrive une disette, on en informe la Cour; ordre vient d'ouvrir les Greniers, qu'on trouve presque entierement dégarnis. Les Mandarins, qui souvent n'en ont tiré aucun profit, sont punis pour leur négligence; on les casse, on les

rappelle ; les Rats de Greniers, comme on les nomme ici, ſont ſaiſis, enchaînés, fouettés, éxilés, tous enfin ſont condamnés à payer ſolidairement. Cela demande du tems, & ne remédie point au mal préſent ; le Peuple attend, eſpére, & meurt ſans être ſoulagé. L'abondance revient, quand la Province eſt déchargée de ſes bouches inutiles.

La ſeconde cauſe de la diſette, n'eſt pas ſeulement, comme on ſe le perſuade, la multitude du Peuple Chinois: j'avoue qu'elle y contribue beaucoup ; cependant je crois que la Chine fournit des Grains ſuffiſamment pour la ſubſiſtance de tous ſes Habitans, mais c'eſt qu'on ne ménage pas aſſez les Grains, & qu'on en fait une conſommation étonnante, pour faire du Vin & de l'Eau de Vie ou de la Raque. Voilà une

des grandes ſources du mal, tant dans les Provinces du Sud, que dans celles du Nord. Ceux qui gouvernent ne l'ignorent pas, mais ils n'y apportent qu'un remé-de inefficace. Par éxemple, on a fait pluſieurs fois des défenſes dans cette Province de *Pe tcheli* de faire de la Raque, l'ordre de la Cour eſt affiché par tout, & publié dans toutes les Villes par les Gouverneurs. Des Officiers prépoſés à faire la viſite, parcourent les Laboratoires, détruiſent les Fourneaux ſi l'on n'a pas de quoi leur donner; mais ſi on leur donne de l'argent, ils paſſent outre, & vont ailleurs faire le même manége. Le Mandarin fait quelquefois la viſite lui-même, on ſaiſit les Ouvriers, on les met en priſon, on les condamne au fouet, à porter la Cangue, mais jamais à la mort. Ainſi les faiſeurs de Vin

changent de lieu, ſe cachent, & recommencent.

Tout cela a l'air d'une pure comédie; car ni dans la Ville ni ailleurs, on ne défend point la vente du Vin & de la Raque. Il entre tous les jours à Peking grand nombre de charettes remplies de cette marchandiſe : on en paye la Douanne à la Porte, elle ſe vend publiquement dans plus de mille Boutiques répandues dans la Ville & dans les Fauxbourgs. Si l'on vouloit efficacement l'éxécution des ordres qu'on a portés, ne feroit-on pas fermer les Boutiques qui vendent cette Raque? N'en défendroit-on pas le débit ſous peine d'une groſſe amende pour la premiere fois, & de l'éxil pour la ſeconde? Mais il coûteroit trop à ceux qui doivent donner l'éxemple, de s'interdire cette liqueur.

La diſette n'eſt pas le ſeul in-

convénient de cette Raque, elle est encore la cause la plus ordinaire des fréquens incendies qui arrivent dans les Villes, & surtout à Peking. Voici comment: Les Chinois ne boivent ni Vin ni Raque qu'ils ne l'ayent fait chauffer: c'est surtout le soir, avant que de se coucher, qu'ils en font usage, principalement les Marchands, les Artisans, & les Soldats. Ils ont chacun dans la Chambre où ils couchent, un Fourneau à Charbon de pierre, où ils font cuire le ris, le thé, & chauffer en même tems l'estrade de brique où ils couchent. C'est sur le même Fourneau que le soir ils font chauffer cette forte boisson; ils la prennent en mangeant des herbes salées, & s'en enyvrent à peu de frais. Si par mégarde, ou étant à moitié yvres, ils laissent tomber de cette Raque dans le feu, la flamme s'é-

leve bientôt jusqu'au plancher, qui n'est fait que de nattes d'osier ou de chassis de papier, & dont la hauteur n'est que de trois ou quatre pieds au-dessus de la tête d'un homme; alors dans un instant toute la Chambre est en feu; & parce que les Boutiques où couchent les Marchands, & la plûpart des Maisons du Peuple ne sont pas séparées de leurs voisins par de maîtresses murailles, que souvent les charpentes sont liées ensemble, le feu s'étend avec rapidité, & fait de grands ravages, avant qu'on ait pû l'éteindre.

Ajoûtez à cela que l'usage trop fréquent de cette boisson, fait mourir quantité de menu Peuple, d'une maladie qu'on nomme *ye che*, à laquelle on n'a pu trouver aucun reméde. Cette liqueur brûle peu à peu le gosier, & desséche tellement l'Esophage & l'Orifice su-

périeur, qu'on ne peut plus rien avaler, pas même de l'eau. Ainsi c'est une nécessité de mourir faute d'alimens.

Si la disette n'éclaircissoit pas de tems en tems ce grand nombre d'Habitans que contient la Chine, il seroit difficile qu'elle pût subsister en paix. Il n'y a point de guerre, comme en Europe, ni de peste, ni de maladies populaires: à peine en voit-on dans un siécle. Il est vrai pourtant que tous les ans, à la troisiéme ou quatriéme Lune, une sorte de maladie court parmi le peuple; mais elle emporte très-peu de monde, parce qu'elle cesse, dès qu'il tombe de la pluye.

Cependant, si lorsque la disette arrive, on négligeoit tout-à-fait d'y apporter reméde, on verroit bientôt s'attrouper de petits voleurs; leur nombre croîtroit peu à

peu, & pourroit causer du trouble dans une Province. C'est pourquoi on ordonne, on va, on vient, on transporte, on paroît se donner beaucoup de mouvemens ; tout cela amuse, jusqu'à ce qu'il ne reste pas plus de gens affamés, qu'on n'en veut ou qu'on n'en peut secourir. Ainsi, quand ce n'est pas le motif d'une charité Chrétienne, qui fait voler au secours des Pauvres, mais seulement la raison d'Etat, ou une compassion purement naturelle, il est rare que ceux qui souffrent, soient soulagés quand il faut, & de la maniere qu'il faut.

Vous me demandez, Monsieur, s'il paroît ici des Aurores Boréales, & vous souhaittez que je vous en rende compte. C'est surquoi je ne puis vous contenter : le Ciel nous refuse ici ces beaux spectacles qu'il vous prodigue à Paris : je croirois presque que c'est par

compassion envers les pauvres Mathématiciens Chinois, pour les raisons que j'ai déja eu l'honneur de vous dire. J'attends, avec impatience votre excellent Ouvrage sur ce Phénoméne, & je le lirai avec autant d'attention que de plaisir, aussitôt que je l'aurai entre les mains. J'espére y trouver l'éclaircissement de quelques doutes que j'ai sur cette matiere, & qu'il seroit inutile de vous exposer en détail. Je vous dirai seulement qu'il ne me semble pas que tant de feu, tant de lumieres puissent tirer leur origine de notre Air, je veux dire, de ce corps fluide qui entoure toute la Terre qu'on nomme atmosphere; que nécessairement il doit y avoir au-dessus d'autres matieres inflammables, qui ne soient point en repos, qui circulent, qui montent, qui descendent quelquefois assez bas, pour attein-

dre l'extrêmité ou les pointes de notre atmoſphére , & s'enflammer de quelque maniere que ce ſoit, ou par la fermentation que peut cauſer ce mélange, ou par attrition contre des corps Hétérogenes , comme nous voyons ſortir du feu de la pierre qui heurte contre l'acier ; & qu'il n'eſt pas néceſſaire que ces corps qui ſe choquent , ſoient d'un volume ſenſible, ni d'une peſanteur, que les parties ſupérieures de notre atmoſphére ne puiſſe ſoûtenir juſqu'à un certain terme, & les faire ſurnager. Croyez-vous, Monſieur, que notre atmoſphére terreſtre ſoit ſi ronde, qu'elle n'ait pas ſes hauts & ſes bas, des pointes, des pyramides, qui s'élevent plus ou moins ſelon la qualité du lieu de la Terre, auquel elles répondent perpendiculairement ? Car il me ſemble que l'atmoſphére n'eſt pas

par tout égalementgroſſiere,épaiſſe, ſerrée, ou peſante; qu'elle ſuit la nature du pays, & que les colomnes d'air les plus groſſieres preſſent les plus ſubtiles, & les font monter au-deſſus des autres; elles peuvent par conſéquent rencontrer aiſément cette matiere dont j'ai parlé, & prendre feu, ſuppoſé qu'elles y ayent de la diſpoſition, c'eſt-à-dire, qu'elles ayent plus de particules de ſouffre, ou d'autres matieres inflammables, que les autres colomnes ou aſſiſes d'air voiſin.

Le retour des Aurores Boréales marque aſſez que la matiere qui les occaſionne, va, vient, s'approche, s'éloigne de nous. Mais d'où vient ce mouvement irrégulier? quelle eſt la cauſe qui le lui imprime? L'Aurore a-t-elle quelques rapports, quelques liaiſons avec les autres Phénoménes ex-

traordinaires, comme la lumiere Zodiacale, les Cométes, &c? c'eſt ce que je ne ſçais pas, & que j'apprendrai ſans doute par la lecture de votre Ouvrage.

Avant que de fermer ma Lettre, je la finis par une nouvelle de ce Pays-ci qui nous intéreſſe fort, & à laquelle vous prendrez peut-être quelque part. Le 7. d'Octobre l'Empereur *Yong tching* ayant donné Audience à ſon ordinaire depuis environ midi juſqu'à deux heures, ſe ſentit incommodé: il ſe retira pour prendre du repos & quelques remédes. Le même jour avant neuf heures du ſoir, il mourut à ſa maiſon de plaiſance nommée *Yuen ming yuen*, âgé de 58 ans, la 13e année de ſon Régne. Son corps fut apporté après minuit au Palais de la Ville, comme s'il eût été ſimplement malade. On publia quelques jours après qu'il

n'étoit mort que le 8e du mois 23e de la huitiéme Lune.

De plusieurs enfans qu'il a eu, il ne lui en reste que trois : aucun d'eux n'est légitime, l'Impératrice étant morte depuis quelque tems sans lui avoir donné d'enfans. L'aîné des trois, âgé de 26 ans, a monté sur le Trône sans aucune contradiction, quoiqu'il n'ait été nommé que secretement Prince Héritier, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même devant tous les Grands, en leur marquant l'année, le jour, & le lieu où l'Acte étoit déposé.

Le Peuple instruit de l'Eclipse Solaire qui devoit arriver au bout de huit jours, ne manqua pas de gloser sur cette mort subite, comme si elle y eût influé d'avance ; car tout le reste de l'année court sur le compte du Défunt, la suivante change de nom, c'est par elle que commence le nouveau

Régne, & il eſt déja arrêté qu'elle s'appellera *Kien long*.

Enfin le 16e d'Octobre l'Eclipſe devoit être de 8 doigts 21 min. Elle devoit commencer à 7 heures & 3 quarts 2 min. & finir à dix h. & 1 quart 3 min. Mais ce qui eſt extraordinaire en cette Saiſon, dès le matin le Ciel ſe couvrit de nuages, de ſorte qu'on n'en vit ni le commencement ni la fin. Ces nuages furent d'autant plus déſagréables pour nous, que la veille de l'Eclipſe, & le jour ſuivant, le tems fut très-ſerein. Les Mathématiciens Chinois, qui obſervoient ſur la Tour avec les Peres Kegler & Pereyra, ſe réjouiſſoient de n'avoir preſque rien vû. Ils allerent bien contens en rendre compte au nouvel Empereur, en le félicitant de ce que le Ciel, pour récompenſer ſa piété & ſes autres vertus, lui avoit épargné le chagrin de

voir le Soleil éclipsé. Cela seul ne confirme-t-il pas, Monsieur, ce que j'ai dit plus haut, que l'Astronomie languira toûjours à la Chine; & comment y feroit-elle quelques progrès, si ceux qui seuls sont chargés d'observer le Ciel, ne souhaitent rien tant que de n'y voir rien d'extraordinaire. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, &c.

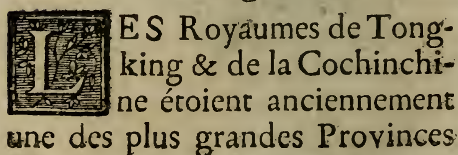




RELATION

DE LA PERSE'CUTION élevée dans le Royaume de Tong king, & de la mort glorieuse de quatre Missionnaires Jésuites qui ont eu la tête tranchée en haine de la Foi, le 12 Janvier de l'année 1737.

Tirée de quelques Mémoires Portugais.



LES Royaumes de Tong-king & de la Cochinchine étoient anciennement une des plus grandes Provinces

de la Chine, qu'on appelloit *Ngan nan*, c'eſt-à-dire, repos Auſtral, & qui s'étendoit vers le Septentrion depuis le 12e dégré juſqu'au vingt-troiſiéme. L'éloignement où cette Province étoit de la Cour, ne permettoit point aux Peuples d'y porter leurs plaintes, contre le gouvernement tyrannique des Vicerois, qui y avoient une pleine & ſouveraine autorité. Les Tong kinois las de porter un joug ſi odieux, s'en affranchirent tout-à-coup en tuant le Viceroi, & en ſe choiſiſſant un Roi de leur Nation, qui les gouvernât avec plus de modération & d'équité.

Ce ſoûlévement ne manqua pas de leur attirer une guerre cruelle de la part des Chinois ; ils la ſoûtinrent long-tems avec une valeur extraordinaire. Enfin la paix ſe conclut à l'avantage des Tong kinois, puiſqu'ils furent délivrés de

la domination Chinoiſe, & que leur Roi demeura paiſible poſſeſſeur du Trône; à cette condition néanmoins, qu'il enverroit tous les trois ans une Ambaſſade ſolemnelle à l'Empereur de la Chine avec des préſens, auſquels les Chinois donnerent le nom de tribut.

Cette guerre étant plus heureuſement terminée que le Roi de *Ngan nan* n'avoit lieu de l'eſpérer, il ne ſongea plus qu'à ſe délaſſer de ſes fatigues, & à goûter les douceurs de la paix. Il ſe retira à la Campagne dans ſes maiſons de plaiſance, pour ne s'y occuper que de plaiſirs, & ſe livrer à toutes les délices d'une vie oiſive & voluptueuſe; & même afin qu'on n'eût aucun prétexte de troubler ſon repos, il confia le gouvernement de ſon Etat à un des Grands de ſa Cour.

Ce Seigneur également adroit & ambitieux, profita de l'indolence de son Souverain, pour s'emparer du Trône. Il sçût si bien pendant son absence manier les esprits, & les tourner en sa faveur, qu'en peu de tems il se rendit maître des quatre principales Provinces; il en chassa le Roi légitime, & l'obligea de se retirer dans les parties Méridionales, où il le laissa tranquille.

Le Prince fugitif voyant l'autorité d'un Sujet rebelle si bien affermie, & désespérant de le réduire, se contenta de cette portion de son Etat qui lui étoit abandonnée, & y forma un Royaume particulier, qu'on nomme maintenant la Cochinchine. Le Tongking, qui est renfermé entre le 17e & le 23e dégré de Latitude, fut dès lors entierement soûmis à l'Usurpateur.

Il y a un ſiécle & davantage que ce Royaume a été éclairé des lumieres de l'Evangile. Le Pere Julien Baldinotti Jéſuite de Piſtoye en Toſcane, fut le premier qui y entra en l'année 1626. Il trouva dans ces Peuples des diſpoſitions ſi favorables à embraſſer la Loi Chrétienne, qu'il demanda au plûtôt du ſecours; l'année ſuivante deux autres Jéſuites, ſçavoir, le Pere Antoine Marquez Portugais, & le Pere Alexandre de Rhodes d'Avignon allerent le joindre. Ces Peres qui avoient déja quelque connoiſſance de la Langue Tongkinoiſe ne purent ſuffire à l'empreſſement des Peuples, qui venoient entendre leurs inſtructions. La ſemence Evangélique fructifia au centuple, & en moins de quatre ans, une grande multitude d'Idolâtres convertis à la Foi formerent une Chrétienté nombreuſe.

Des

Des progrès si rapides allarmerent les Prêtres des Idoles. Ils se donnerent tant de mouvemens auprès des Grands & à la Cour, & employerent tant de calomnies contre la Religion Chrétienne & contre les Missionnaires, qu'en l'année 1630. ils les firent chasser du *Tongking*, & conduire à Macao.

Il fallut céder à ce premier orage, qui fut bientôt calmé par le départ des hommes Apostoliques. Leur éxil ne fit pas abandonner cette Eglise naissante : le 18 de Février de l'année 1631. trois autres Missionnaires Jésuites ; sçavoir, le Pere Gaspard de Amaral, le Pere Antoine de Fontes, & le Pere Antoine Cardin s'embarquerent à Macao pour le *Tongking*, & y arriverent le 7 Mars. Ils furent reçus des nouveaux Fidéles avec des transports de joye ex-

traordinaires. Mais ce qui consola infiniment ces Peres, ce fut de voir que pendant la courte absence des Pasteurs, qui ne fut que de dix mois, le Troupeau de Jesus-Christ s'étoit accru de deux mille trois cens quarante Néophytes, que trois Catéchistes avoient pris soin d'instruire, & ausquels ils avoient conféré le saint Batême.

La moisson devint si abondante, que les Missionnaires étoient occupés jour & nuit à la recueillir. En l'année 1639. on comptoit déja quatre-vingt deux mille cinq cens Chrétiens; & dans la Province de *Ghean* 72 Bourgades, où il ne restoit presque plus d'Infidéles.

D'anciennes Lettres du Pere Jean Cabral, nous apprennent qu'en 1645 & 1646. le nombre des Tongkinois, qui pendant ces deux années avoient reçu le Ba-

tême, montoit à vingt-quatre mille; & que dans les quatre Provinces, il se trouvoit déja deux cens Eglises fort grandes & fort propres, que ces fervens Néophytes avoient bâties à leurs frais.

Un si petit nombre d'Ouvriers ne suffisoit pas dans un champ si fertile; aussi virent-ils bientôt venir à leur secours différentes recrues d'hommes Apostoliques, qui se succéderent les uns aux autres, & qui remplacerent ceux, que la mort enlevoit, ou dont les forces étoient affoiblies par le grand âge, & par de continuelles fatigues.

Dans la suite, des Missionnaires de différens Ordres vinrent partager leurs travaux, & l'on y voit maintenant une Chrétienté très-nombreuse, & très-florissante. Il s'y est élévé de tems en tems de rudes persécutions, mais elles

n'ont servi qu'à éprouver la foi des nouveaux Fidéles, & à les y affermir de plus en plus.

Une des plus cruelles, qui ait agité l'Eglise de *Tongking*, arriva en l'année 1721. La Religion fut proscrite par un Edit public; les Missionnaires, & les Chrétiens furent recherchés, emprisonnés, & mis à mort, uniquement pour avoir refusé de renoncer à leur foi, & de fouler aux pieds l'image adorable de Jesus Crucifié. Le Pere Messari Italien, mourut de misére dans les prisons; le Pere Buccharelli, pareillement Italien, & neuf Chrétiens Tongkinois, souffrirent une mort glorieuse; cent cinquante autres Néophytes furent condamnés à prendre soin des Eléphans, ce qui est à peu près la même peine au *Tongking*, que celle d'être condamné aux Galéres en Eu-

rope: on en peut voir la Relation, qui est très-touchante, dans le XVIIIe Recueil, *pag.* 122.

Cette violente persécution s'est renouvellée dans ces derniers tems; de six Missionnaires Jésuites, qui tout récemment ont pénétré avec bien de la peine dans le *Tongking*, quatre ont été arrêtés par les Gentils, & après neuf mois d'une affreuse prison, ont eu la tête tranchée en haine de la Foi le 12 Janvier de l'année 1737. Ce sont les circonstances de leur prison, & de leur mort, que je vais décrire sur les Mémoires les plus fidéles. Ces Mémoires ont été dressés par des Catéchistes intelligens & témoins oculaires, qui, selon l'ordre que leur en avoit donné le Pere François de Chaves, Supérieur de cette Mission, écrivoient jour par jour ce qui arrivoit aux Confesseurs de Jesus-Christ. Leur

Journal a été traduit de leur Langue en Portugais, par le Pere Joseph Dacosta.

Il y avoit du tems que les Chrétiens du *Tongking* demandoient de nouveaux Missionnaires, pour le soulagement des anciens, qui étoient accablés d'années, & de travaux. Plusieurs Jésuites pleins de zéle, étoient venus à Macao, dans le dessein d'aller à leur secours, mais la difficulté étoit de les y transporter. On ne pouvoit plus, comme autrefois, traverser la Province de *Quang tong*, qui est limitrophe du *Tongking*: depuis que les Missionnaires de la Chine ont été éxilés de Canton à Macao, cette voye, qui étoit la plus courte, & la plus sûre, est absolument fermée. La voye de la Mer étoit aussi peu pratiquable. Quoique des Sommes Chinoises partent assez souvent du Port de

Canton, pour aller faire leur Commerce au *Tongking*, il n'y en avoit aucune qui osât les admettre. En l'année 1734. le Capitaine d'un de ces Bâtimens s'engagea de les conduire, moyennant une grosse somme d'argent qu'il éxigea, & qu'il reçut : mais peu après ayant fait ses réfléxions, il rétracta sa parole, & ne voulut point en courir les risques.

Enfin, après bien des mouvemens qu'on se donna, on trouva dans la petite Ville d'*Ançan* un Maître de Barque, qui s'offrit de mener les Missionnaires au *Tongking*, mais à un prix excessif, à cause du péril auquel il s'exposoit, s'il venoit à être découvert, & déféré aux Mandarins Chinois : il en fallut passer par où il voulut : mais lorsqu'il étoit sur le point de venir chercher les Peres à Macao, parut un Décret Impé-

rial, qui défendoit à tout Chinois de se mettre en Mer, sans avoir un passeport des premiers Mandarins de Canton. Ainsi il fut obligé de se rendre à la Capitale.

Cet incident qu'on ignoroit à Macao, & qui retardoit le départ des Missionnaires, y causa de nouvelles inquiétudes. On craignoit que le Maître de Barque, par timidité, ou autrement, n'eût changé de résolution, ainsi qu'avoit fait le Capitaine de la Somme Chinoise. On ne fut détrompé qu'au mois de Mars de l'année 1735. qu'il vint de sa part un Exprès à Macao, pour avertir les Missionnaires de se rendre dans un lieu écarté qu'il leur désignoit, afin de s'y embarquer hors de la vûe du Peuple. Cette agréable nouvelle transporta de joye les Missionnaires: ils partirent aussitôt avec trois Tongkinois, pour se rendre au

lieu marqué, & ils s'embarquerent le 18e d'Avril de la même année.

Quoique les vents fussent contraires, le Maître de la Barque força tellement de voiles, & de rames, qu'en assez peu de jours il arriva dans un parage, qui n'étoit pas fort éloigné des terres du *Tongking.* Il y demeura quelque tems pour attendre un vent favorable, au moyen duquel il pût passer rapidement un petit Détroit, & tromper la vigilance des Gardes, qui y sont postés pour faire la visite des Barques. Mais comme le tems étoit toûjours le même, il se lassa d'attendre, se flattant que moyennant une petite somme qu'il donneroit aux Soldats, ils ne feroient leur visite que superficiellement, & qu'ils le laisseroient continuer sa route. Malheureusement il se trompa: les Soldats ar-

rêterent la Barque au paſſage, & ſans égard aux offres qui leur furent faites, ils procédérent à la viſite avec tant d'éxactitude, qu'ils eurent bientôt découvert les Miſſionnaires, quoique placés à l'écart, afin de n'être pas ſi aiſément apperçus. On les conduiſit aux Tribunaux des Mandarins d'Armes, qui gardoient cette Plage. Ils y ſubirent un long interrogatoire, après lequel on les enferma dans un petit Fort, juſqu'à ce qu'on eût pu ſçavoir les intentions du principal Mandarin de tout le Pays, qui demeuroit à ſix lieues delà.

Ce Mandarin les fit auſſi comparoître à ſon Tribunal, & après les avoir long-tems queſtionnés, il les renvoya à leur Barque, pour y être gardés juſqu'à nouvel ordre. Il informa auſſitôt de cette affaire les premiers Mandarins de

la Province qui résident à Canton, afin de sçavoir leurs résolutions, & de s'y conformer. La réponse qui vint de la Capitale, fut un ordre de renvoyer sûrement à Macao les Européans, & les Tongkinois, & pour cela de les y faire conduire de Ville en Ville par des Officiers des Tribunaux: & au regard du Maître de la Barque, de le remettre à son Mandarin, afin qu'il le fît châtier. Ainsi ces Peres, après bien des inquiétudes, & des fatigues qu'ils eurent à essuyer, eurent la douleur d'arriver le 24 Décembre au même lieu, d'où ils étoient partis plus de six mois auparavant.

Un si mauvais succès, loin de rallentir leur zéle pour une Mission, après laquelle ils soupiroient depuis tant d'années, ne servit qu'à le rendre plus vif & plus animé. Ils songeoient continuelle-

ment aux moyens de vaincre les obſtacles, qui les écartoient d'une terre ſi ardemment deſirée. Un jour qu'ils s'en entretenoient avec plus d'ardeur & de vivacité que jamais, en préſence d'un Chinoís de confiance, celui-ci leur fit part d'un projet qu'il avoit imaginé, & qu'ils agréerent, bien qu'ils doutaſſent fort du ſuccès: il s'offrit d'aller à Canton, où il eſpéroit gagner quelques Officiers des Tribunaux, & employer leur adreſſe & leur crédit, pour obtenir un paſſeport, en ajoûtant que, s'il l'obtenoit, il auroit plus de facilité à louer une Barque à *Ançan*, & qu'il les conduiroit lui-même juſqu'à *Lo fecu*, Ville frontiere du *Tongking*.

Quelque difficile que parut l'éxécution de ce projet, le Chinois partit pour Canton, & il s'y conduiſit avec tant de prudence, &

de dextérité, qu'en assez peu de tems on lui mit en main un écrit signé des premiers Mandarins, qui permettoient aux trois Tongkinois de traverser la Province de *Quang tong*, pour retourner dans leur patrie, avec les Européans qui les accompagnoient.

Le Chinois muni de cette permission se rendit à *Ançan*, où il eut bientôt loué une Barque, sur laquelle les Missionnaires s'embarquerent le dixiéme de Mars de l'année 1736. Ils étoient au nombre de six ; sçavoir, le Pere Jean Gaspard Crats Allemand; le Pere Barthelemi Alvarez; le Pere Emmanuel de Abreu; le P. Christophe de Sampayo; le P. Emmanuel Carvalho, & le P. Vincent Dà Cunha, tous cinq Portugais.

Ils arriverent la premiere journée à un Village nommé *Se lie*, où ils passerent la nuit. Le lende-

main ils mirent à la voile de grand matin, avec un vent ſi favorable, qu'il les porta en deux jours à un Port nommé *Chang xa*, où les autres Barques n'arrivent d'ordinaire qu'en cinq ou ſix jours. Là, ils quitterent leur grande Barque, & continuerent leur route, partie par eau, & partie ſur terre; ils paſſerent par *Yeng pin*, par *Se tan*, par le territoire de *Yong tſong*, & après quatre jours d'un chemin très-rude au milieu des montagnes, ils arriverent enfin à *Muy loc*.

Comme ils approchoient du Diſtrict, où ils avoient été arrêtés, & renvoyés à Macao, & où par conſéquent tout étoit à craindre pour eux, leur guide eût recours à une ruſe qui lui réuſſit. Il fit ſonner bien haut ſa qualité d'Envoyé de la Capitale, & l'honneur que les Grands Mandarins

lui avoient fait, de lui confier la conduite de ces Européans. Aussi fut-il reçu dans toute cette Contrée-là avec de grands égards, & beaucoup de politesse. Le Commis de la Douanne, qui est à *Muy loc*, ne s'abstint pas seulement de visiter leurs Ballots, mais encore il leur donna un Billet, qui les affranchissoit de tous les Droits qui se payent aux autres petites Douannes de son District. Il leur fallut demeurer un jour entier dans ce Village, afin de faire reposer ceux qui portoient leurs bagages, & de se pourvoir de vivres pour les sept jours de marche, qui leur restoient à faire jusqu'à la Ville de *Lien tcheou*.

Le lendemain matin ils partirent de *Muy loc*, & arriverent sur les quatre heures à *Tang choui*; ils passerent la nuit dans ce Village, qui n'est qu'à trois lieues de la

Ville de *Hui ciuen*, où on les avoit fait comparoître devant le Mandarin, & d'où ils avoient été conduits à Macao.

Ce séjour dans un lieu si critique leur donna de l'inquiétude, mais ils furent véritablement allarmés, lorsqu'ils virent approcher d'eux un Vieillard, qui avoit l'air d'être un petit Officier du Tribunal. Ils le furent bien davantage, lorsque le Vieillard jettant sur eux un regard menaçant, « Quoi, s'écria-t-il, ces marauds » d'Etrangers, qui furent chassés » d'ici il y a peu de mois, & renvoyés ignominieusement à Macao, ont le front d'y revenir encore, & même d'y paroître avec » honneur. Où est leur interpréte? »

Le Guide de ces Peres ne fut pas moins allarmé qu'eux, mais il prit sur le champ son parti, & crut

devoir payer de résolution. Ainsi prenant un ton d'autorité, « Misérable Vieillard, lui dit-il, » comment as-tu l'audace d'insulter d'honnêtes gens, dont je suis » chargé par les plus Grands Mandarins de la Province ? Si je » n'avois pitié de ton grand âge, » je te ferois châtier sur l'heure » même, comme tu le mérites ». Le Vieillard tout étonné de ce discours, rabattit beaucoup de ses hauteurs : « Seigneur, répondit-il » d'un air radouci, ne me sçachez » pas mauvais gré, si je fais le de- » voir de ma Charge : je suis posté » ici par le Mandarin pour exami- » ner ceux qui vont, & qui vien- » nent, & pour lui en rendre un » compte éxact : j'y suis d'autant plus » obligé dans la conjoncture pré- » sente, qu'il n'y a que peu de mois » que ces Etrangers ont passé par » ce Pays-ci, & qu'ils en ont été

» chassés par ordre des premiers
» Mandarins de Canton, avec dé-
» fense expresse d'y jamais repa-
» roître ».

Quoique le Guide Chinois fut fort peiné de cette réponse, il dissimula son embarras, & continua à repliquer sur le même ton : « Je » m'embarrasse peu, lui dit-il, & » des ordres que t'a donnés ton » Mandarin, & du compte que tu » as à lui rendre : ce que j'ai à te » dire, c'est que pour un homme » de ton âge, tu es fort mal ins- » truit, & que je t'apprendrai à » avoir des manieres plus civiles, » & plus affables ». Le Vieillard ne répondit rien ; mais s'adressant au Maître de l'Hôtellerie, il lui défendit de laisser partir ces Etrangers sans un ordre exprès du Mandarin, qu'il devoit informer le lendemain matin de leur arrivée.

Le Guide quoique plus inquiet que jamais, soûtint toûjours son caractére: « Fais ce qu'il te plaira, lui dit-il, mais je t'avertis » que ces Européans me sont confiés par les Grands Mandarins » de la Province, & que je dois » les conduire en toute diligence » à *Lien tcheou.* Tu as entrepris » de retarder leur marche, c'est » ton affaire; je me décharge sur » toi de ce qui les regarde, & » comme mes ordres pressent, & » qu'il me faut partir dès la pointe » du jour, je veux qu'à l'heure-» même tu me donnes un Ecrit » signé de ta main, qui fasse foi » que par ordre de ton Mandarin, » tu as arrêté ces Européans à leur » passage; que c'est de son autorité que tu me forces de te remettre leurs personnes & leurs effets, & qu'en me déchargeant » de ce soin, tu te rends responsa-

» ble de tout ce qui en arrivera.
» Après quoi tu peus, si tu veus,
» aller rendre compte à ton Mandarin, qui t'aura beaucoup d'obligation, car je ne doute point
» qu'il ne soit cassé de son Mandarinat ».

Ces paroles intimidérent le Vieillard, & n'osant signer, de crainte de s'engager dans un mauvais pas, il demanda si ces Européans avoient un passeport, & si on vouloit bien le lui communiquer. Le Guide le lui montra sans peine, en lui ajoûtant, qu'au regard des ordres particuliers qu'il avoit, il ne les feroit voir qu'à ceux qui devoient en être instruits.

La vûe du passeport augmenta l'irrésolution où étoit le Vieillard sur le parti qu'il avoit à prendre, il demanda du tems pour y réfléchir, avec promesse d'apporter le lendemain matin sa réponse. Il

passa cette nuit-là dans de cruelles agitations, ne sçachant à quoi se déterminer ; enfin il prit sa résolution, & dès les trois heures du matin, il frappe à la porte de l'Hôtellerie, & demande à parler au Chinois qui étoit chargé de la conduite des Européans : « Je ne » m'oppose plus, lui dit-il, au dé- » part de ces Etrangers, vous en » êtes le maître, & je suis très-fâ- » ché de les avoir traités avec si » peu d'égards, & de modéra- » tion ; pardonnez-moi, je vous » prie, des emportemens qui sont » si peu séans à mon âge, & obli- » gez-moi de m'assurer que vous » les avez tout-à-fait oubliés ». Le Chinois loua le Vieillard du sage parti qu'il venoit de prendre, & l'assura qu'en lui pardonnant, comme il faisoit, tout ce qui s'étoit passé, il n'avoit rien à craindre de sa part.

C'eſt ainſi que ſe termina une affaire qui tenoit les Miſſionnaires dans des tranſes continuelles: car ſi le Mandarin de la Ville voiſine eût été informé de leur paſſage, ainſi qu'ils en étoient menacés, ils ne pouvoient douter qu'au moins ils ne fuſſent renvoyés encore une fois à Macao. Ils partirent donc avec beaucoup de joye; & après avoir fait quelques lieues, ils ſe trouverent à l'entrée des terres dépendantes de la Ville de *Lien tcheou*, où il y avoit une Douanne à paſſer.

Le Chef de la Douanne leur fit toute ſorte de careſſes: il leur dit qu'il étoit de Peking, où il avoit connu quelques-uns de nos Peres, qui lui avoient rendu ſervice, & qu'il ſaiſiſſoit avec plaiſir l'occaſion qui s'offroit de leur en témoigner ſa reconnoiſſance: & en effet, non ſeulement il ne vou-

lut point faire la visite de leurs Bagages, ni percevoir aucun droit ; mais il leur donna encore une Lettre de recommandation pour le Mandarin de *Lien tcheou*, qui étoit son proche parent.

Cette Lettre leur fut fort utile, car ils trouverent auprès du Mandarin toutes les facilités qu'ils pouvoient souhaitter. Ils partirent de *Lien tcheou* pour se rendre à une lieue & demie au-delà, sur les bords de la mer, où une Barque les attendoit. Il y avoit là une nouvelle Douanne, qui ne dépendoit que du Mandarin de la Province. Le premier abord du principal Commis fut sévére & peu gracieux, mais après quelques momens d'entretien, il s'humanisa, & permit aux Missionnaires de s'embarquer, sans éxiger d'eux aucun droit.

Les Peres approchoient du *Tong king*, & ils n'avoient que peu de journées à faire pour se rendre à l'embouchure d'une Riviere, qui conduit à *Lo feou*, Frontiere de ce Royaume. Après avoir essuyé une furieuse tempête, qui fut plusieurs fois sur le point de les submerger; enfin, ils entrerent dans la Riviere à nuit close, pour n'être point apperçûs des Infidéles, & arriverent auprès de la Maison d'un Chrétien, où ils se devoient tenir cachés, jusqu'à ce qu'ils pussent pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Un des deux Catéchistes alla donner avis de leur arrivée, & aussitôt plusieurs Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, vinrent avec empressement sur le rivage, pour les recevoir, & transporter leur Bagage, ce qui se fit avec une promptitude admirable.

Les

Les Peres, après avoir remercié leur Guide, qui les avoit conduit avec tant d'affection & de zéle, le congédierent, afin qu'il profitât de l'obscurité de la nuit, pour s'en retourner plus sûrement, & qu'il portât plûtôt à Macao l'agréable nouvelle de leur entrée dans le *Tong king*.

Comme ils se disposoient à aller plus avant, le P. Sampayo fut pris d'un mal violent, qui l'obligea de rester à *Lo seou.* On y laissa le P. Carvalho avec un Catéchiste pour prendre soin de lui. En peu de tems sa santé fut rétablie, & les deux Peres entrerent heureusement dans le Royaume, où ils remplissent maintenant les fonctions de leur Ministére avec beaucoup de zéle & de consolation.

Les quatre autres Missionnaires prirent les devants avec deux

Catéchiſtes Tongkinois ; l'un nommé Marc, & l'autre Vincent. Marc avoit un Paſſeport pour la Chine d'un des Grands Mandarins de la Cour, qui ne lui fut pourtant d'aucune utilité, comme nous le verrons dans la ſuite. Ils s'embarquerent tous ſix dans une petite Barque, qui les conduiſit à une Bourgade appellée *Batxa*. Là ils mirent pied à terre, & allerent loger dans la Maiſon d'un Néophyte, qui eſt un des principaux du lieu, où ils ſe reposerent pendant deux jours.

Cependant, quelques Tongkinois vagabonds preſſentirent, on ne ſçait comment, qu'il y avoit des Etrangers dans la Bourgade, & que leur deſſein étoit d'avancer dans le Royaume. L'eſpérance du butin qu'ils pourroient faire, leur donna la penſée d'aller les attendre à l'autre bord d'une

Riviere, par où il falloit absolument qu'ils passassent.

Ils ne se tromperent point dans leurs conjectures: Le 2e. de la 3e. Lune, c'est à-dire, le 12e d'Avril, les Peres gagnerent le rivage sur les neuf heures du matin. Aussitôt ces Vagabonds s'étant joints quelques Soldats, & feignant d'avoir un ordre des Mandarins, sauterent en furieux dans la Barque, se saisirent des quatre Missionnaires, des Catéchistes, & du Batelier, qui étoit Chrétien, les chargerent chacun d'une Cangue, & pillerent leur Bagage.

Le Chef de ces Bandits y ayant trouvé un Crucifix, l'éleva en l'air, & le montrant à une populace innombrable, qui bordoit le rivage; « Je le sçavois bien, » s'écria-t'il, que ces Etrangers » étoient des Prédicateurs de la

» Loy Chrétienne ». Le Peuple lui répondit par des acclamations mêlées de huées continuelles, & des plus ſanglans outrages dont ils accablerent les Miſſionnaires ; les uns leur arracherent la barbe, d'autres leur cracherent au viſage ; enfin, cette populace effrénée ne leur épargna ni les railleries les plus piquantes, ni les injures les plus groſſiéres.

Lorſque ces Bandits ne trouverent plus rien à piller, ils firent ſortir les Priſonniers de la Barque, & les conduiſirent à terre ſous un miſérable apentis, pour y reſter juſqu'à ce qu'ils euſſent reçu réponſe du Gouverneur de la Contrée, auquel ils avoient fait ſçavoir la priſe qu'ils venoient de faire. Ces Peres, & leurs trois Compagnons demeurerent pendant quatre jours expoſés aux ardeurs du Soleil le plus brûlant, &

aux cruelles morsures des Mosquites, environnés d'une foule d'Infidéles, qui se relevoient les uns les autres pour les garder, & qui nuit & jour ne leur laisserent pas le moindre repos. Ils étoient observés avec tant de rigueur, qu'il ne fut pas possible aux Chrétiens d'approcher d'eux, pour leur procurer de légers secours, dont ils avoient pourtant un très-grand besoin; car ils n'eurent pour tout aliment qu'un peu de ris, si mal apprêté, que la faim leur étoit moins insupportable qu'un mets si insipide.

Les 18e d'Avril les Soldats envoyés par le Gouverneur pour lui amener les prisonniers, arriverent: ils les firent venir en leur présence chargés de leurs Cangues, ils attacherent ces Cangues les unes aux autres, & les firent marcher la tête nue sous un Ciel si ardent, que l'un d'eux en eût une

violente inflammation sur les yeux, & qu'un autre fut attaqué d'une espéce de stupeur, dont il eût la bouche toute tournée. Les Soldats armés de sabres & de lances les escortoient, battant continuellement du tambour, ce qui rassembloit dans tout le chemin une foule innombrable de Peuple, qui leur faisoient toutes sortes d'insultes.

Cependant un Mandarin Chrétien, qu'on avoit averti promptement de la détention des Missionnaires, alla trouver un des plus grands Mandarins de la Cour, protecteur du Catéchiste Marc. « Seigneur, lui dit-il, votre serviteur Marc, à qui vous aviez donné un passeport pour la Chine, » en revenoit avec quelques curiosités qu'il vous apportoit de ce » Pays-là : ayant rencontré des » Européans munis d'un passeport

» des Mandarins de Canton, lesquels venoient dans ce Royaume pour y visiter la sépulture de leurs Freres qui y sont décédés, s'est joint à eux pour les accompagner jusqu'à *Dim dou*, où un grand nombre de Chinois font leur séjour. Mais avant que d'y arriver, ils ont été arrêtés par une troupe de Bandits, qui ont pillé tout ce que ces Européans apportoient pour présenter au Roi, & ce que votre serviteur Marc vouloit vous offrir à vous-même. Ils les ont remis ensuite entre les mains du Gouverneur de la Province de l'Est, qui les retient dans ses Prisons ».

Le Mandarin de la Cour écrivit à l'instant une Lettre au Gouverneur, par laquelle il lui ordonnoit de lui renvoyer les prisonniers avec tout leur bagage. Celui-ci qui avoit eu part au butin,

s'en excusa sous divers prétextes, & pour mieux se mettre à couvert du ressentiment d'un si puissant Seigneur, il fit partir aussitôt les prisonniers pour la Cour.

Le grand Mandarin outré d'un refus, auquel il n'avoit pas lieu de s'attendre de la part d'un Subalterne, lui envoya un second ordre bien plus fort que le premier; mais il n'étoit plus tems, l'affaire étoit portée au Tribunal de la Cour, & les prisonniers étoient déja en route pour s'y rendre. On les avoit mis dans des espéces de cages semblables à celles où l'on enferme les bêtes féroces, quand on les transporte d'un lieu à un autre; & on les conduisit, non pas par le chemin ordinaire, mais par des routes détournées, afin de dérober leur marche au grand Mandarin, dont on sentoit bien qu'ils étoient protégés. On ne peut gué-

res exprimer ce qu'ils eurent à souffrir de la faim, de la soif, des ardeurs d'un climat brûlant, & des mauvais traitemens que leur firent les Soldats.

Enfin, ils arriverent à la Cour, & après avoir été quelque tems enfermés dans la maison d'un Mandarin, on les conduisit au Palais du Roi : dès qu'ils eurent passé la premiere porte, parut un Eunuque de la présence, qui ordonna qu'on ne laissât entrer personne, & qu'on mit les prisonniers dans un endroit, où ils fussent garantis des rayons du Soleil.

Peu après on les mena dans une Sale intérieure, ou l'on assure que le Roi se tint caché derriere une espéce de rideau, pour voir les prisonniers sans en être vûs, & écouter ce qu'ils repondroient aux questions, qu'un Eunuque du Palais devoit leur faire par son or-

dre. Plusieurs Mandarins se trouverent à cet interrogatoire. Il commença par le Catéchiste Marc. L'Eunuque lui demanda quelle raison il avoit eu d'amener ces Européans dans le Royaume? Il répondit qu'il étoit serviteur d'un Mandarin de la Cour, qui lui avoit donné un passeport pour aller acheter quelques curiosités à la Chine; qu'il avoit rencontré ces Européans, lesquels avoient pareillement un passeport des Mandarins de Canton, pour venir visiter la sépulture de leurs Freres morts dans le Royaume, & faire offre de leurs services au Roi; mais qu'avant que d'arriver à *Dim dou*, où il devoit les conduire, ils avoient été arrêtés par des Bandits, lesquels avoient pillé tout ce qu'ils portoient avec eux, & les avoient remis entre les mains du Gouverneur de la Pro-

vince de l'Eſt, qui les envoyoit à la Cour.

L'Eunuque interrogeant enſuite le Catéchiſte Vincent, « par quel » motif, lui dit-il, âvez vous fait » un voyage à la Chine »? Vincent répondit qu'étant des amis de Marc, il l'avoit accompagné pour l'aider à faire ſes emplettes. Enfin, l'Eunuque s'adreſſant au jeune Batelier Chrétien, il lui demanda quelle raiſon l'avoit fait ſortir du Royaume, pour aller à la Chine. Sa réponſe fut, qu'il étoit natif de la Frontiere, & que n'ayant point d'autre Métier pour gagner ſa vie, que celui de conduire une Barque, & d'y recevoir ceux qui ſe préſentoient pour paſſer la Riviere, il y avoit reçu Marc, avec les Etrangers de ſa compagnie. Il ne queſtionna point les Miſſionnaires, mais un des Mandarins fit apporter un Cruci-

fix, le posa à terre, & leur ordonna de le fouler aux pieds.

Cet ordre les fit frémir d'horreur, ils répondirent qu'on leur couperoit plûtôt les pieds, les mains, & la tête, que de commettre une pareille impiété : & comme on vouloit user de violence pour les forcer d'obéïr, ils se mirent à genoux, se prosternerent jusqu'à terre devant ce signe de notre Rédemption, le prirent entre les mains, se le donnerent les uns aux autres, en le baisant avec respect, & l'élevant au-dessus de leurs têtes, ce qui est, selon l'usage de ces Peuples, la marque de la plus profonde vénération.

Les deux Catéchistes firent paroître la même fermeté. Il n'y eût que le jeune Batelier, que les menaces des Juges effrayerent, & qui témoigna de la foiblesse. Il fut puni sur le champ par les

railleries améres de quelques Eunuques. « Le scélérat, s'écrierent-
» ils, qui marche sur celui-là mê-
» me, qu'il regardoit il n'y a qu'un
» moment, & qu'il respectoit com-
» me son Dieu ».

C'est ainsi que se termina ce premier interrogatoire, après lequel on les renvoya dans les prisons. Mais dès le lendemain on les rappella dans la même Sale. Il n'y eût que le Catéchiste Marc qui fut interrogé. On lui demanda si quelques-uns de ces Européans avoient leur demeure dans le Royaume, & en quel lieu. Marc répondit qu'aucun d'eux n'y avoit jamais demeuré. « Com-
» ment cela se peut-il faire, repri-
» rent les Mandarins, puisqu'il
» y en a parmi eux qui parlent no-
» tre Langue? C'est, dit le Caté-
» chiste, qu'en chemin faisant,
» je leur en ai appris quelques

» mots, & qu'ayant plus de mé-
» moire que les autres, ils les ont
» retenus plus aiſément ». Ils demanderent enſuite ſi ces Etrangers avoient un paſſeport des Mandarins de la Chine. Sans doute, repartit le Catéchiſte, & en même tems les Miſſionnaires le leur préſenterent. Ils le prirent, & après les avoir fait conduire dans leurs priſons, ils allerent le porter au Roi.

Peu de jours après vint un ordre de la Cour, qui commettoit au Tribunal des Lettrés l'inſtruction, & le jugement de l'affaire des priſonniers. Ils furent donc traînés à ce Tribunal, où l'on n'interrogea que les Catéchiſtes. Comme ils ne firent point d'autres réponſes que celles qu'ils avoient déja faites, les Juges en furent irrités, & les condamnerent à la martelade. C'eſt un ſup-

plice très-cruel ; il consiste à recevoir de grands coups de marteau, que les Bourreaux déchargent de toutes leurs forces sur les genoux des coupables. Le Catéchiste Vincent demanda la permission de parler, & l'ayant obtenue, « Je » suis Chrétien, dit-il, depuis mon » enfance, & je fais gloire de l'ê- » tre : puisque c'est là tout mon » crime, je souffrirai avec joye » pour une si bonne cause ». Les Juges firent signe aux Bourreaux, & ils éxécuterent aussitôt l'ordre qu'on leur donnoit de la maniere la plus barbare.

Après cette éxécution, on les congédia avec menaces de les faire expirer le lendemain sous les coups, s'ils persistoient dans les mêmes réponses En effet, on les fit comparoître au Tribunal le jour suivant, & on les tourmenta avec encore plus d'inhumanité. Mais

comme leur conſtance étoit à l'épreuve des plus vives douleurs, un des Juges fit ceſſer les Bourreaux, en diſant qu'un plus long ſupplice ſeroit inutile, qu'il ſembloit qu'on frappât ſur la terre, & que c'étoit des opiniâtres dont on ne pourroit jamais rien tirer.

Un autre Juge prenant la parole, « mon ſentiment, dit-il, eſt » que Marc, qui a conduit dans » le Royaume des Prédicateurs » de la Loi Chrétienne, laquelle » y eſt proſcrite, mérite d'être » écartelé ; qu'il faut couper la tête » à Vincent, qui a coopéré à ſon » crime ; & que pour les Européans, qui ſont venus enſeigner » cette Loi malgré les défenſes du » Roi, ils méritent le même ſupplice. Au regard du Batelier, il » ſuffira de le châtier, après quoi » on pourra le mettre en liberté ».

Auſſitôt qu'il eût achevé de

parler, tous les Juges se retirerent ensemble dans une Salle plus intérieure, qu'on nomme la Salle du Secret, parce qu'il ne transpire jamais rien des résolutions qui s'y prennent, & que c'est là que se prononcent les Arrêts de mort. L'ordre fut donné en même tems de transporter tous les prisonniers dans une prison plus éloignée de la Cour, qu'on nomme *Ngue Dom*, c'est-à-dire, l'*Enfer* de l'*Est*. C'est dans cette prison qu'on renferme tous les Malfaiteurs du Royaume, & ils n'en sortent que pour être conduits au lieu du supplice.

On peut juger des horreurs, & des incommodités de cette prison, par le nom qu'on lui a donné. Les Confesseurs de Jesus-Christ, accablés sous la pesanteur de leurs chaînes, se trouverent donc renfermés dans un lieu ob-

ſcur, humide, & infect, dénués de tout ſecours, expoſés ſans ceſſe aux inſultes, & aux outrages d'une troupe de ſcélérats, que la douceur, & la patience de ces hommes Apoſtoliques rendoient plus audacieux, & plus inſolens. Il eſt ſurprenant qu'ils ayent pu s'y ſoûtenir ſi long-tems. Le Catéchiſte Vincent *Nghien*, y ſuccomba bientôt. Déja fort affoibli par les cruelles tortures qu'il venoit d'endurer avec tant de courage, il finit ſaintement ſa vie le 31 de Juin.

Ce bon Néophyte avoit été formé parmi les Miſſionnaires aux emplois de zéle dès ſa plus tendre jeuneſſe, qu'il avoit paſſée avec eux; & il ne reſpiroit que l'avancement de la gloire de Dieu, & la converſion de ſes chers Compatriotes. Sa prudence, & ſa vertu, ayant été éprouvées pendant plu-

sieurs années, on se rendit à ses instantes prieres, & on lui permit de se consacrer plus étroitement au service de Dieu, par les vœux de pauvreté, de chasteté, & d'obéïssance. Dieu lui avoit donné le talent de gagner les cœurs; par ses instructions, & par ses éxemples, il inspiroit à ceux qui étoient sous sa conduite, le plus ardent desir de la perfection Chrétienne. Aussi les nouveaux Fidéles se disputoient-ils l'avantage de l'avoir pour Catéchiste, & ceux qui l'obtenoient, croyoient recevoir une grande faveur. Le dessein étoit, s'il n'eût pas fini sitôt & si glorieusement sa course, de l'élever au Sacerdoce, & de le recevoir dans notre Compagnie, pour le mettre en état de rendre de plus grands services à cette Mission. Mais il a plû au Seigneur de couronner de bonne heure l'innocen-

ce de ſa vie, & la fermeté héroïque, avec laquelle il a ſouffert les plus cruels tourmens pour la défenſe de ſon ſaint Nom.

L'unique conſolation qu'avoient les Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, dans une demeure ſi affreuſe, c'étoit de s'y trouver réunis enſemble, (car auparavant ils étoient dans des priſons ſéparées), & de pouvoir être viſités des Chrétiens, & en recevoir quelques ſecours. C'eſt pourtant ce qu'on leur refuſa durant les premiers jours qu'ils y furent renfermés : deux Sentinelles qui gardoient la porte de la priſon, arrêtoient impitoyablement ceux qui leur apportoient des vivres, & ils paſſerent une fois deux jours ſans rien prendre; dans la ſuite il fallut acheter la permiſſion de leur parler, & l'entrée de la priſon étoit interdite, à quiconque refuſoit de payer aux Sol-

dats la somme qu'ils éxigeoient.

Une Dame Chrétienne, qui avoit la charité de leur apporter chaque jour ce qui étoit néceſſaire à leur ſubſiſtance, fatiguée enfin de la dureté, & des rebuffades qu'elle eſſuyoit de la part de ces Soldats, eût recours à un expédient qui lui réuſſit. Dans une maiſon voiſine de la priſon, demeuroit une Bonzeſſe naturellement tendre, & ſenſible aux afflictions des malheureux : ces Soldats avoient pour elle la plus profonde vénération, & ils lui laiſſoient la liberté d'entrer dans la priſon toutes les fois qu'elle le deſiroit. La Dame Chrétienne alla chez la Bonzeſſe, & lui ayant expoſé la déplorable ſituation où étoient les priſonniers auſquels elle s'intéreſſoit, elle la pria de vouloir bien leur remettre les petites proviſions qu'elle lui apporteroit. La Bonzeſ-

se y consentit volontiers. Dès la premiere fois qu'elle eut entretenu les Confesseurs de Jesus-Christ, elle fut si frappée de leur modestie, de leur douceur, & de leur patience, qu'elle en parloit avec admiration, & en faisoit par tout les plus grands éloges. Non seulement elle continua de leur porter ce qui lui étoit confié par la Dame Chrétienne, & par les autres Fidéles, mais elle les aida encore de ses propres libéralités.

Un autre sujet de joye, & de consolation pour ces illustres prisonniers, c'est que se voyant dans le lieu, où l'on ne renferme que les criminels destinés au dernier supplice, ils se tenoient comme assurés de répandre bientôt leur sang pour la cause de Jesus-Christ. Cette pensée les soûtenoit au milieu de tant de tribulations, c'étoit là le sujet ordinaire de leurs entre-

tiens ; & leurs Lettres, lorsqu'ils pouvoient en écrire quelqu'une à la dérobée, ne respiroient pareillement que le martyre.

Il y avoit déja neuf mois qu'ils languissoient dans les fers, & encore plus dans l'attente du bienheureux jour, où ils devoient offrir au Seigneur le sacrifice de leur vie; la Sentence de mort étoit portée, mais il falloit qu'elle fût confirmée par l'autorité Souveraine. Ce fut le 21 de Décembre de l'année 1736. que la confirmation s'en fit dans le Tribunal des Crimes.

Le 7 de Janvier de l'année 1737. un Secretaire de ce Tribunal se transporta à la prison, & fit venir les prisonniers dans une Chambre particuliere, pour les reconnoître, & bien imprimer leur physionomie dans son idée. C'est un usage qui se pratique dans

le *Tongking*, à l'égard de ceux qui ſont condamnés à mort, afin d'éviter toute ſupercherie, & de s'aſſurer qu'on n'a pas ſubſtitué un innocent à la place du criminel. Le Secretaire les enviſagea longtems dans un grand ſilence: après quoi s'étant approché de plus près de leurs perſonnes, il parut dans les diverſes attitudes d'un homme qui prenoit la meſure de leur taille, & qui traçoit les traits de leur viſage. Ayant achevé ſes opérations, il les fit rentrer dans la priſon, & s'en alla rendre compte à la Cour de ſa commiſſion.

Cette cérémonie fit juger aux Miſſionnaires, que l'heureux moment après lequel ils ſoûpiroient, n'étoit pas éloigné. Mais elle ne leur en donnoit pourtant pas de certitude: ce ne fut que trois jours après, c'eſt-à-dire, le 9e du même mois, qu'ils en furent pleinement aſſurés.

assurés. Un Catéchiste nommé Benoît, vint les trouver dans la prison, & se jettant à leurs pieds, « quelle récompense me donnerez-vous, leur dit-il, pour l'agréable nouvelle que je viens » vous apprendre ? Le 12 de ce » mois sera certainement le jour » de votre triomphe. Vous sortirez de cette prison, & vous irez » rendre un témoignage éclatant » aux saintes vérités de la Foi ».

Ces paroles transporterent d'abord les Missionnaires d'une joye qui éclata jusques sur leur visage; ensuite après s'être recueillis pendant quelques momens, ils leverent les mains & les yeux vers le Ciel, pour rendre graces à la Divine miséricorde d'un si grand bienfait; puis se tournant vers le Catéchiste, ils employerent les expressions les plus tendres, pour lui témoigner leur reconnoissance, &

lui promirent que le jour qu'ils iroient consommer leur sacrifice, ils lui feroient présent de leur Rosaire, le seul bien qu'ils possedoient.

La nouvelle de la Sentence de mort portée contre les Confesseurs de Jesus-Christ, se répandit bientôt parmi les Fidéles: elle partagea leurs esprits entre la joye, & la tristesse. D'un côté, la perte de leurs Pasteurs leur devenoit très-sensible, & ils craignoient que par la diminution de leur nombre, leurs secours spirituels ne devinssent moins abondans, & que faute de ce secours la ferveur de leur piété ne s'attiédit. D'un autre côté, ils voyoient avec joye le triomphe de la Religion dans la constance héroïque de ses Ministres, dont le sang, comme une semence féconde, alloit fertiliser ces terres Infidéles, & multiplier

le nombre des vrais disciples de Jesus-Christ.

Plusieurs d'entre eux accoururent à la prison, pour rendre leurs derniers devoirs à leurs Peres en Jesus-Christ, & leur offrir quelques petits présens. Les uns leur apporterent des fruits, & divers rafraîchissemens ; d'autres leur présenterent des bourses remplies de petites monnoyes : il y en eût qui les forcerent à recevoir des habits neufs, à la place de ceux dont ils étoient vêtus, & qu'ils emporterent pour les conserver précieusement dans leurs maisons.

Les Peres ne crurent point devoir contrister ces généreux Néophytes, en se refusant à tant de témoignages de leur affection ; mais aussitôt qu'ils se furent retirés, ils remirent toutes les monnoyes entre les mains du Caté-

chiste Marc, avec ordre de les distribuer aux Soldats qui les gardoient, & aux autres prisonniers dont ils avoient reçu tant d'outrages.

Cet excès de charité étoit nouveau pour ces Scélérats, & ils en furent frappés jusqu'à l'admiration. Leurs cœurs, tout impitoyables qu'ils étoient, s'attendrirent jusqu'aux larmes, & au lieu des cruelles insultes, & des mauvais traitemens qu'ils leurs faisoient auparavant, ils ne cesserent de faire l'éloge de leur vertu, & de les combler de bénédictions.

Le 10. vint un Mandarin de la Cour, qui lut aux prisonniers leur Sentence, après quoi il fit entrer les Bourreaux dans la prison, & assigna à chacun d'eux celui qu'il devoit éxécuter. Ces Bourreaux tiroient de tems en tems leur sabre du foureau, & par maniere de ré-

création, ils s'éxerçoient à leur fonction prochaine en présence des Missionnaires ; ce prélude de leur supplice, que ces Peres avoient si souvent devant les yeux, leur donnoit lieu de renouveller autant de fois le sacrifice de leur vie.

Comme après la lecture de la Sentence, l'entrée de la prison devint libre, en peu de tems elle fut remplie de Chrétiens de l'un & de l'autre séxe. Les Peres qui ne pouvoient pas les entretenir, faute d'entendre la Langue Tongkinoise, instruisirent le Catéchiste Marc de ce qu'ils auroient souhaitté de leur dire, & le chargerent de parler en leur nom à ces bons Néophytes. « Le Catéchiste prenant » donc la parole, Ecoutez mes » Freres, & chers enfans en Jesus-» Christ, les dernieres paroles de » vos Peres, car c'est par ma bou-» che qu'ils vous parlent, & je

» ſuis le fidéle interpréte de leurs
» ſentimens. Nous avons appris
» l'extrême beſoin que vous aviez
» de ſecours pour la ſanctification
» de vos ames ; le zéle de votre ſa-
» lut nous a fait auſſitôt quitter no-
» tre patrie, nos parens, & nos
» amis, & nous ſommes venus
» vous chercher dans cette terre
» qui nous eſt étrangere. Que de
» peines, & de travaux, ne nous
» en a-t-il pas coûté, pour nous
» rendre auprès de vous ! Nous
» avons entrepris deux voyages
» pénibles & difficiles, ſans nous
» effrayer des dangers auſquels
» nous nous expoſions : le premier
» a été infructueux, parce qu'à la
» vûe de ce Royaume, nous avons
» été arrêtés par des Mandarins
» de la Chine, qui après nous
» avoir traînés à leurs Tribunaux,
» nous ont renvoyés à Macao. Le
» ſecond a été plus heureux, nous

» sommes enfin arrivés sur vos
» terres, mais à peine y avons-
» nous mis le pied, qu'on s'est saisi
» de nos personnes, & qu'on nous
» a traittés avec plus de barbarie
» & d'inhumanité, qu'on ne trait-
» te des Scélérats convaincus des
» plus grands crimes. Vous avez
» été témoins de ce que nous
» avons eu à souffrir dans cette
» affreuse prison; notre sang va
» bientôt couler, pour rendre un
» témoignage public à la Foi que
» vous avez eu le bonheur d'em-
» brasser; aidez-nous à remercier
» le Seigneur d'une si grande fa-
» veur; mais en même tems con-
» cevez bien quel est le prix de
» cette Foi, à laquelle est atta-
» ché votre salut éternel; qu'elle
» vous soit plus chére que votre
» propre vie, & soyez toujours fi-
» déles à remplir les obligations
» qu'elle vous impose. Si sur la ter-

» re nous avons été animés d'un
» si grand zéle pour votre sancti-
» fication, que sera-ce quand nous
» nous trouverons dans le Ciel,
» & que Dieu, comme nous l'espé-
» rons, aura couronné nos souf-
» frances, & le sacrifice que nous
» lui faisons de notre vie ».

A ces paroles ces fervens Chrétiens ne répondirent que par leurs larmes, & par des témoignages non équivoques de la vénération & de la reconnoissance dont ils étoient pénétrés pour les Confesseurs de Jesus-Christ : ils se prosternerent jusqu'à terre, ils embrasserent leurs genoux, & baiserent plusieurs fois les chaînes dont ils étoient chargés. Enfin, ils se retirerent remplis d'une force toute divine, & prêts à tout souffrir pour la conservation de leur Foi.

A peine furent-ils sortis, que d'autres en aussi grand nombre

prirent leur place, & ce fut ainsi tout le reste de la journée, que ces bons Néophytes se succéderent les uns aux autres, de telle sorte que ces Peres trouverent à peine quelques momens pour s'entretenir avec Dieu, & lui demander la force qui leur étoit nécessaire, pour sortir victorieux du combat, qu'ils alloient soûtenir contre les ennemis de la Foi.

Le 12 du même mois dès la pointe du jour, le Catéchiste Benoît accompagné d'un Chrétien d'une qualité distinguée, nommé Thomas, & de plusieurs autres Néophytes, se rendirent à la prison, pour prendre congé des quatre vénérables Peres; ils les aborderent en leur donnant le glorieux titre de Martyrs de Jesus-Christ. Tout leur entretien roula sur le prix des souffrances, & sur le bonheur de confesser hautement la

Foi en présence de ses persécuteurs, & de verser son sang pour sa défense.

Lorsqu'ils s'entretenoient de la sorte, quelques Soldats entrerent l'épée nue, & chasserent tous les Chrétiens. Ensuite, ils se firent apporter des chaînes de fer, qu'ils mirent aux bras de chacun des Missionnaires, ensorte qu'après avoir attaché le bras droit par un bout de la chaîne, ils la conduisoient par derriere, & attachoient l'autre bout au bras gauche; quelques-uns avoient les bras serrés si étroitement, qu'ils ne pouvoient pas appuyer leurs mains sur la poitrine.

Pendant ce tems-là le Catéchiste Bénoît, & plusieurs autres Chrétiens, s'étoient retirés dans la maison voisine de la Bonzesse, dont j'ai parlé ci-devant. Cette femme, toute Infidéle qu'elle étoit, ne pût

apprendre que les quatre Peres étoient condamnés à la mort, ſans répandre un torrent de larmes, qui partoient d'un cœur véritablement touché. Elle étoit leur panégyriſte perpétuelle, louant ſans ceſſe les vertus qu'elle avoit tant de fois admirées, & blâmant hautement la cruauté du Roi, & de ſes Miniſtres, qui faiſoient mourir des hommes d'une vie ſi innocente & ſi éxemplaire.

Vers les dix heures du matin on fit ſortir de la priſon les Miſſionnaires avec le Catéchiſte Marc, pour les conduire aux portes du Palais, qui en étoit éloigné d'une lieue. On les fit marcher en cet ordre, pieds nuds, & traînant leurs fers avec bien de la peine. Le Pere Alvarez étoit à la tête, enſuite le Pere d'Abreu, le Pere Cratz, le Pere Da Cunha, & le Catéchiſte. Une gayeté mo-

deſte peinte ſur leur viſage, marquoit aſſez la joye, & la ſatisfaction qu'ils goûtoient intérieurement. Chacun d'eux étoit accompagné d'un Soldat & d'un Bourreau, celui-ci tenant ſon ſabre nud, & celui-là portant la lance haute. Une troupe de Soldats formant deux lignes les eſcortoient; derriere & à quelque diſtance ſuivoient une grande multitude de Chrétiens, de l'un & de l'autre ſexe, & un bien plus grand nombre encore de Gentils.

Lorſqu'ils furent arrivés aux portes du Palais, le Capitaine qui commandoit l'eſcorte, fit faire halte aux Soldats, afin qu'ils priſſent un peu de repos. Il fut pareillement permis aux priſonniers de s'aſſeoir, & de ſe délaſſer, pour ſe diſpoſer aux fatigues d'une marche encore plus pénible. Mais pendant ce tems-là on ne les laiſſa

guéres tranquilles:ils devinrent le jouet de la populace, dont ils eurent à souffrir toutes sortes d'injures & d'opprobres.

Quelques Eunuques du Palais s'approchant d'eux, mêlerent leurs fades plaisanteries aux insultes du Peuple. L'un d'eux, leur marquoit par des gestes ridicules, & d'un ton railleur, que leurs têtes seroient bientôt séparées de leurs corps; d'autres ramassoient à terre quelques brins de paille, & les disposoient de telle maniere, qu'ils représentoient la figure d'une Croix, & les leur donnoient à baiser par dérision.

Ces outrages ne cesserent qu'à l'arrivée d'un Eunuque de l'intérieur du Palais, accompagné d'un Soldat Chrétien, qui lui servoit d'interpréte. Il venoit de la part du Roi, demander aux Missionnaires, s'il étoit vrai, qu'au mo-

ment qu'ils furent arrêtés, on avoit pris tout leur bagage. Un Catéchiste nommé Sébastien, sçachant que cet interpréte étoit Chrétien, lui parla à l'oreille, pour le prier de leur faire des conjouissances de sa part, sur ce qu'ils alloient bientôt recevoir la palme du Martyre. L'interpréte s'acquitta de sa commission : les Peres ne répondirent qu'en élevant les yeux au Ciel, pour témoigner que c'étoit à Dieu seul qu'ils étoient redevables d'un si grand bonheur.

Peu après vint un Secretaire du Tribunal Suprême, qui fit passer devant les yeux des prisonniers leur Sentence écrite en Langue Tongkinoise. Celle du Catéchiste Marc le condamnoit simplement à l'éxil. Après quoi il retourna au Tribunal, où la Sentence, pour être revêtue de la derniere formalité, devoit être signée de la

main des premiers Magistrats.

Pendant ce tems-là le premier Mandarin de la Cour eut la curiosité de voir de près les quatre Etrangers, il arriva ayant à sa suite plusieurs Eunuques & Mandarins subalternes, & les considera attentivement l'un après l'autre. Un de ces Eunuques fort surpris de ne voir nulle altération sur leur visage, & d'y remarquer au contraire un certain air de gayeté & de contentement, qui s'accordoit mal avec la situation où ils se trouvoient, « Il faut, s'écria-t-il, » que la Loi Chrétienne soit gra- » vée bien avant dans le cœur de » ces Etrangers, puisque pour » l'enseigner aux autres, ils aban- » donnent leur patrie, & tout ce » qu'ils ont de plus cher, qu'ils » s'exposent aux rigueurs d'une » longue prison, & qu'ils reçoi- » vent la mort avec tant de joye ».

Le Catéchiſte Marc demanda alors la permiſſion au Mandarin de prendre congé de ces Peres, & de leur dire le dernier adieu, puiſqu'il ne pourroit plus les revoir dans ce monde: cette permiſſion lui fut accordée, & auſſitôt il ſortit de ſa place, & alla ſe jetter aux pieds des Miſſionnaires. Comme il leur parla à voix baſſe, on n'a pu rien apprendre de ſon entretien, mais on ne doute point qu'il ne leur ait témoigné ſon affliction, de n'avoir pas été jugé digne de les accompagner au Martyre; car on a ſçû certainement, qu'il avoit mis tout en uſage, prieres, ſupplications, inſtances mêmes, pour être enveloppé avec eux dans le même Jugement, juſqu'à repréſenter aux Magiſtrats, que ſi ces Etrangers méritoient la mort, pour être venus prêcher la Loi Chrétienne

dans le Royaume , lui qui les y avoit introduits, méritoit la même peine à plus juste titre. On n'écouta point ses remontrances, par considération pour le grand Mandarin de la Cour qui le protégeoit, & qui, comme nous l'avons dit, lui avoit donné un passeport pour la Chine.

A peine le Catéchiste fut-il retourné à sa place, que le Secretaire du Tribunal arriva avec la Sentence , qui venoit d'être signée par les premiers Magistrats, & qui avoit été traduite en Langue Portugaise , afin qu'elle fût entendue des quatre prisonniers , lorsqu'il leur en feroit la lecture. Elle étoit conçûe en ces termes. « Pour » vous quatre, qui êtes Etrangers, » le Roi ordonne que vous ayiez » la tête tranchée, parce que vous » êtes venus prêcher la Loi Chré- » tienne, qu'il a proscrite dans son » Royaume ».

Après la lecture de la Sentence, les deux premiers Mandarins de la Cour furent nommés pour présider à l'éxécution, & aussitôt on fit partir les prisonniers pour le lieu du supplice, qui est éloigné de deux lieues du Palais.

La marche se fit dans le même ordre qu'on étoit venu de la prison, à la réserve de l'escorte de Soldats, qui étoit beaucoup plus nombreuse. Suivoient derriere les deux Mandarins, portés chacun dans sa chaise, & accompagnés d'un grand nombre d'Eunuques, & de Mandarins subalternes. A une certaine distance marchoit une multitude innombrable tant de Chrétiens que d'Infidéles, attirés les uns par curiosité, ou par l'aversion qu'on leur avoit inspirée contre le Christianisme; & les autres, par leur attachement pour leurs Pasteurs, & par le regret

qu'ils avoient de les perdre.

Quoique ces Peres fussent fort incommodés de la pesanteur de leurs chaînes, ils n'en marchoient pas avec un air moins gai, & moins tranquille. Cette joye qu'ils goûtoient intérieurement, paroissoit davantage sur le visage du Pere Da Cunha : c'est ce qui étonna le premier Mandarin, qui s'en apperçut. Il envoya lui demander, s'il sçavoit bien où on le conduisoit. Le Pere répondit, qu'il n'ignoroit pas qu'on alloit lui trancher la tête en haine de la Foi, qu'il étoit venu prêcher dans le Royaume, mais qu'il sçavoit en même tems, qu'aussitôt qu'on lui auroit arraché la vie pour une si juste cause, son ame s'envoleroit au Ciel, pour y jouir d'un bonheur éternel. Cette réponse ayant été rapportée au Mandarin, il la reçut avec mépris: « ce fol d'Etran-

» ger, dit-il, ne comprend pas ce » qu'on lui dit : il s'imagine qu'on » le mene à Macao ».

Quand on eut fait une partie du chemin, le premier Mandarin fit faire halte, afin qu'on se reposât un peu de tems ; puis il envoya par un Soldat quelques * rès ou petites monnoyes de cuivre aux Confesseurs de Jesus-Christ pour acheter dequoi se rafraîchir. Ils répondirent qu'ils étoient fort obligés au Mandarin de son attention, mais qu'ils n'en avoient nul besoin, & ils les refuserent. Ils reçurent seulement quelques fruits de la main des Chrétiens, mais après y avoir simplement tâté, ils en firent présent à leurs Bourreaux.

Enfin, après un peu de repos on

* Il faut 2000 rès pour faire la valeur d'une moëde, & la moëde vaut en Portugal une pistole d'Espagne.

se remit en chemin. Les Mandarins craignant que la nuit ne les surprit avant la fin de l'éxécution, ordonnerent qu'on pressât la marche. Quelque affoiblis que fussent ces généreux Soldats de Jesus-Christ, ils firent de nouveaux efforts, mais qui ne répondoient pas à l'activité des Soldats; c'est pourquoi ces Barbares les hâtoient en les poussant rudement du bout de leurs lances, & en les menaçant de leur en décharger de grands coups sur le corps, s'ils n'avançoient pas plus vîte. Les Peres firent en quelque sorte plus qu'ils ne pouvoient, & arriverent enfin bien harassés au terme de leur voyage.

Aussitôt qu'ils eurent mis le pied sur cette terre qui alloit être arrosée de leur sang, ils se jetterent à genoux, leverent les yeux au Ciel, d'où ils attendoient leur

force & leur ſecours, & demeurerent en cette poſture unis à Dieu par la priere environ une heure, qui fut le tems qu'on employa à diſpoſer toutes choſes dans la place, pour leur ſupplice.

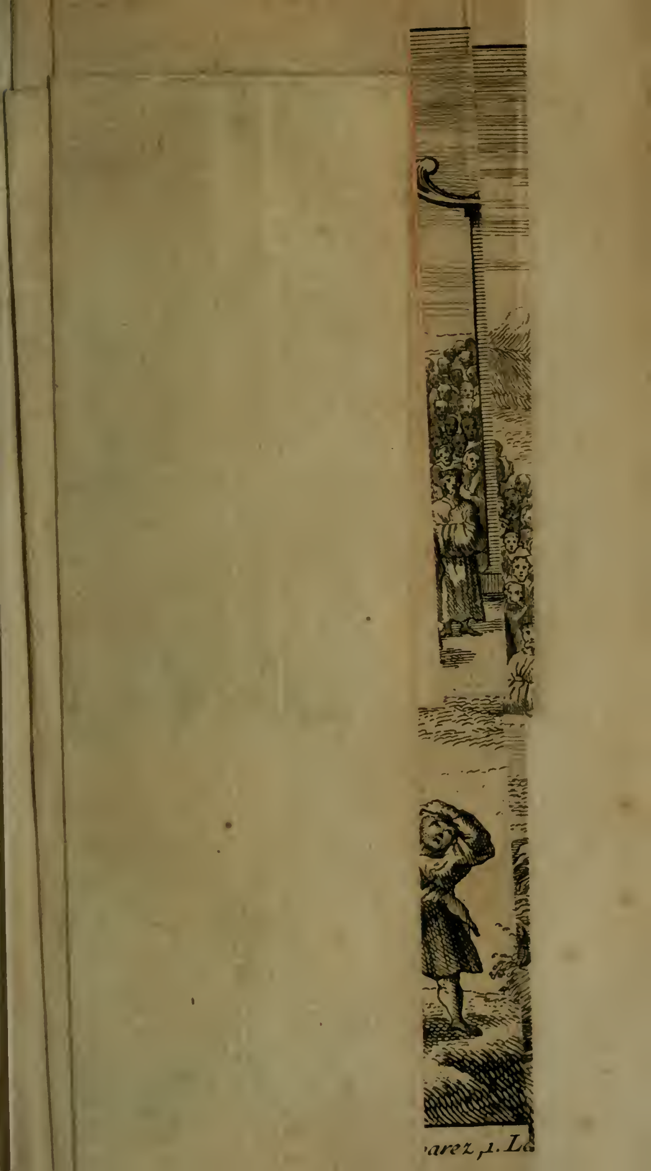
Au haut de la place on avoit élevé une eſpéce de Portique pour les deux grands Mandarins de la Cour, où ils ſe placerent chacun dans ſa chaiſe. Ils avoient à leurs côtés des Mandarins inférieurs, mêlés indifféremment avec des Eunuques. Un peu plus bas étoient d'autres Mandarins, & d'autres Eunuques moins diſtingués: au milieu on dreſſa quatre poteaux, à égale diſtance les uns des autres. Les Soldats armés environnerent toute la place en forme de cercle, & derriere eux étoit une multitude innombrable de Peuple, qui avoient accourus à ce ſpectacle.

Tous les yeux étoient attachés sur les Confesseurs de Jesus-Christ, & chacun raisonnoit à sa maniere. Les uns, qui sçavoient que ces Peres n'étoient coupables d'aucun crime, étoient naturellement attendris, & ne pouvoient retenir leurs larmes. D'autres admiroient leur courage, & leur intrépidité. La plûpart se disoient les uns aux autres: « avons-nous jamais rien vû » de semblable? Quelle différence » entre ces Etrangers, & ceux de » notre Nation, quand ils se trou» vent dans une situation pareille? » On voit à ceux-ci un air sombre » & mélancholique : la pâleur de » la mort est peinte sur leur visage; » au lieu que ceux-là ont un air » joyeux & content, il semble que » la mort fasse leurs délices. Quelle » est donc cette Loi qui enseigne à » mépriser la vie, & à recevoir la » mort avec tant de joye & de sa» tisfaction »?

Tout étant diſpoſé, on fit approcher les quatre Miſſionnaires du lieu où ils devoient être éxécutés : là ils ſe mirent à genoux, & demanderent en grace aux Bourreaux, de les laiſſer dans cette poſture, en les aſſurant que ſans faire le moindre mouvement, ils attendroient paiſiblement le coup de la mort. Leur demande ayant été rejettée, ils s'approcherent chacun du poteau qui leur étoit deſtiné, ils y firent de la main le ſigne de la Croix, & l'ayant baiſé avec beaucoup de reſpect, ils s'abandonnerent aux Bourreaux qui les y attacherent.

Ces Bourreaux commencerent par leur couper les cheveux, qui leur couvroient la nuque du col : alors un Catéchiſte nommé Sébaſtien, ayant percé la foule, ſe gliſſa à travers les Soldats, & s'étant approché des Confeſſeurs de Jeſus-

Chriſt,



arez, 1. La



Quatre Missionnaires Jesuites, Sçavoir Le P. Barthelemy Alvarez, 1. Le P. Emmanuel de Abreu, 2. Le P. Jean Gaspard Cratz, 3. et Le P. Vincent da Cunha, 4. qui ont eu la tête tranchée en haine de la Foy, dans le Royaume du Tong King le 12 Janvier de l'Année 1737.

Christ, il recueillit leurs cheveux, & demanda leur bénédiction. Il ne put saluer que deux de ces Peres, parce qu'il fut promptement chassé par les Soldats, qui l'obligerent à aller se cacher dans la foule.

Cependant les Bourreaux tenoient le sabre nud, les yeux tournés vers le premier Mandarin, dont ils attendoient le signal. Il ne tarda pas à le donner, & au même instant ils frapperent tous ensemble. Le Pere Alvarez, & le Pere Cratz eurent la tête abattue d'un seul coup. Il en fut à peu près de même du Pere d'Abreu, sa tête fut séparée de ses épaules du premier coup, mais comme le sabre ne parvint pas jusqu'à la peau de la gorge, sa tête demeura suspendue sur la poitrine, jusqu'à ce que le Bourreau l'eût coupée tout-à-fait. Enfin le Pere Da Cunha n'eût la

tête tranchée qu'au troisiéme coup.

Aussitôt que l'éxécution fut finie, les Mandarins, la plûpart des Soldats, & tout le Peuple se retirerent, à la réserve des Chrétiens, qui ne pouvoient se lasser de considérer les corps morts de leurs Maîtres, & de leurs Peres en Jesus-Christ, & de baiser la terre arrosée de leur sang. Les Soldats qui étoient restés se mettoient en devoir de les écarter, mais quelques Chrétiens sçûrent les gagner par une somme d'argent qu'ils leur offrirent, & dont ils furent si satisfaits, que non seulement ils leur abandonnerent ces précieux dépôts, mais même qu'ils les aiderent à porter les cercueils de bois, destinés à renfermer les vénérables restes de ces hommes Apostoliques, après quoi ils laisserent le champ libre, & se retirerent.

Aussitôt tous ces bons Néophytes de l'un & de l'autre sexe, n'étant plus retenus par la présence des Soldats, firent éclater librement au dehors les sentimens, qu'ils avoient été forcés de renfermer au-dedans d'eux-mêmes, & baiserent respectueusement les pieds de leurs Peres en Jesus-Christ, qu'ils honoroient déja comme autant de Martyrs. Ceux qui avoient apporté les cercueils, dépouillerent les corps de leurs vêtemens ensanglantés, qu'ils s'approprierent, & après les avoir revêtus d'habits neufs, ils les mirent chacun dans leur cercueil, & les transporterent pendant la nuit dans des maisons Chrétiennes, où ils leur donnerent une sépulture honorable. Les corps des vénérables Peres Alvarez, & de Abreu, furent transportés à la Cour dans la maison d'un Chré-

tien nommé Pierre. Ceux du Pere Da Cunha, & du Pere Cratz furent portés, le premier dans une Bourgade nommée *Tam jo*, & le ſecond dans une autre Bourgade qui ſe nomme *Kabua*, où ils ont été inhumés dans des maiſons de Chrétiens. C'eſt-là où ils ſont en dépôt, juſqu'à ce qu'on ait quelque occaſion de les tranſporter dans notre Egliſe de Macao.

Trois de ces vénérables Peres étoient Portugais, & nés de parens Nobles, ſçavoir le Pere Barthelemi Alvarez, le Pere Emmanuel de Abreu, & le Pere Vincent Da Cunha. Tous trois avoient eu dès leur plus tendre jeuneſſe un attrait particulier pour la vie Apoſtolique; c'eſt ce qui les porta à ſolliciter leur entrée dans notre Compagnie, & dans la ſuite, à prier inſtamment leurs Supérieurs de les envoyer dans les Miſſions

de l'Orient. Le premier étoit né à Parameo, près de la Ville de Bragance. Il fut admis à l'âge de 17 ans au Noviciat de Conimbre, le 30 d'Août de l'année 1723. Le second étoit de la Ville d'Arouca, dans la Province de Beira, & il fut reçu au Noviciat le 17 de Février de l'année 1724. à l'âge de seize ans. Ce fut à la Cour que naquit le troisiéme, & il étoit âgé de dix-huit ans quand il entra au Noviciat de Lisbonne, le 25 Mars de l'année 1726.

Pour ce qui est du Pere Jean-Gaspard Cratz, il étoit Allemand, né de parens Catholiques à Duren, Ville du Duché de Juliers, entre Cologne & Aix-la-Chapelle. Ayant achevé ses Etudes dans sa jeunesse, le goût lui prit de voyager: après avoir parcouru divers Etats de l'Europe, il prit le parti de la Guerre, &

entra au ſervice de la République de Hollande, qui lui donna de l'emploi à Batavie. Quoiqu'il ſe trouvât dans un Pays Hérétique, il fut toûjours fortement attaché à la Religion Catholique, & très-fidéle à en pratiquer les éxercices. Toutes les fois qu'il arrivoit un Vaiſſeau de Macao, il y alloit entendre la Meſſe, ſe confeſſer, & recevoir notre Seigneur. Mais ces Vaiſſeaux ne paroiſſoient pas aſſez ſouvent au Port de Batavie, pour que ſa piété fût ſatisfaite. D'ailleurs il étoit à craindre, que ſes fréquentes viſites ſur un Vaiſſeau Etranger, ne le rendiſſent ſuſpect à ſes Maîtres. Ainſi pour ſuivre plus librement le plan qu'il s'étoit formé d'une vie Chrétienne, il quitta le ſervice des Hollandois, & ſe retira à Macao. Peu après qu'il fut arrivé dans cette Ville, il prit la réſolution de ſe donner

entierement à Dieu, & pria avec les plus vifs empressemens les Supérieurs du Collége, de le recevoir au Noviciat. Quoiqu'on eût assez long-tems éprouvé sa vocation, il ne se rebuta point; enfin il y fut admis à l'âge de 32 ans, le 27 d'Octobre de l'année 1730. Lorsqu'après avoir achevé son Noviciat, & le reste de ses Etudes Théologiques, il se vit honoré du caractére Sacerdotal, il ne cessa de presser les Supérieurs de l'envoyer à la Mission du *Tongking*. On éxauça ses vœux, & il fut joint aux autres Peres destinés à cette Mission. A peine fut-il entré dans ce Royaume, qu'ainsi que je l'ai dit, il fut fait prisonnier avec eux, & qu'il eût le bonheur comme eux, de sceller de son sang les vérités de la Foi.

La mort de ces illustres Confesseurs de Jesus-Christ, fut suivie

de calamités & d'événemens, qui furent regardés des Payens même, comme un juste châtiment du Ciel. Une continuelle séche-resse, dont on n'avoit point encore vû d'éxemple, moissonna toutes les campagnes; les terres devenues extraordinairement arides ne purent rien produire. Ce fut une disette générale dans le Royaume; la famine, & les maladies Epidémiques, qui en sont des suites naturelles, firent les plus grands ravages, & enleverent une infinité de Peuple. Le Gouverneur de la Province de l'Est, qui avoit si fort maltraité ces Peres, lorsqu'il les envoya chargés de fers aux Tribunaux de la Cour, fut emporté tout-à-coup par une mort violente. Des deux premiers Magistrats du Palais, qui avoient signé leur Sentence de mort, l'un fut déposé de sa Ma-

gistrature, & l'autre fut éxilé dans les Forêts, ce qui est une peine capitale pour des personnes de ce haut rang.

Tant de fléaux qui désoloient le Royaume, auroient dû, ce semble, faire quelque impression sur l'esprit du Roi, & de ses Ministres; mais ils ne servirent qu'à ranimer de plus en plus leur fureur contre la Loi Chrétienne. Il y eut des ordres sévéres de faire les plus éxactes perquisitions, & d'arrêter les Prédicateurs de cette Loi, qu'on destinoit déja au même supplice. On posta par tout des Soldats, principalement au passage des Rivieres, & sur les grands chemins. Ainsi les Missionnaires se virent plus inquiétés que jamais dans leurs excursions nocturnes, car ce n'est que la nuit qu'ils peuvent remplir les fonctions de leur Ministére. La Divine Providence

les a ſauvés juſqu'ici de tous les dangers, auſquels leur zéle les expoſe ſans ceſſe, pour entretenir la ferveur des anciens Fidéles, & pour ſoûtenir quelques-uns des nouveaux, qu'une ſi violente perſécution auroit peut-être ébranlée. En voici quelques éxemples arrivés dans diverſes Provinces peu après la mort des quatre Miſſionnaires.

Dans celle du Sud, les Gentils ayant appris le lieu de la réſidence d'un Vicaire Apoſtolique, s'attrouperent, & environnerent la Bourgade; mais comme elle étoit remplie de Chrétiens, ils ſçurent ſi bien le cacher, que les efforts des Infidéles furent inutiles

Une autrefois qu'un Miſſionnaire de l'Ordre de S. Dominique célébroit les Saints Myſtéres, une troupe de Soldats entra tout-à-coup dans l'Egliſe, mais les Chré-

tiens qui y étoient en très-grand nombre, prirent la défense de leur Pasteur, & mirent les Soldats en fuite.

Le P. Emmanuel Carvalho Jésuite, visitant les Fidéles de la Bourgade nommée *Lam goi*, & les ayant confessés toute la nuit, fut averti, au moment qu'il croyoit prendre un peu de repos, qu'un Mandarin à la tête de 300 Soldats s'approchoit pour entourer la Bourgade. Il en partit à l'instant, & quoiqu'il marchât dans des terres fort sablonneuses, il fit tant de diligence, que le Mandarin informé de sa fuite, ne pût jamais le joindre.

Cinq jours après avoir été délivré de ce péril, il en courut un autre, dont il crût bien ne pouvoir s'échapper. Il voyageoit sur une Riviere, pour se rendre à une Bourgade habitée par un grand

nombre de Chrétiens, lorſque tout-à-coup il arriva ſi près d'un nombreux Corps de Garde, qu'il lui fut impoſſible de reculer. Les Catéchiſtes qui l'accompagnoient s'aviſerent d'orner promptement la Barque de banderoles, & d'autres marques de la dignité Mandarine, & continuerent leur route: Lorſqu'elle fut à la portée des Soldats, qui l'attendoient de pied ferme, ils ne douterent pas que ce ne fût un Mandarin qui faiſoit voyage, & ils la laiſſerent paſſer tranquillement ſans y faire la moindre recherche.

Le P. de Sampayo voyageoit dans la Province du Nord : quoiqu'il eût pris des routes détournées, & qui ne ſont fréquentées que par peu de perſonnes, il ſe trouva néanmoins vis-à-vis, & preſque ſous les yeux d'un Mandarin. Il n'étoit pas humainement

possible qu'il échapât de ses mains: mais à l'instant même de cette rencontre, Dieu permit qu'une raison pressante obligea le Mandarin de se retirer pour un moment à l'écart. Assez près de-là il se tenoit un grand marché. Le Pere qui s'en apperçut, eut le tems de se mêler parmi la foule du Peuple: & quelque perquisition que fit ensuite le Mandarin, il ne put jamais le découvrir.

Le P. de Chaves Supérieur de cette Mission, courut presque en même tems les mêmes risques dans la Province supérieure du Sud. Il voyageoit dans un chemin, où il sembloit qu'il n'y avoit rien à craindre, tant il étoit écarté. Un Gentil qui le reconnut pour Missionnaire, sauta tout-à-coup sur lui, & le serrant étroitement entre ses bras, appelloit du secours pour l'arrêter. Ce Pere qui est robuste,

& nerveux, après trois ou quatre fortes ſecouſſes, ſe débarraſſa des mains de l'Infidéle, & prit la fuite: mais ce ne fut pas ſans de nouveaux périls, & beaucoup d'incommodités; car il lui fallut marcher durant une nuit obſcure dans des chemins extraordinairement pierreux, & bordés de précipices, où il penſa pluſieurs fois perdre la vie.

Mais au milieu de ces dangers continuels que couroient les Miſſionnaires, ce qui les affligea le plus ſenſiblement, & ce qui augmenta leurs inquiétudes, fut la perfidie d'un Chrétien Apoſtat, nommé Louis, qui avoit bien mal répondu aux ſoins d'un vertueux Eccléſiaſtique, lequel cultivoit avec beaucoup de zéle la Chrétienté où il avoit reçu le Batême. Ce malheureux fit préſenter au Roi un Mémoire, où il avoit écrit

les noms de tous les Miſſionnaires qu'il connoiſſoit, & s'offroit de découvrir les lieux qu'ils fréquentoient, & où ils faiſoient quelque ſéjour. Le Roi reçut ce Mémoire, & l'ayant lû, il donna ordre qu'on s'aſſurât de la perſonne de l'Accuſateur, dans le deſſein de le donner pour guide aux Soldats qu'il enverroit à la recherche des Miſſionnaires : mais ſoit que le Roi ait fait dans la ſuite peu d'attention à ce Mémoire, ſoit que l'Apoſtat n'ait pas réuſſi dans ſes criminelles intentions, elles ont été juſqu'ici ſans aucun effet.

Nonobſtant ces éxécutions cruelles, & les continuelles recherches des Soldats, qui répandent la terreur dans tout le Royaume, la Foi des Fidéles eſt plus ferme que jamais, & leur troupeau s'accroît tous les jours. Il eſt à croire que ce redoublement de ferveur dans les

Chrétiens, & la conſervation de leurs Paſteurs, ſont le fruit des mérites, & de l'interceſſion de ces quatre illuſtres Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt, qui maintenant au Ciel deviennent les Protecteurs de cette Miſſion.





LETTRE DU P. SAIGNES, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

A Madame DE S. HYACINTHE, *Religieuse Ursuline à Toulouse.*

A Atimkam dans le Royaume de Carnate, ce 3. Juin 1736.

La Paix de N. S.


ADAME,

Il eſt juſte que je vous rende le tribut de reconnoiſſance que

nous vous devons, moi & mes chers Néophytes : ils ſont tous couverts de vos dons, car je partage avec eux les pieuſes marques de votre libéralité, & il ne s'en trouve aucun parmi eux, qui portant au col les Croix, les Agnus, & les Médailles, dont vous m'avez envoyé une ſi grande quantité, ne ſe ſouvienne dans leurs prieres des largeſſes de leur généreuſe Bienfaictrice. Il y en a même pluſieurs qui m'ont prié de donner à leurs Enfans, lorſque je leur conſére le Batême, le nom du Saint, & de la Sainte que vous portez : ainſi on en voit qui s'appellent *Mouttou*, ce qui ſignifie Hyacinthe ; d'autres ſe nomment *Mouttamel*, qui veut dire Marguerite. Par ce moyen-là, votre nom eſt connu & révéré juſques dans ces terres Barbares, & vos Saints Protecteurs y ſont ſpécialement invoqués.

Mais pour répondre à l'empressement avec lequel vous me priez de vous instruire de ce qui me regarde, du progrès que fait la Foi parmi ces Peuples, & des éxemples de vertu que donnent les nouveaux Fidéles, je vais tâcher de vous satisfaire.

Je n'eus pas plûtôt achevé d'apprendre la Langue Tamoul, que j'entrai dans la Mission de Carnate. Je ne suis éloigné que de trois lieues de la montagne sur laquelle est située la fameuse Citadelle nommée *Carnata*, qui a donné son nom à tout le Pays. Mon Eglise est bâtie au pied d'une grande chaîne de montagnes, d'où les Tigres descendoient autrefois en grand nombre, & dévoroient quantité d'hommes & d'animaux. Depuis qu'on y a élevé une Eglise au vrai Dieu, on ne les y voit plus paroître, & c'est une remarque

que les Infidéles mêmes ont faite.

J'ai une seconde Eglise à *Arear* où l'on compte plus de quatre mille Chrétiens : c'est une grande Ville More : on lui donne neuf lieues de circuit, mais elle n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Le Nabab y fait son séjour ordinaire. Un Nabab est un Viceroi nommé par l'Empereur du Mogol ; ces sortes de Vicerois sont plus puissans que le commun de nos Vicerois en Europe.

J'ai soin d'une troisiéme Eglise à *Velour*, autre Ville More également considérable, & la demeure d'un Nabab différent de celui d'*Arear*. On y voit une forte Citadelle, qui a double enceinte, avec de larges fossés toûjours pleins d'eau, où l'on entretient des Crocodiles pour en fermer le passage aux Ennemis. J'y en ai vû d'une grandeur énorme. Les Cri-

minels qu'on condamne aux Crocodiles, n'ont pas été plûtôt jettés dans ces fossés, qu'à l'instant même ils sont mis en piéces & dévorés par ces cruels animaux. Ce sont les anciens Rois Marattes qui ont construit cette Citadelle; elle est encore recommandable par un superbe Pagode, qui fait maintenant partie du Palais du Nabab.

A une journée de *Velour* tirant vers le Nord, j'ai une quatriéme Eglise bâtie dans une Forêt, dont les Arbres sont singuliers : ils sont extrêmement hauts, fort droits, & dénués de toute branche. Leur cime est chargée d'une grosse touffe de feuilles où est le fruit. Ce fruit est doux, gros comme un Pavie de France, & couvert d'une espéce de casque très-dur. On le cueille en son tems, & on le met en terre : au

bout de deux mois il pousse en bas une racine, & en haut un jet : l'un & l'autre se mange. Six mois après on coupe certaines feuilles de l'Arbre grandes comme des éventails, & qui en ont la forme, dont on couvre les maisons. La queue de la feuille est large de quatre doigts, & longue d'une coudée. Quand après l'avoir fait sécher au Soleil on l'a bien battue, elle ressemble à la filasse de chanvre, & l'on en fait des cordes. Au tronçon, qui reste à l'endroit des feuilles qu'on a coupées récemment, on attache des vases pour recevoir la liqueur qui en découle. Cette liqueur est belle, claire, douce, & rafraîchissante. Je ne le sçais que sur le rapport d'autrui, car je n'en ai jamais goûté. Il n'est pas permis à des *Sanias*, ou Pénitens, tels que nous sommes dans l'idée de ces

Peuples, & qui font profession de renoncer à tous les plaisirs du monde, de boire une liqueur si délicieuse, bien moins encore quand elle est préparée; car elle devient très-forte, & enyvre aisément. Il n'y a guéres que les gens de Guerre, & les *Parias*, gens de la plus vile Caste, qui en usent. On la prépare en la faisant bouillir, cuver, & purifier. Lorsqu'on la fait bouillir jusqu'à un certain point, elle s'épaissit & acquiert un dégré de consistence, qui lui fait changer de nom & de nature. C'est alors du sucre d'une couleur noirâtre qu'on met en grosses boules. Il est d'un grand débit parmi nos Indiens, & dans les Pays Etrangers où on le transporte. Lorsque l'Arbre est vieux, & n'a plus de suc, il devient d'une dureté extraordinaire; on le coupe, & on en fait de fort beaux

ouvrages, & d'excellentes boiseries pour les maisons.

L'utilité qu'on retire de ces sortes d'Arbres, a beaucoup servi à peupler cette Forêt, ou l'on voit un grand nombre de petites Habitations. Dès que je fus arrivé à la mienne, j'eus peine à suffire à toutes les visites qu'on me rendit. J'entretins ces Indiens, chacun selon sa portée, de la Loi sainte que je venois leur annoncer. Ils me parurent édifiés & contens, & plusieurs me promirent de venir dans la suite écouter mes instructions. Dieu veuille que leurs promesses soient sincéres, & qu'elles ne soient pas l'effet de leur politesse.

Après deux jours de repos, je commençai mes courses accoûtumées dans les Villages, où je prêchai ouvertement les Vérités de la Foi. Déja six Familles entieres

tieres avoient ouvert les yeux à ces premiers rayons de lumiére, & pensoient sérieusement à leur conversion. Mais un Brame, qui avoit de l'autorité dans ce lieu-là, vint à la traverse, & se donna tant de mouvemens, qu'il détourna deux de ces Familles de la résolution qu'elles avoient prises. Les quatre autres ne se laisserent point ébranler. Une guérison surprenante, dont ils avoient été témoins, fortifia leurs saints desirs. Des Infidéles de leur connoissance, qui avoient une fille mourante, crurent qu'ils lui conserveroient la vie, s'ils pouvoient lui procurer le Batême. Ils l'amenerent à mon Eglise, & comme cette enfant étoit à l'extrémité, je ne fis nulle difficulté de la batiser. Le lendemain elle fut parfaitement guérie. Le pere & la mere demeurerent trois jours dans mon

Eglife pour commencer à fe faire inftruire ; & obligés de retourner dans leur Village, ils partirent avec une forte réfolution de ne plus adorer que le vrai Dieu ; & de revenir au plûtôt recevoir les inftructions néceffaires, pour fe mettre en état d'être admis au faint Batême.

Le pere de la Catéchuméne, grand dévot de *Routren*, informé du changement de fa fille, quoiqu'il fût à une grande journée du Village, partit fur l'heure, pour la remettre, difoit-il, dans le bon chemin. Il ne la quitta point qu'il ne l'eût conduite au Pagode avec fon mari. Je fus bientôt inftruit de cette infidélité, & dans l'excès de douleur qu'elle me caufa, je lui fis dire que fi elle ne retractoit au plûtôt une démarche fi criminelle, pour ne rendre fes adorations qu'à l'Etre fuprême,

que je lui avois fait connoître, elle auroit tout à craindre pour sa fille. Mes remontrances furent inutiles; l'enfant, ainsi que je l'avois prédit, fut frappée à l'instant de son premier mal, & mourut.

Assez près de ce Village, étoit une Veuve distinguée dans le Pays, qui depuis dix ans souffroit de vives & continuelles douleurs dans tout le corps, accompagnées de fréquentes défaillances, qui la rendoient incapable du moindre mouvement. Elle avoit employé inutilement pour sa guérison tous les remédes naturels; elle avoit eu recours avec aussi peu de fruit aux Temples des plus fameuses Idoles. Ayant appris la guérison subite de cette jeune fille, dont je viens de parler, elle vint me voir; & au nom du Dieu qui avoit rendu la santé à cette enfant, elle me pria de l'instruire des Véri-

tés qu'il falloit croire pour recevoir le Batême. Elle demeura neuf jours dans l'Eglise, & à mesure qu'elle s'instruisoit, elle se sentoit soulagée de plus en plus : enfin, le dixiéme jour se voyant tout-à-fait délivrée de ses douleurs, elle protesta qu'elle ne vouloit plus adorer que le vrai Dieu, & partit pour aller publier parmi ses concitoyens, l'insigne faveur qu'elle venoit de recevoir.

A peine eut-elle fait quelques pas hors de l'Eglise, qu'elle ressentit les atteintes de ses premieres douleurs, & qu'elle retomba dans les mêmes défaillances. Elle se fit de nouveau transporter dans l'Eglise, & dès qu'elle m'apperçut : « Ah ! mon Pere, s'écria-» t-elle, j'ai péché, il m'est échap-» pé d'invoquer *Gangamma*, ne » croyant pas que sans son se-» cours, mon retour au Village

» pût être heureux ». C'eſt la coûtume des Indiens, lorſqu'ils commencent quelque action, d'implorer l'aſſiſtance du Dieu particulier qu'ils adorent. Celle-ci adoroit le Gange, & en portoit le nom. La Déeſſe du Gange, ſelon les Poëtes Indiens, eſt la femme de leur Dieu *Routren*.

Je conſolai cette pauvre Veuve, qui reconnoiſſoit ſa faute & la pleuroit amérement. « Réparons-la, ma fille, lui répondis-je, par une foi vive, & par » de ſincéres adorations du ſeul » vrai Dieu, en qui vous devez » mettre uniquement votre confiance ». Et en même tems, moi, & tous les Chrétiens qui ſe trouvoient dans l'Egliſe, nous nous proſternâmes devant l'Image de Jeſus-Chriſt qui étoit ſur l'Autel. « A cette vûe, ſerois-je la ſeule, » s'écria-t-elle en ſanglotant,

» qui manquerai de rendre mes
» hommages à mon Créateur,
» & à mon Libérateur » ? Au même instant elle se leve, se prosterne comme nous, & se releve sans aucun secours, & jouissant d'une pleine santé. Pénétrée de joye & de reconnoissance, elle s'en retourna à son Village, où j'espére que sa foi ne sera point altérée par les persécutions ausquelles elle doit s'attendre.

Un trait tout récent de fermeté qu'a fait paroître un de nos Néophytes, ne manquera pas, Madame, de vous édifier. Un Soldat nouvellement batisé, fut appellé par son Colonel pour un éxercice qu'il faisoit faire à ses Troupes : il s'y rendit, & oublia de mettre son Chapelet au col, comme il avoit accoûtumé de le faire, pour ne laisser ignorer à personne qu'il étoit Chrétien. Les

Soldats ne lui voyant pas ce signe de sa Religion, le raillerent, comme s'il avoit eu honte de le porter, & qu'il eût abandonné la Foi. Le Soldat, sans répondre un mot, part pour sa maison, & revint avec sa femme & ses trois enfans, portant tous des Médailles & des Chapelets à leur col. « Camarades, leur dit-il, » voyez si ma famille rougit du » nom de Chrétien, sçachez que » ce beau nom fait toute ma gloi- » re, & que plûtôt que de le ter- » nir par une action indigne, je » donnerois ma tête, celle de ma » femme, de mes enfans, de mon » pere, de ma mere, & de tous » mes parens, & amis ».

Ce discours ayant été rapporté au Colonel, il fit venir le Soldat, & le questionna sur la Doctrine qu'on lui avoit enseignée,

il lui fit réciter ſes priéres, & le fit interroger par un Brame qui étoit à ſa ſuite en qualité de ſon *Gourou*. Ce Soldat répondit d'une maniere ſi juſte & ſi plauſible, que le Colonel en parut charmé. Ce bon Néophyte n'étant pas content de lui-même, parce qu'il ne ſe croyoit pas aſſez habile, demanda avec inſtance qu'on voulût bien lui accorder une audience dans trois jours, parce qu'il ameneroit avec lui le Catéchiſte qui l'avoit inſtruit, dont on ſeroit bien autrement ſatisfait. « J'y conſens, dit le Colonel en » riant, & ſe tournant vers le » Brame. Vous êtes notre Doc- » teur, lui dit-il, je vous invite » à cette entrevue ».

Le Soldat s'étant rendu au jour marqué chez le Colonel avec ſon Catéchiſte, ſe fit annoncer. Le Brame, qui ſe défioit de ſes

forces, voulant éluder une pareille conversation, demanda de quelle Caste étoit celui qui prétendoit entrer avec lui en dispute sur la Loi : on répondit qu'il étoit de la Caste Vellale, une des plus honorables qui soient parmi la Caste des *Choutres*. Le Brame lui fit dire, qu'étant d'une Caste inférieure à la sienne, il ne lui étoit pas permis de s'asséoir même auprès de lui. Le Soldat ne se contenta pas de cette réponse, mais s'adressant au Brame ; « Puisque » ce *Choutre*, lui dit-il, n'est pas » digne de votre conversation, » je vais chercher mon *Gourou* le » Saniassi Romain. Dans quatre » jours il sera ici. Il n'est pas né» cessaire, répondit le Brame, je » pourrai le voir & l'entretenir » dans un tems plus favorable ». Le Soldat fit bien valoir ce refus du Brame, & il en triompha

devant ses camarades Infidéles, comme d'un victoire qu'il avoit remporté sur lui, à la honte de la Doctrine insensée, dont il amusoit un Peuple ignorant & crédule.

Les Brames sont, comme vous sçavez, Madame, la plus haute noblesse de ce Pays; on peut dire même que c'est la plus ancienne & la plus sûre noblesse du monde; car il est inoui qu'aucun de cette premiere Caste se soit jamais mésallié. Ils sont les Dépositaires de la Loi, les *Gouroux*, ou les Prêtres des Dieux. Ils croiroient en effet s'avilir, s'ils s'entretenoient de Religion avec un homme de la Caste des *Choutres*. En voici un éxemple assez récent. Un de nos Missionnaires s'entretenoit avec un Brame qui l'étoit venu voir: la conversation tomba insensiblement sur la Religion.

Le Missionnaire, qui ne sçavoit pas encore bien la Langue, se trouva embarrassé dans une occasion, où il ne pouvoit pas assez bien expliquer sa pensée. Son Catéchiste, qui étoit *Choutre*, voyant son embarras, s'avisa de prendre la parole : Le Brame, en colére ; « Dequoi te mêles-tu, lui dit-il, » d'oser parler en notre présence ? » Tais-toi, laisse parler ton *Gou-* » *rou* ; de quelque maniere qu'il » s'exprime, il me fait plaisir ; » quand tu dirois la vérité, je ne » voudrois pas l'entendre de ta » bouche ».

L'idée qu'ont les Brames de l'excellence de leur qualité & de leurs personnes, est fondée sur ce qu'ils croyent & qu'ils publient, qu'ils sont nés de la tête du Dieu *Bruma*. Il y en a qui se prétendent Bruma eux-mêmes. Du reste, voici comme ils distribuent la

naiſſance au reſte des hommes: Ils font naître leurs Rois des Epaules de *Bruma* ; c'eſt après eux la ſeconde Caſte : les *Cométis* de ſes Cuiſſes, & c'eſt la troiſiéme Caſte; & de ſes Pieds les *Choutres*, qui font la quatriéme Caſte. Chacune de ces Caſtes en renferme pluſieurs autres, mais un homme d'une Caſte inférieure, quelque mérite qu'il ait, ne peut jamais s'élever à une Caſte ſupérieure.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ces Brames, qui ſe font ſemblables à leurs fauſſes Divinités, leur reſſemblent parfaitement par leurs fourberies & par leurs déréglemens. Ils ont communément de l'eſprit & du ſçavoir ; il n'en eſt guéres parmi eux qui ne conviennent que la Loi que nous prêchons eſt ſainte, & que la leur ne peut lui être comparée ; mais l'attachement aux plaiſirs de la

vie, le respect humain, la coûtume, l'emportent sur toute conviction. S'il ne s'agissoit que de raisonner & de convaincre pour convertir les Indiens, toute l'Inde seroit bientôt Chrétienne.

Un Indien respectable par son âge & par son rang, que je pressois un jour plus fortement qu'à l'ordinaire, d'embrasser la Loi Céleste, ainsi qu'il l'appelloit, & dont il faisoit souvent lui-même l'éloge; « Volontiers, je » l'embrasserois, me répondit-il, » si vous pouviez empêcher les » discours qu'on ne manquera » pas de tenir, sur ce qu'à mon » âge de 76 ans je change de Re» ligion. Pour moi, dit un Offi» cier de Guerre, qui étoit pré» sent, si j'avois autant d'esprit » que vous, & que je fusse con» vaincu, comme vous me pa» roissez l'être, je ne balancerois

» pas un moment. Il faut ſçavoir » mépriſer les frivoles diſcours » du monde. Puis m'adreſſant la » parole; O Pénitent Romain, me » dit-il, je ne ſuis pas capable d'en- » trer dans tous ces raiſonnemens: » j'adore *Vichnou*, allumons du » feu dans une foſſe, j'y ferai jet- » ter un de mes Soldats *Vichnou- » viſtes*; vous, faites-y jetter un de » vos Diſciples, celui qui en ſor- » tira ſain & ſauf, ſans avoir été » endommagé par le feu, donne- » ra une preuve certaine de la plus » grande puiſſance du Dieu qu'il » adore ».

Ma réponſe à une propoſition ſi peu raiſonnable, fut celle qu'on a accoûtumé de faire à ceux qui voudroient tenter Dieu. « Cette » épreuve, lui ajoûtai-je, eſt d'au- » tant moins néceſſaire, que Dieu » daigne ſouvent par des prodi- » ges, confirmer à vos yeux les

» Vérités saintes que nous vous
» annonçons. Sur quoi je lui nom-
» mai une personne qu'il connois-
» soit ; allez la voir , lui dis-je ,
» & faites-vous raconter ce qui
» lui est arrivé assez récemment ».

Cette personne, dont je lui parlois , est une Dame Indienne, qui étant à l'extrêmité , fit venir un de mes Catéchistes , & lui demanda le Batême , comme un reméde infaillible qui lui rendroit la santé. Le Catéchiste , après une courte instruction sur ce Sacrement , & sur les obligations ausquelles il engage , la laissa avec un grand desir de le recevoir. Au moment, qu'après avoir été instruite , elle conçut ce saint desir , elle se trouva beaucoup mieux , & au bout de trois jours elle fut parfaitement guérie. Sa santé une fois rétablie , elle négligea d'accomplir sa promesse. Après quel-

ques mois elle retomba dans sa premiere maladie : elle reconnut alors que Dieu la punissoit pour avoir différé de recevoir le Batême, & bien qu'elle fût d'une extrême foiblesse, elle se fit porter à l'Eglise. Je la trouvai dans un pressant danger de mort, & je ne crus pas pouvoir lui refuser cette grace. Aussitôt, au grand étonnement de tous les assistans, ses forces revinrent, son visage reprit couleur, elle se leva, & retourna de son pied à sa maison, s'appuyant seulement sur un de ceux qui l'avoient porté mourante à l'Eglise. Pendant trois mois aucune Néophyte ne fit paroître plus de piété, plus de constance, & de zéle : sa vertu étoit une prédication perpétuelle de la Loi Chrétienne.

Lorsque je citois cette guérison si extraordinaire à l'Officier,

dont je viens de parler, je n'aurois pas pû lui faire le même éloge de cette Dame. Les continuelles persécutions qu'elle eut à souffrir dans sa famille, ébranlerent enfin sa constance. On fit venir le Prêtre de la Divinité, qu'elle adoroit auparavant. Ce Ministre du Démon lui ayant imposé pour pénitence de sa faute prétendue, une grosse aumône qu'il s'appliqua dévotement à lui-même, lui arracha du col l'Image du Sauveur qu'elle portoit, & lui attacha le *Lingan*, figure infâme du Dieu *Routren*, qui donne le nom à toute la Secte des *Linganistes*. Cette malheureuse Dame devint par-là aussi Payenne qu'elle l'étoit avant sa conversion : mais elle ne porta pas loin la peine de son apostasie. Sa maladie la reprit aussitôt, & elle en mourut.

Je ne dois pas omettre que par

un trait singulier de la divine Miséricorde envers elle, le Pere Calmette, qui n'étoit jamais descendu du Nord, passa par mon Eglise, dont j'étois fort éloigné. La Dame mourante informée de son arrivée, le fit prier de la venir voir. Aussitôt que le Pere parut, elle se leva, & en présence de son mari, & de tous ceux qui étoient présens, elle arracha le *Lingan* qu'on lui avoit mis au col, le jetta loin d'elle, détesta *Routren*, & fondant en larmes, demanda pardon à Dieu de l'avoir si lâchement abandonné. Elle fit sa confession au Missionnaire, & peu après l'avoir achevée, elle mourut dans de grands sentimens de repentir & d'espérance en la miséricorde de Dieu.

Les persécutions domestiques sont plus à craindre pour ces nouveaux Fidéles, que des persécu-

tions plus grandes qui viennent de la part des Etrangers. Le Prince nommé *Timmanaiken*, dans les Etats duquel est cette Eglise, est tout-à-fait contraire à la Loi Chrétienne, & elle est souvent l'objet de ses invectives. Il a déclaré infame un Soldat, & l'a chassé du service, & de la Ville, par la seule raison qu'il écoutoit les instructions qui se font à l'Eglise. J'ai cependant jusques dans sa Cour trois Familles de Catéchuménes, qui ne craignent point de s'attirer sa disgrace, & qui sont prêts à tout souffrir plûtôt que d'abandonner la Foi.

Un Brame, Intendant de ce Prince passant par un Village de sa dépendance, vit plusieurs personnes assemblées autour d'un de mes Catéchistes, qui leur expliquoit la Loi Chrétienne. Il s'arrêta, & l'ayant appellé, il lui de-

manda qui il étoit, quelle étoit sa Caste, quel étoit son emploi, & dequoi traittoit le Livre qu'il tenoit à la main. Le Catéchiste ayant satisfait à ses questions, le Brame prit le Livre, & le lut. Il tomba justement sur un endroit qui disoit, que les Dieux du Pays n'étoient que de foibles hommes. « Voilà une rare doctrine, dit le » Brame, je voudrois bien que » vous entreprissiez de me la prou» ver. Monsieur, répondit le Ca» téchiste, il ne me seroit pas dif» ficile de le faire, si vous me l'or» donniez. S'il ne tient qu'à cela, » reprit le Brame, je vous l'ordon» ne ». Le Catéchiste commença à réciter deux ou trois faits de la vie de *Vichnou*, c'étoit des vols, des meurtres, des adulteres. Le Brame voulut détourner le discours; le Catéchiste sans se laisser donner le change, le pressa da-

vantage. Le Brame s'appercevant trop tard qu'il s'étoit engagé dans la dispute, sans faire attention à sa qualité de Brame, & ne sçachant plus comment se tirer d'embarras avec honneur, s'emporta violemment contre la Loi Chrétienne, « Loi de *Pranguis*, dit-» il, Loi de misérables *Parias*, » Loi infame. Permettez-moi de » le dire, repliqua le Catéchiste, » la Loi est sans tache: le Soleil » qui est également adoré des Bra-» mes, & des *Parias*, ne doit » point être appellé Soleil de *Pa-» rias*, quoique ceux-ci l'adorent » ainsi que les Brames ».

Cette comparaison irrita encore davantage le Brame, & il n'y répondit que par plusieurs coups de bâton dont il frappa le Catéchiste. Il lui porta entre autres un coup sur la bouche, dont toutes ses dents furent ébranlées, & il le fit

chasser du Village comme un *Parias*, avec défense à lui d'y reparoître, & aux Habitans de lui donner jamais de retraite. « C'est » ainsi, dit le Brame, que pour la » premiere fois il faut traitter » ces Prédicateurs d'une Loi nou- » velle, qui renverse l'Etat, & qui » détourne les Peuples du culte de » nos Dieux; & si cela leur arrive » une seconde fois, il faut leur » couper la tête, comme on fait » dans le Royaume de *Maissour*. » Ce ne sont pas-là les maux que » nous craignons, dit le Catéchis- » te, au contraire je regarde com- » me un bonheur les mauvais trai- » temens que vous me faites; & si » dès aujourd'hui, sans attendre à » un autre tems, ma tête vous est » agréable, je vous l'offre en té- » moignage des vérités que je prê- » che ».

Lorsque mon Catéchiste de re-

tour à l'Eglise me fit le détail de ce qu'il venoit de souffrir, & que je vis son visage encore enflé, & ses dents ébranlées, je ne pus retenir mes larmes, & je l'embrassai tendrement. J'aurois fort souhaité d'avoir été à sa place, mais je n'ai pas encore été jugé digne de rien souffrir pour Jesus-Christ, si ce n'est des mépris, des insultes, des injures, & de vaines menaces qu'on m'a fait quelquefois de m'arracher la Langue, de me faire couper les pieds, & fendre la tête en deux. Demandez pour moi au Seigneur qu'on ne s'en tienne point à des menaces inutiles.

Cependant pour l'honneur de la Religion, je crus devoir informer le Prince des mauvais traitemens faits sans aucune raison à mon Catéchiste, & lui en demander justice. Il me fit réponse

que le Brame mécontent du ſervice s'étoit retiré hors de ſes Etats: ſur quoi je lui fis dire que puiſque cet Officier ne dépendoit plus de lui, il ne trouvât pas m'auvais que je m'adreſſaſſe au Nabab de *Velour*, au pouvoir duquel il ne pouvoit manquer d'être, en quelque lieu qu'il ſe fût retiré. Le Prince m'envoya un Exprès pour me dire qu'il feroit revenir ſon Intendant, & que j'euſſe à lui envoyer le Catéchiſte maltraité, & qu'il éxamineroit cette affaire. Ils parurent l'un & l'autre en préſence du Prince, & toutes choſes ayant été mûrement éxaminées, le Conſeil décida que l'Officier avoit tort. Sur quoi le Prince lui ordonna de faire excuſe au Catéchiſte, & de lui donner du Betel en ſigne de reconciliation, d'eſtime, & d'amitié, ce qui fut éxécuté.

Le ſurlendemain j'envoyai faire mes

mes remercimens au Prince, en le priant de vouloir bien m'accorder la permission de prêcher, & de faire prêcher librement dans ses Etats la Religion Chrétienne. « Le *Saniassi*, répondit le Prince, » a la permission qu'il demande; » il n'a rien à craindre : si quel-» qu'un est désormais assez hardi » pour lui faire de la peine, je sçau-» rai l'en punir d'une maniere » éxemplaire. Il peut s'assurer de » mon amitié ». Autant que l'insulte faite à la Religion avoit été publique, autant la réparation fut-elle éclatante. Durant les huit jours que cette affaire traîna à *Toumandé*, où réside le Prince, la Loi de Dieu fut plus prêchée, & plus annoncée aux Grands, qu'elle ne l'avoit été depuis trente ans dans cette Cour.

Je prévois, Madame, une objection que vous m'allez faire,

& qui eſt toute naturelle. Eſt-il poſſible, me direz-vous, que ce Prince en ait agi ſi poliment avec vous, & qu'en même tems il ſoit ſi fort opposé au Chriſtianiſme? Cela s'accorde, Madame, parce qu'il eſt encore plus politique, qu'ennemi de notre ſainte Religion. Il eſt tributaire du Nabab, & il ne peut ignorer que ce Nabab m'honore de ſa protection. Il y a peu de tems que ce Seigneur m'envoya chercher par deux Officiers Brames, pour adminiſtrer les derniers Sacremens à un de ſes Médecins, qui eſt né dans le Royaume de Canara. Malheureuſement, quelque diligence que j'euſſe fait, je le trouvai mort à mon arrivée. Le Nabab qui l'aimoit tendrement, en fut fort affligé. Il ordonna que tous les Chrétiens de ſa Cour, ſe rendiſſent ſous les Armes aux Funérailles, avec un détache-

ment de Cavalerie & d'Infanterie More. Après qu'ils eurent fait quelques décharges de la Mousqueterie sur le Tombeau, on distribua aux Pauvres de grosses aumônes pour le repos de l'ame du Défunt.

Aussitôt que je fus arrivé dans ma petite maison à *Velour*, j'envoyai saluer le Nabab par les Brames qui m'avoient accompagné. Le Nabab me fit saluer à son tour, & m'envoya le *Battiam* : c'est la nourriture de chaque jour, qui consiste en une mesure de ris, une demi-mesure d'une sorte de pois du Pays, du beurre, & quatre pieces de monnoye de cuivre, faisant la valeur d'un sol, pour acheter du poivre, du sel, & du bois. C'est la maniere la plus honorable, & la plus polie, dont les Grands reçoivent les Etrangers. Je fus traité de la même maniere

pendant quinze jours que ce Viceroi me fit rester à *Velour*, pour terminer, selon les régles de la Loi Chrétienne, quelques différends survenus entre les Chrétiens de sa Cour. Ces affaires étant terminées, il me fit dire qu'il vouloit me voir avant mon départ, & qu'il m'enverroit chercher.

Le lendemain matin vint un Officier de la Chambre, avec un Ecuyer qui me faisoit conduire un cheval magnifiquement caparaçonné de l'Ecurie même du Nabab. Je montai dessus suivi de ces deux Officiers, & de quatre de mes Disciples. Etant arrivé à la premiere porte, je fus reçu par deux autres Officiers de la Garde & de six Soldats, qui m'ayant fait traverser une grande cour, me remirent à une seconde porte entre les mains d'autres Officiers. Ceux-ci me conduisirent au tra-

vers d'une autre grande cour dans une longue gallerie, ou le Nabab étoit assis sur une estrade couverte d'un riche tapis. Toute sa Cour étoit debout sur les deux aîles de l'estrade. Je fus annoncé, & précédé par un Officier qui tenoit une baguette d'argent à la main, & qui me mena jusqu'au bas de l'estrade. Le Nabab m'ayant fait signe de monter, se leva, m'embrassa, & me prenant par la main me fit asseoir auprès de lui. Je lui présentai quelques bagatelles que je faisois porter par un de mes Disciples: car ce seroit manquer à la politesse, lorsqu'on visite un Grand, de ne lui pas offrir quelque chose. Il me fit diverses questions sur le gouvernement, sur les mœurs, & les usages d'Europe. Mes réponses parurent le satisfaire; mais ce qui lui fit surtout plaisir, c'est que je lui parlois la Lan-

gue More, qui eſt ſa Langue naturelle. Cependant l'heure de l'Audience publique approchoit. Il fit apporter dans un grand baſſin d'argent du Betel, & m'en donna : c'eſt un préſent que font les Grands à ceux qu'ils honorent de leur eſtime, & de leur amitié. Je le reçus, & le donnai à garder à un de mes Diſciples. Vous ſçavez ſans doute, Madame, qu'on appelle Betel les feuilles d'un certain arbriſſeau odoriférant, que mangent les Indiens, & qui eſt pour eux un grand régal.

Ce Seigneur Muſulman a une eſtime ſinguliere pour les Chrétiens : il en a une Compagnie de vingt-cinq Hommes, qui font tour à tour la garde au Palais. La Religion perſécutée trouve toujours en ſa perſonne un appui contre la fureur des Princes Gentils. Nous avons dans ſes Troupes un grand

nombre de Chrétiens, qui ne manquent pas, lorsqu'ils sont en campagne, de s'assembler tous les Dimanches à un certain signal qui se donne. Là, un Chef Chrétien sage & prudent, à qui j'ai donné le soin de veiller sur tous les Chrétiens de l'Armée, leur dit la Priere, leur donne des avis, & impose des pénitences à ceux qui ont fait des fautes qui en méritent. Au retour de la campagne, ce Catéchiste d'Armée me rend compte de tout ce qui s'est passé. Il m'a rapporté un trait remarquable arrivé dans la derniere campagne, qu'on a fait sur les Frontieres du Royaume de Tanjaor.

Un détachement de l'Armée More fut envoyé pour piller, & brûler un Village des Ennemis. A cette nouvelle la plûpart des Habitans songerent à prendre la fuite: une Femme du nombre des

fuyards fut arrêtée par un Soldat More, qui après lui avoir arraché son collier, & ses bracelets qu'elle ne vouloit point donner, levoit déja le sabre pour la tuer. Cette pauvre femme se jettant à genoux, « la vie, s'écria-t-elle, je vous la » demande au nom du vrai Dieu » que j'adore ». Un Soldat Chrétien qui étoit de ce détachement, jugeant que cette Femme étoit Chrétienne, « Arrête, Camara- » de, dit-il au Soldat More, » grace pour un moment, ne frap- » pe pas encore. Il s'avance, & » demande à cette Femme si elle » étoit Chrétienne, Oui, dit-elle, » je suis Chrétienne, au nom de » Dieu accordez-moi la vie. Ne » craignez rien, lui répondit le » Soldat, je suis pareillement » Chrétien », & aussi-tôt il lui fit rendre son collier, & ses bracelets. Cette pauvre Femme, quoi-

que transportée de joye, avoit encore une autre inquiétude! « Hé, » que deviendra, s'écria-t-elle, » l'Eglise que nous avons dans le » Village? Notre Pere n'y est » pas ». Au même instant le Soldat Chrétien recommanda cette Femme à son Camarade, retourna au Camp, va droit à la Tente du Général, & lui demande sa protection pour une Eglise de Chrétiens. Ce Général qui ne nous est pas moins affectionné que le Nabab de *Velour*, envoya promptement arborer son pavillon à l'Eglise; cela fut fait avant que le détachement arrivât au Village. Ainsi il n'y eut dans ce lieu-là que l'Eglise, qui fut sauvée du pillage, & de l'incendie.

Ce même Général More fit délivrer il y a deux ans un de nos Missionnaires, qui avoit été fait prisonnier de guerre par un parti

dans le Royaume de *Trichirapali*; & en dernier lieu il a appaiſé une violente perſécution que le Roi de Tanjaor avoit excitée contre les Chrétiens. Le P. Beski qui ſe trouva alors le plus près de l'Armée, alla l'en remercier, & il en fut reçu avec les plus grandes marques de diſtinction. Il ſera dans la ſuite fort important d'apprendre la Langue More, pour cultiver l'amitié dont ces Seigneurs Mahometans nous honorent. Vous ne ſçauriez croire de combien d'embarras ils m'ont tiré.

L'extrême miſére qui depuis deux ans a été générale dans tout le Carnate, nous a enlevé un grand nombre d'anciens Chrétiens. Pendant ces deux années-là il n'eſt pas tombé une ſeule goutte de pluye: les Puits, les Etangs, pluſieurs Rivieres même ont été

à sec : le ris, & tous les autres grains ont été brûlés dans les campagnes, & rien n'étoit plus commun parmi ce pauvre Peuple, que de passer un & deux jours sans rien manger. Des Familles entieres abandonnant leur demeure ordinaire, alloient dans les bois pour se nourrir, comme les animaux, de fruits sauvages, de feuilles d'arbres, d'herbes, & de racines. Ceux qui avoient des enfans, les vendoient pour une mesure de ris; d'autres qui ne trouvoient point à les vendre, les voyant mourir cruellement de faim, les empoisonnoient pour abréger leurs souffrances. Un Pere de Famille vint me trouver un jour, « nous mourons de faim, me dit il; ou donnez-nous dequoi manger, ou je vais empoisonner ma femme, mes cinq enfans, & ensuite je m'empoisonnerai moi-même ».

Vous jugez bien que dans une occasion pareille, on ſacrifie juſqu'à ſes propres beſoins. Au milieu de tant de malheurs, nous n'avons eu qu'une ſeule conſolation, c'eſt de donner le ſaint Batême à une infinité d'enfans de parens Infidéles. Le jour de ſaint Hyacinthe qui étoit votre Fête, je donnai votre nom à un enfant qui s'envola au Ciel le même jour, & qui prie maintenant pour vous.

Arear eſt une grande Ville où la famine faiſoit les plus grands ravages, & c'eſt auſſi le lieu où l'on prioit avec le plus de ferveur pour obtenir de la pluye. Le Nabab en habit de Fakir, c'eſt-à-dire, de pénitent Mahométan, tête nue, les mains liées avec une chaîne de fleurs, & traînant une chaîne pareille qu'il avoit aux pieds, accompagné de pluſieurs Seigneurs de ſa Cour, tous dans

le même équipage, se rendit en grande pompe à la Mosquée, pour obtenir de la pluye au nom du Prophéte Mahomet. Ses vœux furent inutiles, & la sécheresse continua à l'ordinaire. Quelque tems après un fameux pénitent Gentil, que les Infidéles regardoient comme un homme à miracles, se mit tout le corps en sang, en le déchiquetant avec un couteau bien affilé en présence de tout le Peuple, & promettant une pluye abondante. Il ne fut pas plus éxaucé que le Nabab. Enfin quatre mois après un Chef des Fakirs se fit enterrer jusqu'au col, bien résolu de demeurer en cet état jusqu'à ce que la pluye fut venue. Il passa ainsi deux jours & deux nuits, ne cessant de crier de toutes ses forces au Prophéte, qu'il devoit accorder de la pluye, & qu'il y alloit de sa gloire. Enfin il perdit patience,

& le troisiéme jour il se fit déterrer, sans qu'il fut tombé une seule goutte de pluye, bien qu'il l'eût promise avec tant d'assurance.

Comme les besoins de nos Eglises, & de différentes Chrétientés que nous cultivons, nous obligent à de longs & de fréquens voyages, vous jugez assez, Madame, combien nous avons eu à souffrir durant de si étranges chaleurs, dans un climat d'ailleurs qui est si ardent de lui-même. J'ai changé jusqu'à trois fois de peau, elle tomboit par lambeaux à peu près comme elle tombe aux vieux serpens; ce qui me faisoit de la peine, c'est que la peau nouvelle qui revenoit, n'étoit pas plus noire que la premiere; la couleur blanche, comme vous sçavez, n'est pas favorable en ce Pays-ci, à cause de l'idée de *Pranguis* que ces Peuples y ont attachée. Quand dans un

jour de marche nous trouvions un peu d'eau toute bourbeuse, nous nous croyons heureux,& elle nous paroissoit excellente. Une fois la nuit nous surprit dans un bois, sans avoir pû rien prendre de tout le jour. Il nous fallut coucher sous un arbre après avoir allumé du feu pour écarter les Tigres, les Ours, & les autres bêtes féroces. Malheureusement le feu s'éteignit pendant notre sommeil, & nous fûmes tout-à-coup réveillés par les cris affreux d'un Tigre qui s'approchoit de nous. Le bruit que nous fîmes, & le grand feu que nous allumâmes promptement, l'éloignerent, mais vous pensez bien qu'il ne nous fut pas possible de fermer les yeux le reste de la nuit.

Il y a, Madame, une providence particuliere de Dieu sur les Missionnaires, qui les préserve,

& de la dent du Tigre, & de la morſure des Serpens, qu'on trouve en quantité dans ce Pays-ci. C'eſt ce que pluſieurs fois j'ai éprouvé moi-même. Un jour que vers midi j'étois extrêmement fatigué d'une marche pénible, je me repoſai ſous un arbre où je m'endormis. Un moment après je fus réveillé par les cris extraordinaires d'un Oiſeau qui ſe battoit ſur cet arbre avec un Serpent. Le Serpent mis en fuite, deſcend de l'arbre, & s'élance ſur moi. Le mouvement que je fis en me levant l'empêcha de m'atteindre. Il étoit long de quatre pieds, & parfaitement verd. Cette ſorte de Serpent ſe tient ordinairement ſur les arbres, & ne s'attache qu'aux yeux des paſſans ſur leſquels il ſe jette.

Une autre fois il ne s'en fallut preſque rien, que je ne fuſſe piqué

d'une Couleuvre, qui s'étoit glissée le soir dans ma chambre, sans que je m'en fusse apperçu. Le mouvement qu'elle fit la nuit sur moi pendant que je dormois me réveilla, & je la jettai fort loin. J'allumai aussitôt du feu, & j'appellai un de mes Disciples qui m'aida à la tuer. Ce qui me surprit, c'est qu'elle se défendoit également des deux extrêmités du corps, sans qu'il nous fût possible de distinguer la tête de la queue. Le lendemain je l'éxaminai à mon aise, & je me convainquis par mes propres yeux d'une vérité dont j'avois toûjours douté, sçavoir, qu'il y eût des Serpens à deux têtes. Celui-ci en avoit réellement deux, dont les morsures sont également mortelles. De la premiere qui est la mieux formée, il mord ; & la seconde, qui n'a point de dents comme la premiere, est armée

d'un aiguillon dont il vous pique.

Le plus gros Serpent que j'aye encore vû, c'eſt le Serpent d'un Pagode, qui eſt auſſi gros que le corps d'un homme, & long à proportion de ſa groſſeur. On a accoûtumé de lui offrir ſur un petit tertre fait exprès, des Agneaux, de la volaille, des œufs, & autres choſes ſemblables qu'il dévore à l'inſtant. Quand il eſt bien repû de ces offrandes, il ſe retire dans le bois voiſin qui lui eſt conſacré. Auſſitôt qu'il m'apperçut, il ſe dreſſa de la hauteur de deux coudées, & toûjours les yeux attachés ſur moi, il enfla ſon col, & pouſſa d'affreux ſifflemens. Je fis le ſigne de la Croix, & me retirai bien vîte. Ce Serpent eſt le Dieu particulier qu'on adore dans ce Pagode. Les uns croyent qu'il ſoûtient & porte le monde ſur ſa tête, d'autres ſe ſont imaginés que c'eſt ſur

ii qu'est couché *Vichnou*, & por-
é dans la mer de Lait. A ce seul
rait connoissez, Madame, dans
uelles profondes ténébres sont
nsevelis ces pauvres Peuples, au
alut desquels nous travaillons.

Je reviens à un nouveau trait
le fermeté qu'à fait paroître un de
ios Catéchuménes, & qui a ren-
lu la Religion vénérable aux Infi-
léles même. Il y avoit quelque
ems qu'il venoit assiduement à
'Eglise lui & sa Famille, pour se
aire instruire, & se disposer au
Batême. On le denonça au Chef
le son Village : celui-ci l'ayant
ait venir, lui demanda s'il étoit
vrai qu'il eût dessein d'abandon-
ner la Loi de ses Peres, pour ado-
rer un Dieu Etranger. Le Caté-
chuméne répondit ingénuement
qu'il ne vouloit plus vivre sous
l'empire du Démon, & que l'Etre
Supréme qu'il adoroit, étoit le

Créateur de tout l'Univers, & le seul Maître à qui nous devions nos hommages. Le Chef irrité de cette réponse, après bien des menaces, fit venir le *Gourou* pour le ramener avec douceur au culte des Idoles. Le *Gourou* n'ayant pû tant soit peu l'ébranler, il fut ordonné que la porte de sa maison seroit murée, on le déclara déchû de sa Caste, on lui attacha sur le dos une pierre très-pesante, qu'on lui fit porter pendant six heures au milieu de la rue, & au plus fort de la chaleur, après quoi on le chassa hors du Village.

Ayant été bientôt informé d'un traittement si indigne, j'envoyai sur le champ un de mes Catéchistes pour fortifier le Catéchuméne, & faire des remontrances de ma part au Chef du Village. Comme ces remontrances furent inutiles, je fis porter mes plaintes au Gou-

ᵉrneur More de qui dépendoit
· Village, avec un détail de tou-
·s les violences qu'on y avoit
ıxercées. Le Gouverneur cita à
ɔn Tribunal, & le Chef du Vil-
.ge, & le Pandaran. (c'est le nom
u Catéchuméne) Le premier s'y
ᵉndit accompagné des Habitans
:s plus mutins, & de plus de cin-
uante Andis, qui sont des Reli-
ieux Indiens ennemis déclarés
e la Religion. Le second y alla
ccompagné de mon Catéchiste
ui n'avoit garde de l'abandon-
ıer. Aussitôt qu'ils parurent, « Si
le Pandaran, dit le Gouverneur,
» mérite d'être dégradé, je ne m'y
» oppose point, mais il est juste de
» l'écoûter, qu'il dise ses raisons,
» & vous direz les vôtres. » On y
ɔonsentit de part & d'autre.

Le *Gourou* commença le pre-
nier, & après avoir fait l'éloge
le *Bruma*, de *Vichnou*, & surtout

de *Routren*, qui étoit sa principale Divinité, il dit qu'on ne pouvoit abandonner le culte de *Routren* sans contrevenir aux Loix les plus anciennes & les plus inviolables du Pays; & que celui qui devenoit coupable d'un si grand crime, méritoit d'être dégradé, privé de ses biens, & banni de sa patrie. Ces paroles furent reçues avec un applaudissement général de la part des Infidéles. Le Catéchiste eut ordre de parler à son tour. Il exposa les principaux caractéres de la Divinité, & il montra qu'aucun de ces caractéres ne pouvoit convenir à *Routren*, & qu'ils ne convenoient tous qu'à l'Etre Supréme adoré des Chrétiens. Surquoi le Gouverneur l'interrompant, demanda au Pandaran si c'étoit là le Dieu qu'il adoroit. « Oui, répondit le Catéchu-
» méne, c'est cet unique vrai Dieu

» que j'adore depuis un mois que
» j'ai le bonheur de le connoître,
» Routren n'est qu'un homme qui
» s'est rendu infâme par ses cri-
» mes. Le Gourou vient de faire
» son éloge, peut-il nier ce que
» nos Histoires nous racontent
» de sa naissance, de sa mere nom-
» mée *Parachatti*, de Bruma son
» frere aîné auquel il coupa la tê-
» te, du repentir qu'il eut de son
» fratricide, de sa retraite dans
» un desert pour en faire péniten-
» ce, & où cependant il commit
» les plus grandes abominations,
» & de toutes les espéces ».

Le Gourou & les Andis voyant qu'il alloit découvrir bien des mystéres d'iniquité, l'interrompirent par leurs cris, & par les injures dont ils l'accablerent. Le Gouverneur qui reconnoissoit le vrai Dieu aux traits dont le Catéchiste l'avoit dépeint, & qui d'ailleurs, se-

lon les principes de sa Loi, révéroit Jesus-Christ comme un grand Prophéte, imposa silence à ces mutins, après quoi de concert avec ses Officiers, il prononça que le Pandaran méritoit les plus grands éloges, d'avoir abandonné Routren pour adorer le vrai Dieu, & qu'ainsi il devoit être maintenu dans tous ses biens, & dans tous ses honneurs. Cette décision excita un grand tumulte parmi les Andis, & les autres Gentils qui attendoient au-dehors quelle seroit l'issue de cette dispute. Ils demanderent une nouvelle conférence, à laquelle ils feroient venir le grand Gourou de *Tirounamaley*: elle leur fut accordée, & mon Catéchiste m'en fit informer aussitôt. Je lui mandai de faire sçavoir à tout le monde, qu'il y a longtems que je souhaittois une pareille entrevue avec un homme d'une si grande

grande réputation, & que je me rendrois au Palais du Gouverneur dès qu'il y seroit arrivé. Le grand *Gourou* ayant appris ma résolution, s'excusa d'y comparoître sur ce que le Gouverneur avoit montré trop de partialité, & me fit dire qu'il m'appelloit au Tribunal du Roi de Gingi. Comme j'avois toute ma confiance en Dieu, je ne redoutai point ce Tribunal Infidéle, je fis réponse qu'il n'avoit qu'à me marquer le jour, & que je m'y trouverois ponctuellement.

La dignité de grand *Gourou* est la plus grande qui soit dans la Religion Payenne. C'est lui qui nomme, & établit les Gouroux subalternes, il décide en dernier ressort des affaires de la Religion. Son emploi est de prier, de jeûner, de se laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes, de donner à ceux de sa Secte des

avis & des inſtructions : ſa juriſdiction pour le ſpirituel s'étend à toute une Province : il a des revenus très-conſidérables, & les Peuples ont pour lui un reſpect qui va juſqu'à la vénération : on s'eſtime heureux qu'il daigne recevoir ce qu'on lui préſente : s'il donne lui-même à un de ſes Diſciples la feuille ſur laquelle il mange, c'eſt une diſtinction pour celui qui la reçoit.

Tel eſt le grand *Gourou* qui m'avoit fait propoſer une conférence au Tribunal du Roy de *Gingi*, & qui n'y penſa plus, quand il ſçut que j'acceptois ſes offres. Ce refus a été un ſujet de triomphe pour nos Chrétiens, & a fort décrédité le grand *Gourou* dans l'eſprit des Infidéles. Deux Familles idolâtres de ce Village ſont déja venues à l'Egliſe pour écouter les inſtructions, & ſe pré-

parer au Batême. Il y a apparence qu'elles seront suivies de plusieurs autres. Le seul signe de vie que donna le grand *Gourou*, fut d'ordonner qu'on retirât le *Lingan* du Catéchuméne, de crainte qu'il ne fût prophané. Ce *Lingan*, comme je l'ai déja dit, est une figure infame du Dieu *Routren* : ses dévots le portent pendu au col dans une petite boëte d'argent. S'ils venoient à le perdre, de quelque maniere que ce soit, c'est un crime qu'il leur faut expier par des jeûnes & d'effroyables pénitences, ausquelles on les condamne pour le reste de leurs jours. Les *Andis* ayant donc demandé le *Lingan* à notre Prosélyte, il répondit qu'il l'avoit jetté dans la riviere. A ces mots, les *Andis* se frapperent la poitrine, se jetterent par terre, se vautrant dans la poussiére, & criant de

toutes leurs forces, que ce malheureux avoit deshonoré *Routren*, & qu'il méritoit la mort. La femme du Catéchuméne, qui craignoit que dans ce transport de fureur on ne se jettât sur son mari, & qu'on ne le mît en piéces, appella promptement quelques Soldats Chrétiens de la suite du Gouverneur, qui garderent sa maison, & en écarterent ces furieux.

Le Gouverneur, informé peu après de ce tumulte, envoya quatre Soldats pour lui amener le Chef du Village, auquel il ne donna que deux heures pour chasser tous les *Andis* hors de la Banlieue, avec ordre de laisser au *Pandaran* la liberté entiere de professer sa Religion, lui ajoûtant, que s'il entendoit parler encore de cette affaire, il le feroit châtier sévérement lui, & tous ceux qui auroient l'insolence de

contrevenir à ses ordres. Les *Andis* se retirerent, & le *Pandaran* demeura tranquille. Il vient souvent à l'Eglise avec tous ceux de sa famille, & je compte leur administrer le Batême dans peu de jours. Tout étant ainsi appaisé, j'envoyai remercier le Gouverneur de la protection dont il nous avoit honoré ; il me fit assurer de son amitié, en me priant d'avoir recours à lui dans toutes les occasions où il pourroit me faire plaisir.

Quelques tems après je partis pour une autre Eglise, qui est à *Courtempetti*. Il me fallut passer par *Tirounamaley*, c'est-à-dire, la sainte Montagne, une des plus anciennes & des plus fameuses Villes de cette Péninsule, où j'eus la curiosité de voir le Temple, dont les Indiens racontent tant de merveilles. Ce Temple ressem-

ble à une Citadelle, il eſt environné de foſſés & d'une forte muraille de pierre de taille, & a bien un quart de lieue de circuit. Sa forme eſt quarrée, chaque angle eſt flanqué d'une Tour quarrée prodigieuſement haute. Les façades ſont ornées de repréſentations de toutes ſortes d'animaux ; elles ſont terminées en tombeau ſoutenu aux quatre coins de quatre Taureaux, & ſurmonté de quatre petites Pyramides. Sous chaque Tour eſt une vaſte Salle, où l'on conſerve les Chars des Dieux, & pluſieurs autres meubles du Temple. Il n'y a qu'une ſeule porte à l'Orient, ſur laquelle eſt une cinquiéme Tour, plus belle que les autres, & chargée d'ouvrages de ſculpture juſqu'au haut. La perſpective y eſt ſi bien ménagée, qu'à proportion que la Tour s'éléve, les figures y ſont

aussi plus grandes. Cette Tour s'appelle la Tour de *Vichnou*, parce qu'on y a représenté les neuf Métamorphoses de cette fausse Divinité. Il faut vous dire, Madame, que selon la Théologie Indienne remplie des fables les plus extravagantes, leur Dieu *Vichnou* s'est métamorphosé jusqu'à neuf fois : 1°. en Poisson; 2°. en Tortue; 3°. en Cochon; 4°. en Homme-Lion, ensorte que la moitié inférieure du corps est Lion, & la partie supérieure est Homme. 5°. en Brame. 6°. 7°. & 8°. en un Roy, nommé *Ramen*, qui est né trois fois sous la même figure. 9°. en un Héros, nommé *Chrisnen*.

La Salle, qui est sous cette Tour de *Vichnou*, sert de Corps de Garde à des Soldats qui veillent à ce qu'il n'arrive point de désordres. Quand des Etrangers

de conſidération ſe préſentent, on leur fait l'honneur de leur donner un Soldat & un Gardien du Temple, qui les conduit par tout. En entrant dans cette vaſte enceinte, qui eſt toute pavée de pierres de taille, on voit d'abord la façade du Temple, qui a ſoixante pieds de hauteur, & eſt ornée de quatre corniches d'un travail biſarre. Sur les corniches on a placé de diſtance en diſtance des Statues des Dieux. La longueur du Temple eſt d'environ cent cinquante pieds ſur ſoixante de largeur. La Voûte eſt ſoutenue de deux rangs de piliers chargés des hiſtoires de *Bruma* : les murailles ſont couvertes de peintures à l'huile, qui repréſentent des ſacrifices & des danſes fort immodeſtes. Le fond du Temple eſt rempli par ſix colomnes, ſur chacune deſquelles eſt poſée une

Déesse, tenant des fleurs en ses mains. On est frappé de voir entre les colomnes une Statue de *Routren* d'une taille gigantesque, qui est debout, tenant de la main droite un sabre nud, ayant des yeux étincellans, & un air terrible : aussi l'appelle-t-on le Dieu destructeur. Un Taureau furieux, qui est sa monture ordinaire, est placé en-dehors à l'entrée du Temple sur un piedestal haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue Divinité. Ce Taureau, qui est d'une grandeur naturelle, est fait d'une seule pierre noire, aussi polie que le marbre. C'est à mon goût la figure la plus réguliere & la plus hardie que j'aye vû dans ce lieu-là, & elle me surprit véritablement; tout le reste me parut peu naturel, gêné, & sans vie.

En sortant du Temple, on trou-

ve du côté du Sud une belle Esplanade, au bout de laquelle on voit un fort grand Etang plus long que large ; on y descend par de grandes rampes : c'est-là que les Brames, avant la Priére, & les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le Temple, viennent se laver & se purifier. A l'Ouest du Temple, & à une égale distance de l'Etang, on trouve une espéce de petite Chapelle, où l'on a six marches à monter : mais auparavant il faut se laver les pieds dans un bassin toûjours plein d'eau, qui est au bas de cet Escalier. Le Brame, qui étoit à la porte de la Chapelle, voyant que je me dispensois de cette cérémonie, y rentra au plus vîte, & en ferma la porte. « O Saniassi, » me dit alors celui qui m'accom- » pagnoit, vous êtes un Pénitent, » vous n'avez point de souillure,

» mais personne ne peut entrer » dans ce saint lieu sans s'être bien » purifié auparavant, daignez » quitter vos soques, & arroser » seulement la plante de vos pieds » pour donner l'éxemple. Quand » vous serez entré, vous n'au- » rez plus qu'à vous prosterner » devant *Routren*, & soyez sûr » que ce Dieu vous sera favo- » rable ». J'étois le seul qui portoit par tout ma chaussure de bois, en qualité de Pénitent, les autres par respect marchoient nuds pieds, selon la coûtume du Pays, qui ne permet pas d'être chaussé dans la maison même d'un particulier un peu considérable. Je répondis à mon Conducteur, qu'un Dieu de pierre n'étoit pas le mien, que je n'adorois que le vrai Dieu, le Créateur & le Maître souverain de toute chose; & par maniere de conversation, je

lui expliquai les grandeurs & les perfections de cet Etre suprême.

Nous tournâmes ensuite sur la droite au Nord ; une Place élevée de la longueur de l'Etang, qui est au Midi, fait un point de vûe admirable. C'est une Colonnade magnifique ouverte de tous côtés, & plafonnée de belles pierres de taille. Il y a neuf cens Colomnes ; chacune est d'une seule pierre haute de vingt pieds : elles sont toutes ouvragées, & l'on y voit représentés des combats de Dieux avec des Géants, & divers jeux de Dieux & de Déesses : le travail en est immense. C'est-là que les Pélerins qui viennent de toute l'Inde visiter ce Temple célébre, se retirent en partie durant la nuit. Derriere cette Colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un Corps de Logis qui régne jusqu'à la Mu-

raille de l'Est. C'est-là que logent un grand nombre de Brames, d'Andis, de Saniassis, de Sacrificateurs, de Gardiens du Temple, de Musiciens, de Chanteuses, & de Danseuses, Filles fort au-dessous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant par honneur, Filles du Temple, ou Filles des Dieux. Il leur arriva l'année passée une assez plaisante histoire, que je vais vous raconter, & qui vous divertira.

Le Gouverneur More de cette Ville fit dire à ces Filles, qu'il avoit une Fête à donner tel jour qu'il leur marqua ; qu'il souhaittoit qu'elles s'y trouvassent, & qu'elles en feroient tout l'agrément, pourvû qu'elles y vinssent avec tous leurs atours ; & que s'il étoit content d'elles, il sçauroit bien leur en témoigner sa reconnoissance. Elles s'y rendirent au

nombre de vingt avec leurs habits & leurs parures les plus superbes ; chaînes d'or, colliers, pendans d'oreilles, bagues, bracelets de diamans & de perles, & tout ce qu'elles avoient d'ornemens les plus riches & les plus précieux, rien ne fut oublié.

Quand le festin fut fini, & qu'elles eurent bien chanté, dansé, épuisé tous leurs tours d'adresse, & qu'elles s'attendoient à recevoir de magnifiques présens, le Gouverneur les invita à entrer dans une autre Salle, où il entra ensuite lui-même avec quatre de ses Officiers, & ferma la porte. Il les fit ensuite ranger selon l'ordre de leur ancienneté ; « Vous » avez bien dansé, Mesdames, leur » dit-il, & vous danserez encore » mieux & plus légérement, lorsque vous serez déchargées de » tout ce poids d'ornemens inuti-

» les. Mettez chacune à votre
» rang tout ce vain attirail sur
» cette table. Et s'adressant à la
» premiere, vous, Madame, qui
» êtes la plus ancienne, lui dit-il;
» commencez la premiere » : elle obéït, puis on lui ouvrit la porte, & on la fit sortir. On en fit autant à toutes les autres, après quoi le Gouverneur les fit reconduire fort poliment au Temple. Les Mores qui regardent les Gentils comme leurs Esclaves, ne font nulle difficulté de s'approprier leurs biens quand ils en trouvent l'occasion : l'Alcoran leur donne ce pouvoir dans les Pays qu'ils ont conquis sur les Idolâtres.

Après avoir satisfait ma curiosité à *Tirounamaley*, je me rendis à *Courtempetti*, où l'on m'attendoit avec impatience. J'appris en y arrivant un trait tout récent de fermeté d'un de mes Néophy-

tes. C'eſt un habile Sculpteur : & comme l'on venoit de bâtir dans une Peuplade voiſine un nouveau Temple dédié à la célébre Couleuvre, qui ſelon les Indiens porte le Monde ſur ſa tête, on le fit venir pour ſculper cette Couleuvre ſur une pierre. Le Chrétien répondit, qu'il ne le pouvoit pas. On le fit expliquer, & il dit clairement que la Religion Chrétienne qu'il avoit embraſſée, ne lui permettoit pas de travailler pour des Idoles. Au moment même on le conduiſit au Seigneur Gentil, Brame de Caſte, & Intendant du Pays, qui lui en donna un ordre exprès, ſous peine d'être puni de cinquante coups de *Chabouc:* c'eſt un grand fouet de cuir, dont on châtie les Criminels. « Vous ferez » ce que vous jugerez à propos, » répondit le Néophyte, mais » vous n'obtiendrez jamais de

» moi que je grave la figure d'une » bête, qu'on a dessein d'adorer » à la place du vrai Dieu ». Cette réponse irrita fort le Brame, il fit attacher le Néophyte à un poteau, & on lui avoit déja donné quelques coups, lorsqu'un Officier s'approchant du Brame, lui dit à l'oreille, mais d'un ton assez haut, pour qu'on pût l'entendre, que ce Sculpteur étoit Disciple du Saniassi Romain qui est à Velour, & que le Nabab considére. A ces paroles le Brame fit signe à ceux qui frappoient de s'arrêter, & voulant faire croire que c'étoit pour tout autre sujet qu'il faisoit châtier le Néophyte : « Ap-» prends mon ami, lui dit-il, à » me respecter, & à porter tes » deux mains sur la tête pour me » saluer quand tu parois devant » moi ; puis il le fit détacher du » poteau, & le congédia ».

Le Néophyte se retiroit plein de joye, d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jesus-Christ, lorsque le Brame, qui depuis que l'Officier lui avoit parlé, étoit devenu tout réveur, le fit rappeller. « Mon ami, lui dit-il, puis-» que vous avez de la peine à fai-» re ce que je vous ordonnois, je » ne veux pas vous y forcer: re-» cevez le Betel que je vous don-» ne en signe de mon amitié. Je » n'aime point qu'on sorte mé-» content d'auprès de moi : n'ê-» tes-vous point fâché? Non, Sei-» gneur, répondit le Néophyte » en souriant, & pour preuve que » je vous dis vrai, c'est que je » ne me plaindrai point à mon » Gourou du mauvais traittement » que j'ai reçu par vos ordres ». On trouva cette réponse aussi ingénieuse pour la conjoncture présente, qu'elle étoit Chrétienne.

Pendant les quatre mois de séjour que je fis à *Courtempetty*, je fus appellé à Velour pour administrer les derniers Sacremens à un malade. Quoique le Nabab nous protége, nous n'entrons guéres dans cette Ville que la nuit, & avec précaution. Dès que je fus arrivé dans ma petite maison, j'en fis avertir les Chrétiens, qui s'y rendirent à l'heure même, & j'entendis leurs Confessions jusqu'à minuit, que j'allai me reposer sur une natte de jonc, qui est notre lit ordinaire, dans le dessein de dire la Messe à trois heures, pour renvoyer tous les Chrétiens avant le jour. A peine eus-je dormi une heure, que je me réveillai en sursaut, & j'eus la forte pensée d'aller visiter le malade. J'allai doucement auprès de lui, & je le trouvai très-mal. Ayant éveillé ceux qui dormoient

à ses côtés, je commençai promptement la Messe, & après la Communion, je lui donnai le saint Viatique, qu'il reçut avec une parfaite connoissance, & avec de grands sentimens de piété. A la fin de ma Messe il expira. Nous bénîmes tous ensemble le Seigneur d'une mort, qui paroissoit marquée au sceau d'une Providence si particuliere.

Ces fréquentes courses, sous un climat brûlant, jointes à de continuels travaux, m'incommoderent si fort, que mes Supérieurs jugerent à propos de me rappeller à Pontichéry pour un peu de tems, afin de rétablir ma santé. Dieu avoit ses vûes dans ce voyage qu'on m'obligeoit de faire à la Côte, & je l'ai toûjours regardé comme un nouveau trait de la divine Providence sur le salut d'un jeune Mahométan, Officier

diſtingué de la Cour du Nabab, & homme de beaucoup d'eſprit; il étoit depuis quelques jours à Pontichéry. Ayant appris, je ne ſçais comment, que je ſçavois la Langue Indouſtane, il vint me voir, & cette premiere viſite fut ſuivie de pluſieurs autres, où il me faiſoit toûjours pluſieurs queſtions ſur la Religion Chrétienne, & où dans mes réponſes je ne manquois pas de gliſſer mes réfléxions ſur les réveries de l'Alcoran. Nous nous engageâmes peu à peu dans des diſputes réglées, mais tranquilles, telles qu'on doit les avoir, ſur-tout avec les Mahométans. Je fus fort ſurpris qu'un jour à la fin de notre converſation, il ſe jetta tout à coup à mes pieds, & verſant un torrent de larmes: « Vous êtes, » me dit-il, le Saniaſſi à qui le » Dieu toutpuiſſant m'envoye. Je

» le relevai, en lui disant, que
» prétendez-vous faire, Alman-
» zor, c'étoit son nom. Il fut un
» moment sans me répondre, puis
» après avoir essuyé ses pleurs,
» une nuit, me dit-il, que je dor-
» mois tranquillement, je fus sou-
» dainement réveillé par une voix
» que j'entendis, & qui me di-
» soit très-distinctement : Tu es
» dans l'erreur, cherches la vé-
» rité, & tu la trouveras, les Pé-
» nitens qui te l'enseigneront ne
» sont pas éloignés. Je ne pus fer-
» mer l'œil le reste de la nuit.
» J'allai de grand matin à la Mos-
» quée, j'y fis ma priére avec plus
» de ferveur qu'à l'ordinaire, pour
» écarter les pensées qui me tour-
» mentoient. La nuit suivante je
» crus entendre la même voix &
» les mêmes paroles, ce qui arri-
» va encore la troisiéme nuit. De-
» puis ce tems-là, c'est-à-dire,

» depuis trois ans, je n'ai pas goû-
» té un moment de plaisir; je me
» suis informé des différentes Re-
» ligions du Pays; je les ai éxa-
» minées attentivement, & elles
» m'ont paru toutes fausses & ab-
» surdes, à la réserve de la Reli-
» gion de Jesus-Christ, que je
» crois être la seule véritable. Dès
» ce moment je renonce à Maho-
» met, je crois à Jesus Christ le
» Fils de Dieu mon divin Maî-
» tre; en un mot, je suis Chré-
» tien ».

Vous pouvez juger, Madame, quel fut mon étonnement : il fut encore plus grand dans la suite. En six jours de tems le Prosélyte apprit les Priéres & l'explication des Vérités de la Foi, que je lui donnai en Langue Indoustane. On ne pouvoit le retirer de l'Eglise, où il passoit presque toute la journée, & quand je lui

repréſentois qu'il y avoit des précautions à prendre : « Craignez-» vous donc pour moi, me répon-» dit-il, je ſuis prêt de donner » ma tête pour la défenſe de ma » Foi ». Je louai ſa fermeté ; mais je lui fis entendre que Dieu demandoit de lui un autre ſacrifice, qui ne lui ſeroit pas moins agréable, « c'eſt, lui dis-je, de quitter » ce Pays-ci, où vous ne pouvez » reſter, ſans que votre conver-» ſion n'éclate, ce qui expoſeroit » notre ſainte Religion à une per-» ſécution certaine de la part du » Nabab. Je pars dès demain, me » dit-il, ſi vous le voulez ». Après l'avoir éprouvé pendant un mois, qu'il eut tout le tems de mettre ordre à ſes affaires, il prit l'habit d'un habitant de Carnate, pour n'être point reconnu, & il partit avec un Chrétien de confiance, qui le conduiſit à Goa.

Nos Peres Portugais, qui lui ont donné le saint Batême, en font les plus grands éloges ; il est content, & il mene une vie très-éxemplaire.

Il ne me reste plus, Madame, que de vous demander la continuation de vos bontés, & de vos priéres pour moi, & pour nos chers Néophytes. Je suis avec une respectueuse reconnoissance, &c.





LETTRE
DU P. IGNACE CHOMÉ, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

Au P. VANTHIENNEN *de la même Compagnie.*

De Tarija, le 3 d'Octobre 1735.

La Paix de N. S.



ON REVEREND PERE,

IL y avoit peu de tems que j'étois dans la Mission des Indiens

Guaranis, lorsque la Providence me destina à une autre Mission sans comparaison plus pénible, & où l'on me promettoit les plus grands travaux, & des tribulations de toutes les sortes. Voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le R. P. Jérôme Herran Provincial, faisant la visite des diverses Peuplades, qui composent la Mission des *Guaranis*, reçut des Lettres très-fortes du Viceroi du Perou, & du Président de l'Audience de *Chiquisaca*, par lesquelles ils lui demandoient avec instance quelques Missionnaires, qui travaillassent de nouveau à la conversion des Indiens *Chiriguanes*. Ce sont des Peuples intraittables, du naturel le plus féroce, & d'une obstination dans leur infidélité, que les plus fervens Missionnaires n'ont jamais pu vaincre. On compte plus de vingt mille

ames de cette Nation, répandues dans d'affreuses montagnes, qui occupent cinquante lieues à l'Est de *Tarija*, & plus de cent au Nord.

Les Lettres que reçut le R. P. Provincial, sembloient insinuer que le tems de la conversion de ces Peuples étoit enfin venu, & qu'ils paroissoient disposés à écouter les Ministres de l'Evangile. Il nomma le Pere Julien Lizardi, le Pere Joseph Pons, & moi pour une entreprise si glorieuse, dont le succès devoit faciliter la conversion de plusieurs autres Nations Infidelles, & il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui concerneroit cette nouvelle Mission.

Nous étions éloignés de plus de 800 lieues de la Ville de *Tarija*, laquelle confine avec le Pérou & avec la Province de Tucuman,

Nous nous embarquâmes au commencement de Mai sur le grand Fleuve *Uruguai*, & il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à *Buenos airès*. Delà il nous restoit encore près de 500 lieues à faire.

Nos voyages se font ici en charette, comme je vous l'ai déja mandé, mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à saint Michel de Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite, y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de Mules, & encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que nous trouvant déja bien avant sous la Zone Torride, & au commencement de Novembre, que les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboit sur nous.

Une nuit ſurtout la gélée fut ſi forte, qu'elle nous mit preſque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin après bien des dangers & des fatigues, nous arrivâmes à *Tarija*, vers la fin du mois de Novembre.

Nous fûmes bien ſurpris de trouver les choſes tout autrement diſpoſées, que nous ne nous l'étions figuré ſur les Lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Eſpagnols & ces Infidéles: s'il y avoit ſuſpenſion d'armes, c'eſt que de part & d'autre, ils étoient également laſſés de la Guerre, & qu'ils ſe craignoient réciproquement.

Le lendemain de notre arrivée, le Commandant de la Milice, que les Eſpagnols appellent Meſtre de Camp, vint nous rendre viſite: après les premiers complimens,

« je compte, nous dit-il, qu'aussi-
» tôt que la saison des pluyes sera
» passée, vous m'accompagnerez
» chez ces Infidéles pour y trait-
» ter de la paix, & pour les forcer
» à vous recevoir dans leurs Bour-
» gades ».

Nous ne nous attendions point à une pareille proposition : Nous lui répondîmes que notre Mission ne dépendoit pas du succès de ses Armes, & que si nous avions à combattre avec les Infidéles, ce seroit le Crucifix à la main, & avec les armes de l'Evangile ; & que loin de l'attendre, nous étions résolus de partir dans peu de jours, pour entrer sur leurs Terres, & parcourir leurs Bourgades.

Cet Officier qui voyoit le danger auquel nous nous exposions, s'y opposa de toutes ses forces : mais le R. P. Provincial, qui ap-

prouvoit notre résolution, détruisit toutes ses raisons par ces paroles, ausquelles il ne put repliquer. « S'il arrivoit, lui dit-il, » que ces Peres vinssent à expirer » par le fer de ces Barbares, je » regarderois leur mort comme » un vrai bonheur pour eux, & » comme un grand sujet de gloire » pour notre Compagnie ». Le R. P. Provincial partit pour se rendre à Cordoue, & pour ce qui est de nous autres, nous nous mîmes pour huit jours en retraite, afin d'implorer le secours du Ciel, & le prier de bénir notre entreprise.

Quoique nos fatigues, & les continuels dangers que nous avons courus ayent été inutiles, je ne laisserai pas, mon R. P. de vous en faire le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens Missionnaires, pour rassembler tant de Bar-

bares, & les fixer dans ce grand nombre de Peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un ſiécle, où l'on voit une Chrétienté ſi floriſſante par l'innocence des mœurs, & par la pratique éxemplaire de tous les devoirs de la Religion.

Après avoir achevé nos éxercices, & préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour notre voyage, nous partîmes tous trois de *Tarija* pour nous rendre à *Itau*, c'eſt la premiere Bourgade des Infidéles qui en eſt éloignée de ſoixante lieues. Six Néophytes Indiens nous accompagnoient. Le chemin que nous avions fait juſqu'alors dans le Tucuman, quelque affreux qu'il nous parut, étoit charmant en comparaiſon de celui que nous trouvâmes ſur les terres de ces Barbares. Il nous falloit grimper des montagnes bien autrement

efcarpées, & toutes couvertes de forêts prefque impénétrables: nous ne pouvions avancer au milieu de ces bois épais, qu'en nous ouvrant le paffage la hache à la main. Nos Mules ne pouvoient nous fervir qu'à porter nos provifions, & à paffer les torrens qui coulent avec impétuofité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, & au coucher du Soleil nous n'avions guéres fait que trois lieues. Enfin nous arrivâmes à la Vallée des Salines.

Le Pere Lizardi s'y arrêta avec un Capitaine des *Chiriguanes* qui étoit Chrétien, & que nous ne voulions point expofer à la fureur de fes Compatriotes, qui l'avoient ménacé plufieurs fois de le maffacrer. Nous pourfuivîmes notre route, le Pere Pons & moi, jufqu'à la Vallée de *Chiquiaca*, où

nous vîmes les triſtes ruines de la Miſſion que ces Infidéles avoient détruites, & les terres arroſées du ſang de leurs Miſſionnaires * qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes trois jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une Vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos Mules qui étoient fort haraſſées, nous nous engageâmes de nouveau, le Pere Pons & moi, dans ces épaiſſes forêts bordées de tous côtés de précipices. Le quatriéme jour après avoir grimpé une de ces montagnes, & lorſque nous commencions à la deſcendre, nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inſéparables des Indiens, dont ils ſe ſervent pour la chaſſe, & pour ſe défendre des Tigres : jugeant donc qu'il n'y avoit pas loin delà un peloton

* Voyez le XXII, Recueil, page 417.

de ces Barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître.

Dans l'impatience où j'étois d'en sçavoir des nouvelles, je pris les devants, laissant derriere moi le Pere Pons, qui auroit eu de la peine à me suivre. Je descendois le mieux qu'il m'étoit possible la montagne, lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyé à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de Barbares, qui ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendoient au passage; qu'ils paroissoient être fort courroucés; qu'ils avoient retenu le troisiéme Indien, & que peutêtre l'avoient-ils déja massacré; qu'enfin ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin, parce que tout étoit à craindre de leur fureur.

Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter, je les quittai brusquement, & roulant plûtôt de cette montagne que je n'en descendois, je me trouvai tout-à-coup au milieu d'eux sans m'en être apperçu, parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux. Ils étoient au nombre de douze tout nuds, armés de fléches & de lances, & notre Indien assis avec eux.

Aussitôt qu'ils me virent, ils se léverent, & moi après les avoir salué, je sautai à leur col, & les embrassai l'un après l'autre avec une gayeté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur Bourgade, & ils ne parurent pas s'y opposer.

En même tems arriva le Pere Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande séche, & de la farine de Maiz, que je leur distribuai ; j'allumai moi-même leur feu ; & je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin je m'apperçus bientôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié, ni sur leur reconnoissance.

Comme nous avions besoin du consentement de leur Capitaine pour aller à leur Bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens & un de ces Infidéles pour lui en donner avis, & obtenir son agrément. Nos Députés étoient à peine partis qu'ils revinrent, & nous dirent que ce Capitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après, & alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, &

blémissant de rage. « Je ne sçais, » dis-je en riant au Pere Pons, » quel sera le dénouement de cet- » te comédie ». Je m'approchai de lui, je le caressai sans en pouvoir tirer une seule parole. Je le pressai de manger un peu de ce que je lui présentois; mes invitations furent inutiles. Un de ses Compagnons me dit en son langage *y pia aci*, ce qui veut dire également, il est en colere, ou bien, il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur quoi je lui tâtai le pouls. Mais lui, retirant brusquement son bras, « je ne suis point malade, » me dit-il. Ho! tu n'es point ma- » lade, lui dis-je en éclatant de » rire, & tu ne veux point man- » ger, tant pis pour toi, tes Com- » pagnons en profiteront. Au reste » quand tu voudras manger, tu » me le diras ».

Cette réponse mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses; il commença à me parler, & à rire avec moi, il commanda même à ses gens de m'apporter à boire, & il me régala de ses épis de Maiz, dont il avoit fait provision pour son voyage.

Comme j'avois mis notre Capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à souffrir que j'allasse à sa Bourgade, mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il feroit prier son oncle, qui en étoit le principal Capitaine, de se rendre au lieu où nous étions; il lui envoya en effet un de ses freres. Mais sa réponse fut qu'il n'avoit pas le loisir de venir nous trouver, & que nous eussions à nous retirer au plus vîte. Le Pere Pons prit les devants avec un des deux Indiens Chré-

tiens qui nous restoient, car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demeurai encore quelque tems avec eux, & je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit. Il me fallut donc après tant de fatigues inutiles, reprendre le chemin de *Chiquiaca*.

La nuit me surprit dans ces forêts, & j'eus à y essuyer une grosse pluye qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrens se trouverent si fort enflés & si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer: ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le Pere Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la Vallée des Salines, où ils avertirent le Pere Lizardi du mauvais succès de notre entreprise. Ce Pere vint nous trouver sur les bords de la Riviere de *Chiquiaca* où nous étions.

A peine fut-il arrivé, que les pluyes recommencerent avec plus de violence que jamais. Les torrens qui rouloient avec impétuosité des montagnes, enflerent tellement cette petite Riviere, qu'elle se déborda, & se répandit à 150 pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de Maiz, dont nous faisions une espéce de bouillie.

Ce débordement de la Riviere nous arrêta quatre à cinq jours; & voyant la fin de nos petites provisions, nous songions déja à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la Riviere baissa considérablement, & un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelque endroit où elle fût guéable, il trouva

le rivage tout couvert de poissons, que le courant avoit jetté contre les pierres, & qui étoient à demi morts. La grande quantité qu'il nous en apporta, nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la Vallée des Salines, & nous rendre enfin à *Tarija*.

A mon arrivée je fus nommé pour aller passer six semaines dans une Mission moins laborieuse à la vérité, mais beaucoup plus satisfaisante : elle est à 40 lieues de *Tarija*, dans la Vallée de *Zinti*, où j'eus la consolation d'instruire & de confesser jusqu'à quatre mille Néophytes.

A mon retour j'appris que le Pere Pons devoit accompagner 140 Soldats Espagnols qui alloient dans la Vallée des Salines, pour engager les Capitaines des

Bourgades Infidelles à y venir traitter de la Paix, & moi j'eus ordre de conduire dans la même Vallée 160 Indiens nouvellement convertis, à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les Soldats.

Les Capitaines Infidéles refuserent constamment de sortir de leurs montagnes & de leurs forêts, sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols, pussent jamais vaincre leur défiance. Le Pere Pons se hasarda à les aller trouver accompagné d'un seul Indien Metis *, & il cacha si bien sa marche, qu'il arriva à *Itau*, sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le Capitaine, & il obtint

* Les Espagnols appellent ainsi ceux qui sont nés d'un Indien & d'une Espagnole, où d'un Espagnol & d'une Indienne.

de ce Chef des Infidéles, la permission pour lui & pour nous de visiter ses Bourgades. Ainsi l'entrée de ces terres Barbares nous fut heureusement ouverte. Le Pere Pons alla du côté de la Riviere *Parapiti*, qui est au Nord du grand Fleuve de *Picolmayo* où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'Etendart de la Croix au milieu de ces Bourgades, mais il ne fut pas longtems sans se désabuser. Le tems de sa derniere Profession étant arrivé, il retourna à *Tarija* pour la faire, & le Pere Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette Contrée douze Bourgades de *Chiriguanes*, où il y a environ trois mille ames. Nous nous mîmes en chemin, le Pere Lizardi & moi, pour les reconnoître. Etant arrivé à *Itau*, où nous fûmes assez bien reçus,

le Pere Lizardi prit ſa route vers la Riviere de *Parapiti*, & moi je tournai du côté d'une Bourgade nommée *Caaruruti.*

A peine y fus-je entré que je me vis environné des hommes, des femmes, & des enfans, qui n'avoient jamais vû chez eux de Miſſionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs ſifflemens qui leur ſont ordinaires, quand ils ſont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place ſous un toit de paille où ils reçoivent leurs Hôtes; & après les premiers complimens, je fis préſent aux principaux de la Bourgade d'aiguilles, de grains de verre, & d'autres bagatelles ſemblables dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient aſſez mon entretien lorſque je leur parlois de choſes indifférentes, mais auſſitôt que je faiſois tomber le diſcours ſur les vérités de

la Religion, ils cessoient de m'écoûter.

Au bout de deux jours j'allai visiter cinq ou six cabannes qui sont à un quart de lieue delà. Je n'avois fait encore que peu de chemin, lorsque j'apperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre, l'arc & les fléches à la main. C'étoit pour m'avertir que le Capitaine d'une Bourgade voisine nommée *Beriti* venoit me voir, & vouloit m'entretenir.

L'Indien qui m'accompagnoit n'eût pas plûtôt oui son nom, que me tirant à part, « ce Capitaine » qui te demande, me dit-il, fut » fait autrefois prisonnier par les » Espagnols, & condamné aux » mines de Potosi, dont il fut assez » heureux que de s'échapper; » tiens-toi sur tes gardes, & ne te » fies point à lui ».

Cet avis ne m'effraya point, je retournai à *Caaruruti*, où je trouvai ce Capitaine accompagné de dix Indiens choisis & bien armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, & ils parurent si contens de moi, qu'ils me presserent de les aller voir dans leur Village, ce que je leur promis.

Delà j'allai à *Carapari*, autre Bourgade où l'on m'attendoit, car la nouvelle de mon arrivée s'étoit déja répandue de toutes parts. Le Capitaine témoigna assez de joye de me voir, & ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités Chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre Bourgade nommée *Caysa*, qui est la plus nombreuse, & la plus propre à y établir la correspondance

respondance avec nos plus anciennes Missions du Paraguay: car de cette Bourgade au Fleuve Paraguay, il n'y à guéres plus de 140 lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes, par Buenos airès.

Cayssa est à l'Est de *Tarija*, & en est éloigné d'environ 80 lieues, c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à grimper une montagne beaucoup plus rude, que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors. En la descendant je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de *Tareyri*, Bourgade qui est à l'autre bord du Fleuve *Picolmayo*, mais par une protection singuliere de Dieu, ils me laisserent passer sans me rien dire: Enfin j'entrai dans *Cayssa*. Je vous avoue que quand j'apperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte

de vûe jusques vers le Fleuve Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau Monde.

Les deux Capitaines qui gouvernent cette Bourgade, me firent un favorable accueil, & me parlerent, comme si effectivement ils avoient dessein d'embrasser la Loi Chrétienne. Je sentois bien que ce qu'ils me disoient, n'étoit que feinte & artifice, mais je fis semblant de ne m'en pas appercevoir, & je leur fis entendre que devant de demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabanne; ils en convinrent, & deux jours après ils mirent la main à l'œuvre.

J'allois moi-même couper le bois, & je retournois d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas lieu de me défier de leur sincérité; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jus-

qu'à la Vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles, & les autres petits présens que je leur destinois, lorsque je me verrois établi parmi eux.

Pendant ce tems-là je n'avois pas d'autre logement que le toit de paille qui étoit au milieu de la place, & c'est où je prenois le repos de la nuit. Mais je m'apperçus que pendant mon sommeil, ils me déroboient tantôt une chose, tantôt une autre; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne rouloient que sur le retour de mon Indien, & qu'ils laissoient entrevoir le dessein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à son arrivée, & ensuite de me donner la mort. Je sçus même que vers le tems où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés sur son passage, & que l'ayant at-

tendu inutilement pendant deux jours & deux nuits, ils s'étoient retirés ; d'ailleurs ils procédoient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabanne, qu'on voyoit assez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser.

Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un tems leur Bourgade. Je pris pour prétexte l'inquiétude où me jettoit la longue absence de mon Indien qui auroit dû être revenu, & je leur promis que mon retour seroit plus prompt qu'ils ne pensoient, & qu'ainsi ils achevassent au plûtôt ma cabanne, afin qu'en arrivant chez eux elle fût toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'ils n'étoient pas contens, & je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proye ne leur échappât. Je partis de *Caysa* un peu avant le coucher du Soleil, pour éviter les cha-

leurs excessives de ce climat.

Je vous avouerai, Mon R. P. que je crus bien que cette nuit-là seroit la derniere de ma vie, surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne qui est entre *Caysa* & *Carapari*. Je me trouvai tout baigné de sueurs, & tourmenté de la soif la plus cruelle: ma foiblesse étoit si grande qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit, & je n'avois pas fait quatre pas, qu'il falloit me jetter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer & reprendre haleine. L'air étoit tout en feu, & les éclats de tonnere ne discontinuoient pas; quoique je n'eusse aucun abri, je souhaittois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluye abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit pas possible d'avancer, je montai sur ma Mule

au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, & avec le tems & bien de la peine, je gagnai le sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin vers minuit j'arrivai au bas de la montagne où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de boire une calebasse pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de Maiz. Je puis vous dire que dans la situation où j'étois, cette boisson me parut supérieure aux Vins les plus délicats de l'Europe.

J'arrivai à *Carapari* vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le Capitaine qui étoit de ses parens. Après m'y être reposé quelques jours, je continuai ma route jusqu'à la Vallée des Sali-

nes, où je trouvai mon Indien qu'on y avoit arrêté, & le Pere Lizardi qui n'avoit pû rien gagner auprès des Infidéles, dont les Bourgades sont situées vers la Riviere de *Parapiti*. Nous convînmes ce Pere & moi que j'irois à *Caysa* suivre ma premiere entreprise, & que pour lui il demeureroit à *Carapari*, où les Infidéles paroissoient moins aliénés du Christianisme.

Lorsque nous étions sur notre départ, nous vîmes arriver le Pere Pons qui alloit à la Bourgade de *Tareyri*: nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce Pere n'avoit pas encore assez pratiqué ces Barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le Pere Lizardi, afin de mieux connoître leur génie, & qu'ensuite je lui donnerois un Indien qui l'accompagneroit dans

cette Bourgade, & qui le préserveroit de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zéle, & sans égard pour mes remontrances il voulut partir.

Je demeurai deux jours avec le Pere Lizardi à *Carapari*, où je laissai mon petit bagage, & j'allai à *Caysa*. Les Infidéles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabanne étoit dans le même état que je l'avois laissée, je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée, de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus, mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. « Surquoi m'adressant au Capitaine, vous » voyez bien, lui dis-je, que je ne » puis pas rester ici, si j'y manque

» de logement. Il n'eſt pas de la » décence que je demeure dans » vos cabannes environné de tou» tes vos femmes, ainſi je retourne » à *Carapari* où j'ai mon petit ba» gage, & lorſque vous m'aurez » averti que ma cabanne eſt prê» te, je partirai à l'inſtant pour ve» nir fixer ma demeure au milieu » de vous ».

Cette réſolution à laquelle ils ne s'attendoient pas, les étonna ſi fort, qu'ils ne purent dire une ſeule parole; il n'y eut que la femme du Capitaine qui s'approchant de moi me traita d'inconſtant; je partis au même moment, & je la laiſſai décharger ſa colere.

Le lendemain de mon arrivée à *Carapari*, me promenant le ſoir à un beau clair de Lune avec le Pere Lizardi, nous apperçumes le Pere Pons qui venoit nous joindre dans l'équipage le plus gro-

tesque. Il étoit sur sa Mule qui n'avoit ni bride, ni selle, sans chapeau, sans soutane, & n'ayant pour tout vêtement que sa culotte, & une camisole. Ayant mis pied à terre il nous raconta son Histoire: c'étoit les Indiens de *Tareyri*, où il avoit eu tant d'empressement d'aller, lesquels aussitôt qu'il fut entré dans leur Bourgade, l'avoient mis dans ce pitoyable état: ils l'auroient renvoyé entierement nud, si le fils du Capitaine par je ne sçais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains.

Après avoir un peu ri de cette avanture, je lui donnai une vieille soutane qu'heureusement j'avois apportée, pour en pouvoir changer dans le besoin lorsque je serois établi à *Caysa*, sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes en-

ſuite tous trois prendre le repos de la nuit au milieu de la place ſous un demi toit de paille, que les Eſpagnols appellent *Enramada*, & que les Indiens élevent ſur quatre fourches pour ſe mettre à l'ombre.

Sur le minuit, & lorſque nous étions dans le fort du ſommeil, je me ſentis tirer les pieds; je m'éveillai en ſurſaut, & je me vis entouré d'une troupe de femmes, qui me diſoient; « leve-toi promp- » tement: les Indiens de *Cayſa* en » veulent à ta vie, ils ſe ſont déja » emparés de toutes les avenues de » notre Bourgade, afin que tu ne » puiſſes leur échapper ». Nous fûmes bientôt debout, & nous nous retirâmes dans la cabanne du Capitaine, comme dans un aſyle, où les Indiens de *Cayſa* n'entreroient pas ſi aiſément.

Il n'y avoit alors que quatre In-

diens Infidéles dans la Bourgade, tous les autres étoient allés à une fête qui se donnoit à *Caaruruti.* Ces quatre Indiens avoient déja pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre, & ils faisoient presque à tout moment retentir l'air du bruit de leurs sifflets, afin qu'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'étoit un jeune Indien de *Caysa* âgé de vingt ans que j'avois régalé d'un coûteau, qui par reconnoissance étoit venu secretement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étoient occupés par un bon nombre de ses Compatriotes, & que les autres devoient entrer dans la Bourgade, lorsqu'on y seroit plongé dans le sommeil, qu'ils comptoient s'en rendre les maîtres, & nous massacrer.

Sur cela je fis appeller le plus

jeune des enfans du Capitaine ; « *Guandari*, lui dis-je, c'eſt ſon » nom, il faut aller à l'inſtant à » *Caaruruti*, pour informer ton » Pere de ce qui ſe paſſe, donnes-» moi cette marque de ton ami-» tié ». Après quelques difficultés qu'il fit ſur ce qu'il étoit à pied, & que les chemins étoient trop bien gardés, il ſortit de la cabanne, puis revenant un moment après, « j'ai trouvé un cheval, me dit-il, » je pars ». Il ne manqua pas d'être arrêté par les Indiens de *Cayſa* qui gardoient les paſſages, & qui lui demanderent ſi je le ſuivois, mais ayant reçu réponſe que j'étois reſté à *Carapari*, ils le laiſſerent paſſer.

Guandari n'employa guéres que deux heures & demie, à faire les ſix lieues qu'il y a juſqu'à *Caaruruti*. Son arrivée mit toute la Bourgade en allarmes : on crioit de

toutes parts *Guandari ou , Guandari ou* , c'eſt-à-dire, *Guandari* eſt arrivé. Son pere, qui s'étoit réveillé à ce bruit, voyant ſon fils entrer dans la cabanne où il étoit couché, lui demanda d'abord ſi les Peres avoient été tués. *Guandari* répondit qu'il les avoit laiſſés en vie, mais qu'il ne ſçavoit pas ce qui leur étoit arrivé depuis ſon départ. Il lui raconta enſuite tout ce qui ſe paſſoit en ſon abſence. Ce vieux Capitaine ſort à l'inſtant de ſon *hamac*, demande ſon cheval, & part avec les plus conſidérables de la Bourgade.

Cependant peu après le coucher de la Lune, quatorze des principaux de *Cayſa*, & quelques Indiens de *Sinanditi* entrerent dans *Carapari*, ils parcoururent toutes les cabannes, & prirent ce qu'ils y trouverent à notre uſage, mais ils n'oſerent pas entrer dans

celle du Capitaine , ainsi que je l'avois prévû. Vers les trois heures du matin l'un d'eux vint m'y chercher , pour m'inviter de la part de ses Compagnons, à les aller trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me disposois à les suivre, mais les Peres Pons & Lizardi , de même que les trois Indiens qui étoient avec nous , m'en détournerent.

Sur les cinq heures vint un second messager avec la même invitation. Pour cette fois-là , ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter, je sortis de la cabanne, & j'allai droit à ces Barbares. Ils formoient un cercle autour du feu , & comme aucun d'eux ne se remuoit pour me faire place, je m'approchai du Capitaine , & prenant par les épaules celui qui étoit assis à sa droite , « leves-toi, lui dis-je, » afin que je sçache ce que ton Ca-

» pitaine veut me dire : il obéït ; » & je pris ſa place ». Ils étoient tous bien armés, leurs arcs & leurs fléches à la main, & tenant la lance haute. « J'ai ſoupçonné, me dit » le Capitaine, que ton deſſein » étoit de t'en retourner ſans nous » rien donner de ce que tu nous » as apporté ; c'eſt pourquoi je » ſuis parti pendant la nuit, afin » d'être ici de grand matin, & de » pouvoir t'entretenir. Je ne te » crois pas, lui répondis-je, car » pourquoi tes Soldats ſe ſont-ils » emparés de tous les chemins par » où je pouvois paſſer ? pourquoi » ont-ils volé nos Mules ? pour» quoi es-tu ſi bien armé ? Je con» nois tes artifices, n'eſpére pas de » me tromper ».

Le Capitaine, ſans répondre à mes queſtions, fut aſſez effronté pour me demander en quel endroit j'avois mis mon petit baga-

ge. Je lui répondis que les Indiens de *Carapari* l'avoient si bien caché dans la forêt, ce qui étoit vrai en partie, que toutes leurs recherches seroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du Capitaine, que s'ils ne vouloient pas l'attendre, ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots, je les vis qui trépignoient de rage, mais au même moment parut le fils aîné du Capitaine, nommé *Guayamba*, je me levai brusquement, & je lui demandai des nouvelles de son pere. « Le voici qui arrive, me dit-il, » je le suivis jusqu'à sa cabanne, où il descendit de cheval tout trempé de sueurs, & je me retirai dans la cabanne de son pere, lequel ar-

riva presque aussitôt que son fils ; il étoit accompagné des quatre Capitaines de *Caaruruti*, du Capitaine de *Beriti*, de ses Indiens, & de plusieurs autres Indiens des deux Bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place la lance à la main, & jettant un regard terrible sur les Indiens de *Caysa*, » où sont ceux, s'écria-t-il, qui » veulent tuer les Peres? Quoi ! ve» nir chez moi pour commettre » un pareil attentat », & en achevant ces paroles il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabanne, d'où il m'ordonna de ne point sortir, & ayant un peu repris haleine, il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de *Caysa* songerent à la retraite, sans oser demander leurs armes au Capitaine : ils les demanderent à son fils qui les leur

rendit à l'insçû de son pere, & ils se retirerent bien confus d'avoir manqué leur coup.

On pourroit s'imaginer que le zéle de ces Indiens à prendre notre défense, étoit un heureux préjugé de leurs dispositions à embrasser le Christianisme, mais ce seroit mal connoître l'opiniâtreté de leur caractére. Ils regardoient l'entreprise de ceux de *Caysa* comme une insulte personnelle qui leur étoit faite, & l'ardeur qu'ils firent paroître, étoit bien plûtôt l'effet de leur ressentiment, que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles, & encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annoncions.

Comme leur conversion étoit l'unique fin de nos travaux &

des périls ausquels nous nous exposions, & que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la Vallée des Salines, où il y a une Peuplade d'Indiens convertis, & une Eglise sous le titre de l'Immaculée Conception. C'étoit la saison des pluyes, & nous y demeurâmes tout le tems qu'elles durerent. Nous y reçûmes de fréquens avis, que les Infidéles avoient pris la résolution de nous faire mourir, si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs Bourgades.

Nonobstant ces menaces, dès que les pluyes furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'*Itau*. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la Bourgade, je pris les devants, & comme cette Bourgade est située à l'orée de la Forêt, je me trouvai au mi-

lieu de la place où étoient ces Infidéles, sans qu'ils m'eussent apperçu. « Il m'est revenu de plu-
» sieurs endroits, leur dis-je, que
» vous aviez pris la résolution de
» me tuer, moi & mes Compa-
» gnons : Je viens m'informer de
» vous-mêmes, s'il est vrai que
» vous ayez conçu un si cruel des-
» sein contre des gens qui vous
» aiment tendrement, & qui veu-
» lent vous procurer le plus grand
» bonheur ». Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande, quand ils virent approcher mes deux Compagnons. Ils ne concevoient pas comment, après les avis qu'ils nous avoient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains.

Le Capitaine, qui étoit absent de la Bourgade, arriva un mo-

ment après , & j'allai le visiter dans sa Cabanne. Il me reçut assez bien ; mais quand je lui parlai du dessein que j'avois d'aller plus avant , & de passer aux autres Bourgades, il me répondit, qu'absolument il ne me le permettroit pas. Lui ayant repliqué que j'avois à parler aux Capitaines de *Chimeo* , de *Zapatera* , & de *Caaruruti* , il me dit qu'il alloit les faire avertir de se rendre à sa Bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement, mais le troisiéme refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre Mission , qu'ils me couperent la parole , & me dirent de n'y pas penser; qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet ; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée ; que nous eussions à en sortir le lendemain au

plus tard, & à retourner d'où nous venions. C'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré, & qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le tems d'instruire la femme d'un de ces Infidéles, qui étoit attaquée d'une maladie mortelle, & de lui avoir conféré le Batême, qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la Vallée des Salines, nous aprîmes l'arrivée du R. P. Provincial, auquel nous rendîmes un compte éxact de toutes nos démarches auprès des *Chiriguanes*. Il jugea qu'il falloit abandonner à la malignité de son cœur une Nation si peu traittable, & si fort endurcie dans son infidélité. Dans la vûe de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux Missions

qui dépendent du Collége de *Tarija*; il donna au P. Pons le ſoin de la Peuplade de Notre-Dame du Roſaire, & celle de la Conception dans la Vallée des Salines fut confiée au P. Lizardi. C'eſt ce qui lui procura une mort glorieuſe, qu'il avoit cherché inutilement parmi les *Chiriguanes*.

Les Infidéles d'*Ingré* avoient formé depuis du tems le projet de détruire cette Peuplade Chrétienne. Ils traverſerent leurs épaiſſes Forêts, & s'en approcherent peu à peu, ſans qu'on pût en avoir connoiſſance. Le 16 Mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais, ils entrerent tout-à-coup dans la Peuplade : les Néophytes, qui n'étoient pas en aſſez grand nombre pour leur réſiſter, prirent la fuite. Ces Barbares *

* Voyez la Lettre préliminaire du XXIII. Recueil, p. xx.

coururent

coururent aussitôt à l'Eglise, où le Missionnaire commençoit sa Messe; ils l'arracherent de l'Autel, déchirerent ses habits Sacerdotaux, pillerent les Vases sacrés, les Ornemens, & tous les meubles de sa pauvre Cabanne, dont j'avois été l'Architecte, & l'emmenerent avec eux. A une lieue de la Peuplade, ils le mirent tout nud, l'attacherent à un rocher, & décocherent contre lui trente-deux fléches, dont une lui perça le cœur.

J'étois uni avec ce zélé Missionnaire par les liens de la plus étroite amitié: il étoit le Compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles, dont je me sers actuellement, nous étoient communs, & ils étoient également à son usage. Ainsi je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa Peuplade

& ſes chers Néophytes ont été tranſportés aux environs de *Tarija*, où ils ſeront à couvert de la fureur des cruels *Chiriguanes*.

C'eſt inutilement qu'on s'eſt employé juſqu'ici à inſpirer des ſentimens de Religion, & même d'humanité à ces Barbares. Il y a plus de deux cens ans que de fervents Miſſionnaires, brûlant de zéle pour leur converſion, & s'y employant avec une charité infatigable, les quitterent ſans avoir pû retirer aucun fruit de leurs travaux. S. François de Solano n'épargna ni ſoins ni fatigues pour amollir ces cœurs infléxibles, ſans avoir pû y réuſſir. « Un d'eux » me dit un jour, tu te donnes » bien des peines inutiles, & fer- » mant la main; les Indiens, ajoû- » ta-t-il, ont le cœur fermé com- » me mon poing. Tu te trompes, » repliquai-je, & tu n'en dis pas

» assez : leur cœur est plus dur
» que la pierre : ni plus ni moins,
» me répondit-il, mais en même-
» tems ils sont plus adroits & plus
» rusés que tu ne penses. Il n'y a
» point d'homme, quelque fin
» qu'il soit, qu'ils ne trompent à
» moins qu'il ne soit bien sur ses
» gardes ».

C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gays, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, & leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance ; mais insolens jusqu'à l'excès, lorsqu'ils s'apperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractére, & c'est pourquoi souvent je les traittois avec h a eur, & leur parlois en Maître.

Leurs Bourgades ſont toutes diſpoſées en forme de cercle, & la Place en eſt le centre. Ils ſont fort ſujets à s'enyvrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, & ils ne reconnoiſſent aucune Divinité. Lorſqu'ils ſont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nuds : ils ont pourtant des culottes de cuir, mais le plus ſouvent ils les portent ſous le bras. Quand ils voyagent, ils ſe mettent un collet de cuir, pour ſe garantir des épines, dont leurs Forêts ſont remplies.

Leurs femmes ne ſe couvrent que de quelques vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture juſqu'aux genoux : elles portent les cheveux longs & bien peignés; au-deſſus de la tête elles ſe font avec leurs cheveux une eſpéce de couronne, qui a aſſez bon air : elles ſe peignent d'ordinaire le vi-

ſage d'un rouge couleur de feu ; & tout le reſte du corps, lorſqu'il y a quelque fête où l'on doive s'enyvrer. Les hommes ſe contentent de ſe tracer ſur le viſage quelques lignes de la même couleur, auſquelles ils ajoûtent quelques gros traits noirs. Quand ils ſont peints de la ſorte, hommes & femmes, ils ont un air effroyable. Les hommes ſe percent la lévre inférieure, & ils y attachent un petit Cylindre d'étain, ou d'argent, ou de reſine tranſparente. Ce prétendu ornement s'appelle *Tembeta.*

Les garçons & les Filles, juſqu'à l'âge de douze ans, n'ont pas le moindre vêtement ; c'eſt une coûtume généralement établie parmi tous ces Infidéles de l'Amérique Méridionale. Leurs armes ſont la lance, l'arc, & les fléches. Les femmes y ſont du

moins aussi rusées que les hommes, & ont une égale aversion pour le Christianisme. Ce qui m'a fort surpris, c'est que dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, & jamais je n'ai oui sortir de leur bouche aucune parole tant soit peu deshonnête.

Leurs mariages, si l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît. De-là vient qu'ils ont des enfans presque dans toutes les Bourgades. Dans l'une ils se marient pour deux ans, & ils vont ensuite se remarier dans une autre. C'est pourquoi je leur disois quelquefois qu'ils ressembloient à leurs Perroquets, qui font leur nid une année dans un Bois, & l'an-

née suivante dans un autre.

Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façon : Lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour sa femme, il tâche de gagner ses bonnes graces, en la régalant pendant quelque tems des fruits de sa moisson, & du gibier qu'il prend à la chasse : après quoi il met à sa porte un faisceau de bois : si elle le retire & le place dans sa Cabanne, le mariage est conclu. Si elle le laisse à la porte, il doit prendre son parti, & chasser pour une autre

Ils n'ont point d'autres Médecins qu'un ou deux des plus anciens de la Bourgade : toute la science de ces prétendus Médecins, consiste à souffler autour du malade, pour en chasser la maladie. Quand je sortis la premiere fois de *Caysa*, je laissai malade la fille d'un des deux Capitaines ;

lorſque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fiévre, ſa mere m'éxhorta fort à me faire ſouffler par leur Médecin. Comme elle vit que je me mocquois de ſa folle crédulité : « Ecoutes, me dit-» elle, ma fille étoit bien mal quand » tu nous quittas : tu la trouves en » parfaite ſanté à ton retour : com-» ment s'eſt-elle guérie ? c'eſt uni-» quement en ſe faiſant ſouffler ».

Lorſqu'une fille a atteint un certain âge, on l'oblige à demeurer dans ſon Hamac, qu'on ſuſpend au haut du toît de la Cabanne : Le ſecond mois on baiſſe le Hamac juſqu'au milieu ; & le troiſiéme mois de vieilles femmes entrent dans la Cabanne armées de bâtons ; elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, & pourſuivant, à ce qu'elles diſent, la Couleuvre

qui a piqué la fille, jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manége, en disant qu'elle a tué la Couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde, c'est l'usage que son mari observe durant trois ou quatre jours un jeûne si rigoureux, qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidoit à construire ma Cabanne, lorsque j'étois à *Caysa* : il disparut pendant deux jours : le troisiéme jour je le rencontrai avec un visage have & tout défait : « D'où te viens » cette pâleur, lui dis-je, & pour- » quoi ne viens-tu plus m'aider à » l'ordinaire ? Je jeûne, me ré- » pondit-il ». Sa réponse m'étonna fort, mais je fus bien plus surpris, lorsque lui en ayant demandé la raison, il me dit qu'il jeûnoit parce que sa femme étoit en

couches. Je lui fis ſentir ſa bêtiſe, & lui ordonnai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme eſt en couches, lui » ajoûtai-je, c'eſt à elle à jeûner, » & non pas à toi ». Il goûta cette raiſon, & vint peu après travailler comme il faiſoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts comme d'autres Barbares. Quand quelqu'un de leur famille eſt décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, & l'enterrent dans leurs propres Cabannes. C'eſt pourquoi tout au tour de chaque Cabanne, on voit la terre élevée en eſpéce de talut, ſelon le nombre de pots de terre qui y ſont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour, dès le matin, à midi, & vers le ſoir; cette cé-

rémonie dure plusieurs mois, & autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deuil commence même aussitôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse : trois ou quatre femmes environnent le Hamac du malade avec des cris & des hurlemens effroyables, & cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête, que de n'être pas pleuré de la sorte ; car si l'on manquoit à cette cérémonie, ce seroit un signe infaillible qu'il n'est pas aimé.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, mais sans sçavoir ce qu'elle devient pour la suite ; ils s'imaginent qu'au sortir du corps, elle est errante dans les brossailles des Bois, qui sont autour de leurs Bourgades : ils vont la chercher tous les matins ; lassés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la Métempſycoſe ; car m'entretenant un jour avec une Indienne, qui avoit laiſſé ſa fille dans une Bourgade voiſine, elle fut effrayée de voir paſſer un Renard près de nous, « Ne ſeroit-ce » point, me dit-elle, l'ame de ma » fille, qui ſeroit morte » ?

Ils tirent un mauvais augure du chant de certains Oiſeaux, d'un ſur tout, qui eſt de couleur cendrée, & qui n'eſt pas plus gros qu'un Moineau, nommé *Chochos*. S'ils ſe mettent en voyage, & qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, & retournent à l'inſtant chez eux. Je me ſouviens que conférant un jour avec les Capitaines de trois Bourgades, & un grand nombre d'Indiens, un de ces *Chochos* ſe mit à chanter dans le Bois voiſin, ils demeurerent interdits & ſaiſis de

frayeur, & la conversation cessa sur l'heure.

Du reste, les Magiciens & les Sorciers, qui font fortune chez d'autres Sauvages, sont parmi eux en éxécration, & ils les regardent comme des pestes publiques. Trois où quatre mois avant que je vinsse à *Caysa*, ils y avoient brûlé vifs quatre Indiens de *Sinanditi*, sur le simple soupçon que le fils d'un Capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jetté sur lui. Lorsqu'ils voyent qu'une maladie traîne en longueur, & que les souffleurs ne la guérissent point, ils ne manquent pas de dire que le malade est enforcelé.

Je ne finirois point, mon Révérend Pere, si je vous faisois le détail de toutes les superstitions ridicules qui régnent parmi ces pauvres Infidéles, dont le Démon s'est rendu absolument le

maître. J'ai peine à croire qu'on puiſſe jamais les en déſabuſer, à moins que Dieu ne jette ſur eux les regards de ſa grande miſéricorde. Souvenez-vous toûjours de moi dans vos ſaints Sacrifices, en la participation deſquels je ſuis avec reſpect, &c.





LETTRE DU P. FAUQUE, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

Au Pere DE LA NEUVILLE *de la même Compagnie, Procureur des Missions de l'Amérique.*

A Ouyapok, ce 20 Avril 1738.

La Paix de N. S.



MON REVEREND PERE,

LES Lettres qui me sont venues d'Europe en différens tems,

& de diverſes perſonnes, me donnent lieu de croire, qu'on n'y a pas une idée aſſez juſte de cette Miſſion, ni du genre de travaux que demande la converſion de nos Sauvages. Quelques-uns s'imaginent que nous parcourons les Villes & les Bourgades, à peu près comme il ſe pratique en Europe, ou de zélés Miſſionnaires, par de ferventes Prédications, s'efforcent de réveiller les pécheurs qui s'endorment dans le vice, & d'affermir les juſtes dans les voyes de la piété. D'autres, qui ſont plus au fait de la ſituation de cette partie du monde, croyent qu'un Miſſionnaire, ſans ſe fixer dans aucun endroit, court ſans ceſſe dans les Bois après les Infidéles, pour les inſtruire & leur donner le Batême.

Cette idée, comme vous le ſçavez, mon R. P. n'eſt rien moins

que conforme à la vérité. Etre Missionnaire parmi ces Sauvages, c'est en rassembler le plus qu'il est possible, pour en former une espéce de Bourgade, afin qu'étant fixés dans un lieu, on puisse les former peu à peu aux devoirs de l'homme raisonnable, & aux vertus de l'homme Chrétien. Ainsi, quand un Missionnaire songe à établir une Peuplade, il s'informe d'abord où est le gros de la Nation qui lui est échûe en partage, il s'y transporte, & il tâche de gagner l'affection des Sauvages par des manieres affables & insinuantes; il y joint des libéralités, en leur faisant présent de certaines bagatelles qu'ils estiment; il apprend leur Langue, s'il ne la sçait pas encore, & après les avoir préparés au Batême par de fréquentes instructions, il leur confére ce Sacrement de notre

tre régénération ſpirituelle.

Il ne faut pas croire que tout ſoit fait alors, & qu'on puiſſe les abandonner pour quelque tems. Il y auroit trop à craindre qu'ils ne retournaſſent bientôt à leur premiere infidélité : c'eſt la principale différence qu'il y a entre les Miſſionnaires de ces Contrées, & ceux qui travaillent auprès des Peuples civiliſés : on peut compter ſur la ſolidité de ceux-ci, & s'en ſéparer pour un tems, au moyen de quoi on entretient la piété dans des Provinces entieres ; au lieu qu'après avoir raſſemblé le troupeau, ſi nous le perdions de vûe, ne fût-ce que pour quelques mois, nous riſquerions de profaner le premier de nos Sacremens, & de voir périr pendant ce tems-là tout le fruit de nos travaux.

Qu'on ne me demande donc plus combien nous batiſons d'In-

diens chaque année : de ce que je viens de dire, il est aisé de conclure, que quand une Chrétienté est déja formée, on ne batise plus guéres que les enfans qui y naissent, ou quelques Néophytes, qui par leur négligence à se faire instruire, ou par d'autres raisons, méritent de longues épreuves, pour ne se pas rendre tout-à-fait indignes de ce Sacrement.

Vous n'ignorez pas, Mon R.P. ce que les Missionnaires ont à souffrir, surtout dans des commencemens si pénibles ; la disette des choses les plus nécessaires à la vie, quelque desir qu'ayent les Supérieurs de pourvoir à leurs besoins ; les incommodités & les fatigues des fréquens voyages qu'ils sont obligés de faire, pour réunir ces Barbares en un même lieu ; l'abandon général dans les maladies, & le défaut de secours & de

remédes. Ce n'eſt-là néanmoins que la moindre partie de leurs croix. Que ne leur en doit-il pas coûter, de ſe voir éloigné de tout commerce avec les Européans, & d'avoir à vivre avec des gens ſans mœurs & ſans éducation, c'eſt-à-dire, avec des gens indiſcrets, importuns, légers & inconſtans, ingrats, diſſimulés, lâches, fainéans, malpropres, opiniâtrément attachés à leurs folles ſuperſtitions, & pour tout dire en un mot, avec des Sauvages. Que de violence ne faut-il pas ſe faire! que d'ennuis, que de dégoûts à eſſuyer! que de complaiſances forcées ne faut-il pas avoir! combien ne doit-on pas être maître de ſoi-même! Un Miſſionnaire pour ſe faire goûter de ces Sauvages, doit en quelque ſorte devenir Sauvage lui même.

Il faut pourtant vous l'avouer,

Mon R. P. on est amplement dédommagé de toutes ces peines, non seulement par la joye intérieure qu'on ressent, de coopérer avec Dieu au salut de tant d'ames, qui ont toutes coûté le précieux Sang de Jesus-Christ, mais encore par la satisfaction que l'on a de voir plusieurs de ces Infidéles, qui ayant une fois embrassé la foi, ne se démentent jamais de la pratique éxacte des devoirs du Christianisme. En sorte qu'il arrive en cela, comme en bien d'autres choses, que les racines sont améres, & que les fruits sont doux.

C'est en suivant ce plan, que nous venons de faire le Pere Bessou & moi un assez long voyage chez les Indiens, qui sont au haut des Rivieres d'*Ouyapok*, & de *Camoppi*, afin de les engager à se réunir, & à se fixer dans une Bourgade, où l'on puisse facilement les

instruire des vérités de la Religion. C'est un projet que j'avois formé il y a longtems, & que je n'ai pû éxécuter plûtôt, parce que les *Palicours*, & les Nations plus voisines ont attiré jusqu'ici toute mon attention. Mais des personnes, à l'autorité desquels je dois déférer, ont jugé qu'il ne falloit pas différer plus longtems de travailler à la conversion des *Ouëns*, des *Coussanis*, & des *Tarouppis*, qui sont répandus le long de ces deux Rivieres. J'ai lieu de croire que Dieu bénira cette entreprise.

Je partis donc le 3 Novembre de l'année derniere pour me rendre à la Mission de Saint Paul, où je devois m'associer le Pere Bessou. Je fus agréablement surpris de trouver ce Village beaucoup plus nombreux, qu'il n'étoit la derniere fois que j'y allai; outre plusieurs Familles de *Pirious*, de

Palanques, & de *Macapas*, qui s'y sont rendues de nouveau, la Nation des *Caranes* y est maintenant établie toute entiere, & en fait un des plus beaux ornemens ; car de toutes ces Nations Barbares, c'est celle où l'on trouve plus de disposition à la vertu.

Mais ce qui me toucha infiniment, ce fut de voir l'empressement extraordinaire de ces Peuples à se faire instruire. Au premier coup de cloche qu'ils entendent, ils se rendent en foule à l'Eglise, où leur attention est extrême ; le tems qu'on employe matin & soir à leur faire des Catéchismes réglés, leur paroît toûjours trop court : il ne suffit pas même à plusieurs, & il faut que le Missionnaire ait encore la patience de leur répéter en particulier, ce qu'il leur a expliqué dans l'instruction publique. Une si grande ferveur,

si peu conforme au génie & au caractére de ces Nations, me fait croire que la Chrétienté de Saint Paul deviendra un jour très-florissante.

Après avoir demeuré trois jours dans la Mission de Saint Paul, nous nous mîmes en route le Pere Bessou & moi chacun dans notre Canot. Dès la premiere journée je trouvai un fameux *Piaye** nommé *Canori*, qui s'est fort accrédité parmi les Sauvages, & avoit eu l'audace, pendant une courte absence du Pere Dayma, de venir dans sa Mission de Saint Paul, & de faire ses jongleries tout autour de la Case, qu'il avoit nouvellement construite pour son logement. Je tâchai de sçavoir quelles avoient été ses intentions, mais ce fut inutilement : on ne tire jamais la vérité de ces sortes de gens ac-

* Espéce d'Enchanteurs & de Magiciens.

coûtumés

coûtumés de longue main à la perfidie & au mensonge. Ainsi prenant le ton qui convenoit, je lui remis devant les yeux les impostures qu'il mettoit en œuvre, pour abuser de la simplicité d'un Peuple crédule, en le menaçant, que s'il approchoit jamais de la Peuplade de Saint Paul, il y trouveroit le châtiment que méritoient ses fourberies.

Ce qui met en crédit ces sortes de *Piayes*, c'est le talent qu'ils ont de persuader aux Indiens, surtout quand ils les voyent attaqués de quelque maladie, qu'ils sont les favoris d'un Esprit beaucoup supérieur à celui qui tourmente le malade; qu'ils vont monter au Ciel pour appeller cet Esprit bienfaisant, afin qu'il chasse l'Esprit malin, seul auteur des maux qu'il souffre: mais pour l'ordinaire ils se font payer d'avance, & très-

cherement leur voyage. Ainsi que le malade vienne à mourir entre leurs mains, ils sont toûjours sûrs de leur salaire.

Le 11 du même mois nous entrâmes dans la Riviere de *Camoppi*, environ sur les sept heures du matin, laissant la Riviere d'*Ouyapok* à notre gauche, & nous réservant à la monter à notre retour. Le *Camoppi* est une assez grande Riviere, moins grande que l'*Ouyapok*, mais beaucoup plus facile à naviger. Il y a pourtant des sauts en quantité; nous en traversâmes un surtout le 15. qui étoit fort long, & très-dangereux quand les eaux sont grandes. Aussi ne s'avise-t-on guéres de le franchir alors, principalement quand on a des Marchandises : on aime mieux faire des portages, quelque pénibles qu'ils soient, & c'est à quoi ne manquent jamais

ceux qui vont chercher le Cacao.

J'aurois peine à vous exprimer le profond ſilence qui régne le long de ces Rivieres : on fait des journées entieres ſans preſque voir ni entendre aucun Oyſeau. Cependant cette ſolitude, quelque affreuſe qu'elle paroiſſe d'abord, a je ne ſçais quoi dans la ſuite qui diſſipe l'ennui. La nature qui s'y eſt peinte elle-même dans toute ſa ſimplicité, fournit à la vûe mille objets qui la récréent. Tantôt ce ſont des arbres à haute futaye, que l'inégalité du terrain préſente en forme d'Amphitheâtre, & qui charment les yeux par la variété de leurs feuilles & de leurs fleurs. Tantôt ce ſont de petits torrens ou caſcades, qui plaiſent autant par la clarté de leurs eaux, que par leur agréable murmure.

Je ne vous diſſimulerai pas pourtant, mon R. P. qu'un Pays

si désert, inspire quelquefois je ne sçais quelle horreur secrette, dont on n'est pas tout-à-fait le maître, & qui donne lieu à bien des réfléxions. Combien de fois, me disois-je dans mes sombres réveries, comment est-il possible que la pensée ne vienne point à tant de Familles indigentes, qui souffrent en Europe toutes les rigueurs de la pauvreté, de venir peupler ces vastes terres, qui par la douceur du climat, & par leur fécondité, semblent ne demander que des Habitans qui les cultivent. Un autre plaisir bien innocent que nous goûtâmes dans ce voyage, c'est que les eaux étant basses, & fort claires, nous vîmes souvent des Poissons se jouer sur le sable, & s'offrir d'eux-mêmes à la fléche de nos gens, qui ne nous en laisserent pas manquer.

Ce fut le 16. que nous nous trouvâmes aux premieres Habitations des *Ouens* ou *Ouayes*. Ces pauvres gens nous firent un très-bon accueil : toutes les demonstrations d'amitié dont un Sauvage est capable, ils nous les donnerent. Ils parurent charmés de la proposition que nous leur fîmes de venir demeurer avec eux, pour les instruire des vérités Chrétiennes, & leur procurer le même bonheur qu'aux *Pirious*. Ils se regardoient les uns les autres, & se marquoient leur étonnement, de ce que loin de leur rien demander, nous leur faisions présent de mille choses, qui en elles-mêmes étoient de peu de valeur, mais dont les Sauvages sont fort curieux. Il n'y en eut aucun d'eux qui ne promit de venir défrîcher des terres dans l'endroit que nous avons choisi, c'est-à-dire, dans cette langue de terre

que forme le confluent des Rivieres d'*Ouyapok*, & de *Camoppi*. J'avois déja jetté les yeux sur cet emplacement en l'année 1729. Mais aujourd'hui que je l'ai éxaminé de près, je ne crois pas qu'on puisse trouver un endroit plus commode, & plus propre à y établir une Peuplade. Il plût également au Pere Bessou, qui est destiné à gouverneur cette Peuplade, quand les Indiens y seront rassemblés.

Nous nous arrêtâmes le 17. pour nous reposer ce jour-là, & pour renouveller nos petites provisions, qui commençoient à nous manquer. Le lendemain matin nous reprîmes notre route. Nous passâmes devant une petite Riviere nommée *Tamouri*, que nous laissâmes à notre droite. Il faut la remonter pendant trois jours, & marcher ensuite trois autres jours

dans les terres, pour aller chez une Nation qu'on nomme *Caïcoucianes*, dont la langue approche assez du langage *Galibi*, & est la même que celle des *Armagoutous*. Nous aurions bien voulu visiter ces pauvres Infidéles, mais les eaux étoient trop basses, & ce n'étoit pas-là le principal but de notre voyage. Nous nous contentâmes de lever les mains au Ciel, pour prier le Pere des miséricordes, de bénir les vûes que nous avons de les réunir aux autres Nations que nous devons rassembler. J'ai lieu de croire qu'ils ne sont point éloignés du Royaume de Dieu. Quelques-uns d'eux ayant visité la Peuplade de S. Paul, ont été si contens de ce qu'ils y ont vû, que je ne doute pas qu'ils ne descendent bientôt à l'embouchure de leur Riviere, pour se transporter au lieu où l'on fixera la

nouvelle Miſſion, ſur-tout ſi les *Armagoutous* veulent pareillement y venir. Quelques-uns de la Nation des *Ouens* doivent aller leur rendre viſite, & les y inviter de ma part.

Ce jour-là même à une heure après midi, nous arrivâmes à l'Habitation d'*Ouakiri*, Chef de toute la Nation des *Ouens*, qui ſouhaittoit avec ardeur de voir un Miſſionnaire parmi ſes *Poïtos*, c'eſt ainſi qu'on nomme les Sujets d'un Capitaine Indien. Nous eûmes la douleur d'apprendre, qu'il y avoit quatre mois que la mort l'avoit enlevé. Il étoit enterré dans un ſpacieux *Tabout* * tout neuf, où nous paſsâmes la nuit. Ce que j'y remarquai de ſingulier, c'eſt que la foſſe étoit ronde, & non pas longue comme elles le ſont d'ordinaire. En ayant

* Eſpéçe de Caſe.

demandé la raiſon, on me répondit que l'uſage de ces Peuples étoit d'inhumer les Cadavres comme s'ils étoient accroupis. Peut-être que la ſituation recourbée où ils ſont dans leurs Hamacs courts & étroits, a introduit cette coûtume : peut-être auſſi que la pareſſe y a bonne part, car il ne faut pas alors remuer tant de terre. Quoiqu'il en ſoit, la Nation des *Ouens*, & le Miſſionnaire qui va travailler à leur converſion, ont fait une grande perte dans la perſonne d'*Ouakiri*. C'étoit un homme plein de feu, ami des François, aſpirant au bonheur d'écouter nos inſtructions, & ayant plus d'autorité ſur ceux de ſa Nation, que n'en ont communément les Capitaines parmi les Sauvages. Nous nous flattons néanmoins que cette perte n'eſt pas irréparable; car nous nous ſommes apperçus que

ſes enfans & ſon frere ont hérité de lui les mêmes ſentimens.

Comme nous ne connoiſſions point d'autre Nation au-delà du lieu où nous étions, il fallut ſonger au retour : nous deſcendîmes la Riviere de *Camoppi*, & le 23[e] nous entrâmes dans celle d'*Ouyapok*, quoique nos gens ſe fuſſent arrêtés quelques heures à chaſſer les *Cabiais*, que les *Pirious* nomment *Cabionara*. C'eſt un Animal amphibie, qui reſſemble à un gros Marcaſſin. On en tua deux dans l'eau à coups de fuſil & de fléche. Cette Chaſſe penſa nous coûter cher. Comme on faiſoit boucaner cette viande pendant la nuit, ſelon l'uſage des Indiens, dans le Bois où nous étions couchés, nous fûmes réveillés bruſquement par les cris des Tygres, qui ne ſembloient pas être éloignés : ſans doute qu'ils étoient

attirés par l'odeur de la viande. Nous allumâmes à l'instant de grands feux qui les écarterent.

Il s'en faut bien que les eaux de l'*Ouyapok* soient aussi ramassées que celles du *Camoppi*. On trouve à tout moment dans l'*Ouyapok* des bancs de roches, des bouquets de bois, & des Islots qui forment comme autant de labyrinthes : aussi cette Riviere n'est-elle pas à beaucoup près si fréquentée que l'autre, & c'est, à ce que je crois, ce qui nous procura la satisfaction de voir à différentes fois deux ou trois *Manipouris*, qui traversoient la Riviere en des endroits, où le Chenal étoit plus découvert. Le *Manipouri* est une espéce de Mulet sauvage. On tira sur un, mais on ne le tua pas : à moins que la balle ou la fléche ne perce les flancs de cet animal, il s'échappe presque toûjours, sur-

tout s'il peut attraper l'eau ; parce qu'alors il se plonge, & va sortir au bord opposé du lieu, où il a reçu la blessure que le Chasseur lui a faite. Cette viande est grossiére, & d'un goût désagréable.

Nous reconnûmes le 25. à notre droite une petite Riviere nommée *Yarouppi*. C'est-là qu'on trouve la Nation des *Tarouppis*. Les eaux étoient si basses, qu'il ne nous fut pas possible d'y entrer. J'en fus d'abord affligé; mais ce qui me consola un moment après, c'est que j'ai lieu de croire, que l'impossibilité où nous avons été de les voir, n'apportera aucun retardement à leur conversion. Nous avons vû plusieurs de ces Indiens chez les *Ouens*, avec qui ils sont en liaison ; car ils se visitent souvent, en traversant les terres qui séparent l'*Ouyapok* du *Camoppi*, & ils m'ont bien pro-

mis de faire connoître aux Chefs de leur Nation le sujet de notre voyage, en m'assurant qu'ils en auroient de la joye, & qu'ils entreroient aisément dans nos vûes.

Dès le lendemain 26. nous arrivâmes chez les *Coüssanis*, un peu avant le coucher du Soleil : Il y a apparence qu'ils n'étoient-là que depuis peu de tems, car leurs Cases n'étoient pas encore achevées. Ils nous dirent que le principal Capitaine & le gros de la Nation s'étoient enfoncés dans les Bois, pour éviter la rencontre des Portugais, lesquels ne manquent guéres chaque année de faire des excursions vers le haut des Rivieres, qui se déchargent dans le grand Fleuve des Amazones, soit pour ramasser du Cacao, de la Salse pareille, & du bois de Crabe, qui est une espéce de Canelle; soit pour faire des recrues

de Sauvages, & les raſſembler, comme nous faiſons, dans des Peuplades : mais l'extrême éloignement que ces Indiens ont des Portugais, fait juſtement ſoupçonner qu'ils en ſont traittés avec trop de dureté.

Nous paſsâmes la nuit dans cet endroit, & le 27. nous allâmes viſiter deux autres Carbets aſſez éloignés, & où il y avoit un bon nombre de ces Indiens : c'eſt tout ce que nous trouvâmes de la Nation des *Couſſanis*. Leur accueil fut aſſez froid ; j'attribue leur indifférence au peu de communication qu'ils ont eu juſqu'ici avec les François, & à la diſette extrême où ils vivent ; juſques-là que je remarquai pluſieurs femmes, qui faute de raſſade, n'avoient pas même le tablier ordinaire, que les perſonnes du ſexe ont coûtume de porter. Leur mi-

ſére excita notre compaſſion, & comme nous étions au bout de notre courſe, n'y ayant point d'Indiens au-delà, nous leur diſtribuâmes libéralement la plus grande partie de la traitte qui nous reſtoit. Cette libéralité ne contribuoit pas peu à gagner leur confiance ; ils nous parlerent avec ouverture de cœur, & ſe déterminerent ſans peine à ſe fixer dans le lieu que nous avons choiſi pour y établir une Peuplade. Depuis ce tems-là deux des plus conſidérables de cette Nation ſont venus me voir à *Ouyapok* ; pluſieurs autres ſont allés danſer chez les *Pirions*. Lorſque parmi ces Barbares une Nation va danſer chez une autre, c'eſt la plus forte preuve qu'elle puiſſe donner de ſon amitié & de ſa confiance. Ainſi, cette démarche des *Couſſanis*, eſt un témoignage certain de l'eſtime

qu'ils ſont des *Pirious*, depuis qu'ils ſont ſous la conduite d'un Miſſionnaire. Après avoir ainſi confirmé toutes ces Nations dans la réſolution où elles paroiſſent être d'embraſſer le Chriſtianiſme, nous pensâmes à notre retour, & nous arrivâmes le 3 Décembre à la Miſſion de S. Paul.

Nous avons bien remercié le Seigneur des heureuſes diſpoſitions que nous avons trouvées dans ces Nations ſauvages : car c'eſt déja beaucoup gagner ſur des eſprits ſi légers & ſi inconſtans, que de vaincre l'inclination naturelle qu'ils ont d'errer dans les Forêts, de changer de demeure, & de ſe tranſporter chaque année d'un lieu à un autre. Voici comme ſe font parmi eux ces ſortes de tranſmigrations Pluſieurs mois avant la ſaiſon propre à défrîcher les terres, ils vont à une grande

journée de l'endroit où ils sont, pour y choisir un emplacement qui leur convienne : ils abattent tout les bois que contient le terrain qu'ils veulent occuper, & ils y mettent le feu. Quand le feu a tout consumé, ils plantent des branches de Magnoc, car cette racine vient de bouture. Lorsque leur Magnoc est meur, c'est-à-dire, au bout d'un an ou de quinze mois, ils quittent leur premiere demeure, & viennent camper dans ce nouvel emplacement : aussi-tôt qu'ils s'y sont logés, ils vont abattre du bois à une journée plus loin pour l'année suivante, brûlent le bois qu'ils ont abattus, & plantent leur Magnoc à l'ordinaire. C'est ainsi qu'ils vivent pendant les trente ou quarante ans. C'est ce qui rend leur vie fort courte : la plùpart meurent assez jeunes, & l'on ne voit gué-

res qu'ils aillent au-delà de 45 où 50 ans. Cependant, malgré toutes les incommodités inséparables de ces fréquens voyages, ils aiment extrémement cette vie vagabonde & errante dans les Forêts. Comme rien ne les attache à l'endroit où ils sont, & qu'ils n'ont pas grands meubles à porter, ils espérent toûjours être mieux ailleurs.

A mon retour à *Ouyapok*, je fus bien consolé d'apprendre par une Lettre du P. Lombard, que le P. Caranave avoit déja batisé la plus grande partie des *Galibis*, répandus le long de la Côte, depuis *Courou* jusqu'à *Sinamari*, & qu'il se disposoit à faire un établissement solide aux environs de cette Riviere. D'autres Lettres de Cayenne m'apprennent que le P. Fourré va se consacrer à la Mission des *Palicours*. Cette Nation

mérite d'autant plus nos soins, qu'étant peu éloignée de nous, elle est, pour ainsi dire, à la porte du Ciel, sans qu'on ait pût jusqu'ici la leur ouvrir. Quant au P. Dausillac, vous ne sçauriez croire ce qui lui en coûte de peines & de fatigues pour rassembler dans *Ouanari* les Indiens du voisinage, c'est-à-dire, les *Tocoyenes*, les *Maourious*, & les *Maraones*. Il faut avoir un zéle aussi solide & aussi ardent que le sien, pour ne s'être point rebuté des diverses contradictions qu'il a eu à essuyer, & ausquelles il n'avoit pas lieu de s'attendre. Dieu l'a consolé par la docilité de plusieurs de ces Infidéles, & par l'ardeur que quelques-uns ont fait paroître, pour écouter ses instructions. Je ne vous en citerai qu'un trait, qui vous édifiera. Un Indien, nommé *Cayariouara*, de la Nation des

Maraones, ne pouvant profiter de la plûpart des instructions, à cause de l'éloignement où étoit sa parenté, s'offrit au Missionnaire pour être le Pêcheur de sa Bourgade. Après avoir passé toute la journée à la pêche, il venoit la nuit trouver le Pere pour le prier de l'instruire : & après avoir persévéré pendant quatre mois dans ces éxercices, il retourna chez lui, & instruisit tous ses parens des Vérités de la Religion. Après quoi il les amena à la Mission, où il a planté son Magnoc, & où il construit une Case pour lui & pour tous ceux de sa famille. Le Pere les trouva fort bien instruits, & les dispose maintenant à recevoir le Batême. Je suis avec bien du respect, &c.



LETTRE
DU P. DENTRECOLLES, MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS,
Au P. Du Halde, *de la même Compagnie.*

A Péking, ce 8 Octobre 1736.

La Paix de N. S.



On Reverend Pere,

Je continue de vous faire part de quelques observations que j'ai

faites, en employant des momens de loisir à la lecture de l'Herbier Chinois. Je me sçaurois gré de ce petit travail, s'il pouvoit aider à enrichir notre Botanique, Du moins il servira à faire connoître le génie des Chinois, & leur maniere de penser sur les différentes productions de la nature.

Je commence par un Arbre nommé *Chi tse*, ou *Se tse*, qui est très-estimable par sa beauté & par la bonté de son fruit. J'ai souvent oui dire à plusieurs de nos Missionnaires, & je l'ai pensé comme eux, que cet Arbre manquoit en Europe, & je ne sçaurois m'ôter de l'idée, qu'il ne pût facilement y croître, puisqu'on le trouve non seulement dans les parties Méridionales de la Chine, mais encore dans les Provinces du Nord, & même dans des Val-

lons peu éloignés de Péking. C'est ce qui m'engage à vous en envoyer des Pepins, dont vous pourrez faire l'essai. Quoiqu'il croisse dans les Pays froids, je crois néanmoins que les Pays chauds lui conviennent davantage. Il faut semer ces Pepins au commencement du Printems.

Quoique j'aye souvent mangé de cette sorte de fruits, & qu'on en apporte abondamment à Péking, sur-tout en cette saison-ci, je n'ai jamais vû l'Arbre qui les porte; & j'en parle sur ce que j'en ai lû dans l'Herbier Chinois, & sur le rapport que m'en ont fait différens Missionnaires, qui ont été à portée de le voir & de le bien éxaminer.

Nos Peres François, qui ont voyagé dans toutes les Provinces de la Chine, lorsqu'ils en ont dressé les Cartes Géographiques,

m'ont dit que dans les Provinces de *Chan tong* & de *Ho nan* les Campagnes sont couvertes de cette espéce d'Arbres qui sont fort beaux, & qu'il y en a même d'aussi gros que des Noyers. Ceux qui croissent dans la Province de *Tche kiang*, portent des fruits plus excellens qu'ailleurs ; la peau en est toûjours verte, sans devenir jaune ou rougeâtre comme les autres. Ces fruits conservent même leur fraîcheur pendant tout l'Hyver. On conçoit aisément qu'un pareil Arbre, lorsqu'il est couvert de fruits, qu'on prendroit d'un peu loin pour des Oranges, est fort agréable à la vûe.

Les feuilles du *Chi*, qu'on m'a apportées avec les fruits, m'ont parû de la couleur & de la même forme que celles du Noyer, à la réserve qu'elles sont moins pointues & plus arrondies vers l'extrêmité.

trêmité. L'ombre n'en est pas mal saine comme celle du Noyer, sous lequel il seroit dangereux de s'endormir. Un Auteur Chinois fait tant de cas de cet Arbre, qu'il conseille aux Lettrés d'en avoir auprès de leurs Cabinets, afin d'aller s'y reposer à l'ombre.

La figure des fruits n'est pas par tout la même : les uns sont ronds, les autres allongés & de figure ovale : quelques-uns un peu plats, & en quelque sorte à deux étages, semblables à deux pommes qui seroient accolées par le milieu. La grosseur des bons fruits égale celle des Oranges, ou des Citrons. Ils ont d'abord la couleur de Citron, & ensuite celle d'Orange. La peau en est tendre, mince, unie, & lissée. La chair du fruit est ferme, & un peu âpre au goût : mais elle s'amollit en meurissant, elle devient rougeâtre,

& acquiert une ſaveur douce & agréable. Avant même l'entiere maturité, cette chair, lorſque la peau en eſt ôtée, a un certain mélange de douceur & d'âpreté qui fait plaiſir, & lui donne une vertu aſtringente & ſalutaire.

Ce fruit renferme trois ou quatre Pepins pierreux, durs, & oblongs, qui contiennent la ſemence : il y en a qui étant nés par artifice, ſont deſtitués de Pepins, & ils ſont plus eſtimés. Du reſte, il eſt rare que ces fruits meuriſſent ſur l'Arbre, on les cueille en Automne, lorſqu'ils ſont parvenus à leur groſſeur naturelle : on les met ſur de la paille ou ſur des clayes, où ils achevent de meurir.

Ce détail ne convient qu'à l'Arbre qu'on prend ſoin de cultiver. Pour ce qui eſt du *Chi* ſauvage, il a un tronc tortu, ſes branches

entrelassées, & semées de petites épines : le fruit n'en est pas plus gros qu'une Pomme-rose de la petite espéce. Si quelque habile Botaniste de France jugeoit que cet Arbre doit être mis dans la classe des Neffliers, cette décision me feroit plaisir ; car c'est l'idée que je m'en suis faite, & alors on pourroit le nommer le Nefflier de la Chine : ce nom seroit moins barbare pour l'Europe.

La culture de ces Arbres consiste principalement dans l'art de les enter plusieurs fois. Les Chinois ont soin de les enter sur un Arbre nommé *Poei*, que j'ai pû voir, sans le connoître : mais je crois qu'il suffit de l'enter sur lui-même : quand il a été enté plusieurs fois de la sorte, les Pepins du fruit deviennent plus petits, & même quelquefois le fruit vient sans aucun Pepin. J'ai lû dans un

Livre Chinois, que le Pêcher, ou plûtôt l'Albergier, étant enté ſur un *Chi*, donne de groſſes Pêches dorées, & d'un goût exquis.

Mon Herboriſte Chinois prétend que le fruit de l'Arbre *Chi*, eſt doux de ſa nature, & froid. Il ajoûte, que quand on le mange tout frais cüeilli de l'Arbre, 1°. Il rend l'ouie & l'odorat plus libres pour le paſſage de l'air. 2°. Qu'il rétablit les dérangemens dans le bas-ventre, & remédie aux chaleurs de l'eſtomach. 3°. Qu'il tient la bouche fraiche. 4°. Que ſi en mangeant ces fruits, on boit un peu trop de vin, qui eſt ici une eſpéce de bierre faite avec le ris, on en eſt plûtôt enyvré; un autre Auteur dit que c'eſt en bûvant du vin chaud, ce qui n'a pas lieu en Europe; qu'au contraire ſi l'on eſt ſurpris de l'yvreſſe dans un

repas, on n'a qu'à manger de ce fruit pour se désenyvrer.

Le même Auteur en cite un autre plus ancien qui reconnoît dans l'Arbre *Chi* sept avantages considérabl s. 1°. Il vit un grand nombre d'années produisant constamment des fruits, & ne meurt que très-difficilement. 2°. Il répand au loin une belle ombre. 3°. Les Oiseaux n'osent y faire leur nid. 4°. Il est éxemt de vers, & de tout autre Insecte qui nuit si fort aux autres Arbres. 5°. Lorsqu'il a été couvert de gelée blanche, ses feuilles prennent diverses couleurs très-agréables. 6°. Le fruit en est beau & d'un goût excellent. 7°. Les feuilles tombées servent à engraisser la terre, comme feroit le meilleur fumier.

Un troisiéme Auteur après avoir fait l'éloge de cet Arbre, prétend que celui qui mangeroit son fruit

crud ſans modération, ſeroit incommodé de flegmes ; & quoiqu'il ſoit plus ſain lorſqu'il eſt ſéché, s'il en uſoit avec excès, il éprouveroit qu'il cauſe des flatuoſités. Au reſte l'envie d'en avoir de bonne heure, fait ſouvent qu'on le cueille avant ſa maturité; mais il y a différentes manieres d'y ſuppléer. Si on le garde pendant dix jours dans un lieu convenable, il perd alors ſon âpreté naturelle, & il acquiert un goût ſucré ; on diroit qu'on l'a confit au miel. On hâte encore ſa maturité en le laiſſant nager deux ou trois jours dans de l'eau qu'on a ſoin de changer ſouvent : mais on avertit qu'étant macéré de la ſorte, il devient de nature froide. Quelques-uns pour le mûrir promptement, l'enſeveliſſent dans du ſel ; c'eſt-là un moyen de lui ôter ſon âpreté, mais il n'en eſt pas

meilleur pour la ſanté. D'autres le font paſſer trois ou quatre fois dans de la leſſive chaude faite avec des cendres, mais cette maturité forcée a ſes inconvéniens, ſurtout par rapport aux perſonnes malades.

Les Chinois ont coûtume de ſécher ce fruit de la maniere à peu près qu'on ſéche les Figues. Voici comment ils s'y prennent. Ils choiſiſſent ceux qui ſont de la plus groſſe eſpéce, & qui n'ont point de pepins, où s'ils en ont ils les tirent proprement, enſuite ils preſſent inſenſiblement ces fruits avec la main pour les applatir, & ils les tiennent expoſés au Soleil & à la roſée. Quand ils ſont ſecs, ils les ramaſſent dans un grand vaſe, juſqu'à ce qu'ils paroiſſent couverts d'une eſpéce de gélée blanche, qui eſt leur ſuc ſpiritueux, lequel a pénétré ſur la ſurface. Ce

ſuc ainſi préparé rend l'uſage de ce fruit ſalutaire aux Pulmoniques.

Quand je vis pour la premiere fois ces fruits ainſi ſéchés, & couverts d'une farine ſucrée qui lui eſt propre, j'y fus trompé, & je les pris pour des Figues. Ils ſont alors de garde, & ſi ſains, qu'on en donne aux Malades. La meilleure proviſion qui s'en faſſe c'eſt dans le Territoire de *Ken tcheou*, de la Province de *Chan tong*. Sans doute que le fruit a dans ce lieu-là plus de corps & de conſiſtence: en effet, quand il eſt frais cueilli & dans ſa maturité, en ouvrant tant ſoit peu ſa peau, on attire & on ſuce avec les Lévres toute ſa ſubſtance qui eſt très-douce & très-agréable.

Il ne faut pas oublier une remarque que notre Auteur répéte juſqu'à deux fois: c'eſt que dans

un même repas il ne faut pas manger des Ecrevisses avec des *chi tse* : il prétend qu'il y a entre eux de l'antipathie, car c'est la vraye signification du mot Chinois *Ki*, & que de ces deux mets il se fait dans l'Estomach un combat réciproque, qui cause de grandes douleurs, & souvent un flux de Ventre très-dangereux.

Je viens à un autre Arbre dont le fruit nommé *Li tchi* est fort vanté par tous ceux qui ont écrit sur la Chine, & dont nos Navigateurs Européans qui l'ont vû, & qui en ont souvent mangé, ne parlent qu'avec admiration. Je m'étonne qu'ils n'en ayent pas apporté en Europe, car j'ai peine à croire que dans cette vaste étendue de Pays, il ne s'y trouve pas quelque climat propre à y élever l'Arbre qui les porte. Je vais rapporter simplement ce que j'en ai lû dans

un Livre Chinois, ſans pourtant me faire garant de tout ce que l'Auteur en raconte.

On trouve dans le *Li tchi*, ſelon cet Auteur, un juſte tempérament de chaud & de froid, & de toutes les autres qualités : il donne de la force & de la vigueur au corps ; de la vivacité, de la ſubtilité, & de la ſolidité à l'eſprit ; mais il prétend que ſi l'on en mange avec excès, il échauffe. Le noyau, ajoûte-t-il, un peu rôti & rendu friable, puis réduit en une poudre très-fine, & avalé à jeun dans un bouillon d'eau ſimple, eſt un reméde certain contre les douleurs inſupportables de la Gravelle, & de la Colique Néphrétique.

Voici une obſervation de l'Auteur qui me paroît moins ſérieuſe : il aſſure qu'avant que la main de l'Homme ait commencé à

cueillir les *Li tchi*, aucun Oyseau ni Insecte n'ose approcher de l'Arbre. Mais qu'aussitôt qu'on a touché aux branches & aux fruits, toutes sortes d'Oyseaux voraces, grands & petits, viennent mordre ces fruits, & y causent beaucoup de dommage. S'il y a quelque chose de vrai dans ce qu'assure notre Chinois, je suis persuadé qu'il imagine du mystére dans un effet très-naturel. On cueille les fruits à leur point de maturité, & les Oyseaux sont en cela aussi bons connoisseurs que les Hommes.

Ce qui suit doit être remarqué de ceux qui veulent avoir ce fruit dans sa parfaite bonté. S'il est entierement mûr, dit l'Auteur, & qu'on différe un jour de le cueillir, il change de couleur. Si on laisse passer un second jour, on s'apperçoit au goût de son changement. Enfin, si l'on attend le

troisiéme jour, le changement devient notable. Il en est apparemment de ce fruit comme des bons Melons d'Europe. Il ajoûte que pour l'avoir excellent, il faut le manger dans le Pays même où ces Arbres viennent; eût on le secret d'en conserver, & de les porter encore frais en Europe, comme on y en a porté de secs, on ne pourroit juger que très-imparfaitement de leur bonté. La Cour de Peking est sans comparaison moins éloignée des Provinces de *Quang tong*, & de *Fo kien*, que n'en est l'Europe. Les *Li tchi* qu'on apporte à Peking pour l'Empereur, & qu'on renferme dans des Vases d'Etain pleins d'Eau-de-Vie, où l'on mêle du Miel & d'autres ingrédiens, leur conservent à la vérité un air de fraîcheur, mais ils perdent beaucoup de leur saveur. L'Em-

pereur en fait des présens à quelques grands Seigneurs. Il eût même la bonté de nous en envoyer en l'année 1733. Peut-être en usant des mêmes précautions, pourroit-on en apporter jusqu'en Europe, on y trouveroit bien un autre goût qu'à ceux qu'on a apporté secs en France, & qui n'ont pas laissés d'y être fort estimés.

On fait également cas à Peking de ce fruit sec : il s'y vend huit sols la livre, & un paquet de ce poids joint à quelque autre bagatelle semblable, passe pour un présent très-honnête. Pour faire goûter ce fruit à l'Empereur dans sa maturité, on a souvent transporté de ces Arbres dans des Caisses, & on avoit si bien pris ses mesures, que quand ils arrivoient à Peking, le fruit étoit prêt de sa maturité.

Je remarquerai en passant que

j'ai été ſurpris de trouver dans le Livre dont je parle, la circulation bien marquée du ſuc qui ſert à la nourriture, & à l'accroiſſement des plantes, & qu'on n'en parle pas comme d'une nouvelle découverte, mais qu'au contraire on ſuppoſe que c'eſt un ſentiment communément reçu. On y lit qu'après que ce ſuc nourricier, nommé *Y*, a donné le corps & la vigueur à la tige & aux feuilles de la Plante, il eſt ramené à la racine pour la mieux fortifier. On voit par-là que la ſeule nature, quoique voilée aux yeux Chinois, leur ſert ſouvent de guide pour la connoître.

Je vais parler d'un autre Arbre plus connu en France, & qui y fut apporté de l'Amérique dans le ſiécle précédent. C'eſt l'Acacia, que les Chinois nomment *Hoai chu*. J'ai trouvé dans nos Livres

Chinois des particularités sur cet Arbre, qui pourroient, ce me semble, être de quelque utilité en Europe. On y prétend que les graines tirées de ses gousses sont employées avec succès dans la Médecine. On lit dans un autre Livre que ses fleurs servent à teindre du Papier en une couleur jaune assez particuliere. On insinue ailleurs que les Teinturiers mettent en œuvre ses fleurs & ses graines : & c'est ce qui m'a engagé à consulter des Chinois habiles dans cet Art, de qui j'ai tiré des connoissances qui m'ont paru ne devoir pas être négligées.

A l'égard de l'usage qu'en fait la Médecine, voici une recette que donne l'Auteur Chinois : il faut à l'entrée de l'Hyver mettre les graines de l'Acacia dans du fiel de Bœuf, en sorte qu'elles soient toutes couvertes de ce fiel ;

faire sécher le tout à l'ombre durant cent jours, ensuite avaler chaque jour une de ces graines après le repas. Cet Auteur promet des effets admirables de ce reméde. Il assure en particulier que continuant tous les jours de le prendre, la vuë s'éclaircit; on se guérit des Hémorroïdes; les cheveux déja blancs redeviennent noirs, secret fort au goût des Chinois qui auroient des raisons de cacher ou de déguiser leur âge: car ils n'ont pas comme en Europe l'usage de la Perruque, ni la coûtume de se faire raser, parce qu'ils regardent la barbe comme un de leurs plus précieux ornemens.

Le second avantage de l'Acacia est de fournir des fleurs propres à teindre des feuilles de Papier, ou des piéces de Soye en couleur jaune. Pour y réussir, pro-

nez une demi-livre de fleurs cueillies avant qu'elles soient trop épanouies où prêtes à tomber ; rissolez-les légerement sur un petit feu clair, en les remuant avec vîtesse dans une casserole bien nette, de la même maniere qu'on rissole les petits bourgeons & les feuilles de Thé nouvellement cueillies. Quand vous appercevrez qu'en rissolant & remuant ces fleurs dans la casserolle, elles commencent à prendre une couleur jaunâtre, jettez dessus trois petites écuellées d'eau que vous ferez bouillir, en sorte que le tout s'épaississe, & que la couleur se fortifie : ensuite passez tout cela au travers d'une piece de Soye grossiere. Quand la liqueur aura été exprimée, ajoûtez-y une demi-once d'Alun, & une once de poudre fine d'Huitre ou de Coquillage brûlé. Lorsque le tout sera bien incorporé, vous

aurez de la teinture jaune.

Ayant consulté des Teinturiers de profession sur l'usage qu'ils faisoient de l'Acacia, ils me répondirent qu'ils se servoient de ses fleurs & de ses graines pour teindre en trois différentes sortes de couleurs jaunes. Je vous envoye trois cordonnets de Soye d'inégale longueur, où vous distinguerez ces trois couleurs différentes.

Ils préparent d'abord les fleurs de l'Acacia en les faisant rissoler, ainsi que je viens de le dire, puis ils y joignent des graines tout-à-fait mûres tirées des gousses, mais ils mettent beaucoup moins de graines que de fleurs. S'il s'agit de donner la couleur de *Ngo hoang*, tel qu'est le cordon de Soye jaune le plus long, & qui est le plus vif, & qu'ils veuillent teindre une piece de Soye de cinq ou six aulnes, ils employent une livre de fleurs

d'Acacia avec quatre onces d'Alun : ce qu'on augmente à proportion de la longueur des pieces qu'on veut teindre. Pour donner la couleur de *Kin hoang*, c'est-à-dire, le jaune d'une couleur d'or, on y donne d'abord la couleur dont je viens de parler ; & cette premiere teinture étant séche, on y ajoûte une seconde couleur où il entre un peu de bois de *Sou mou*, c'est-à-dire, de bois de Bresil. On fait la teinture du jaune pâle, qui est celle du plus petit cordonnet, de la même façon que la premiere, avec cette différence, qu'au lieu de quatre onces d'Alun, on n'y en met que trois onces.

Le Teinturier Chinois avertit, ce qu'on n'ignore pas en Europe, que la qualité de l'eau sert beaucoup à la teinture. L'eau de Riviere est, dit-il, la meilleure : quoique toute eau de Riviere ne

ſoit pas également bonne : celle, par éxemple, qui a un goût fade, y eſt moins propre. Si néanmoins on n'en avoit point d'autre, au lieu d'un bain dans la teinture, il faudroit en donner deux, pour atteindre à cette belle couleur qu'on deſire.

Les fleurs de l'Acacia étant riſſolées, ainſi que je l'ai expliqué, peuvent être conſervées, de même que les graines, durant tout le cours de l'année, & l'on peut les employer à faire la teinture : mais lorſqu'on garde ainſi l'une & l'autre matiere, il faut les faire bouillir plus longtems que ſi elle étoit récente. Leur ſuc, quand elles ont vieilli, en ſort plus difficilement & avec moins d'abondance. D'ailleurs les fleurs récentes donnent toûjours une plus belle couleur.

L'Herbier Chinois nous enſeigne encore quelle doit être la cul-

ture de cet Arbre, afin qu'il croisse plus promptement, & qu'il se conserve mieux. Quand vous aurez ramassé, dit-il, des graines de *Hoai chu*, c'est-à-dire, d'Acacia, séchez-les au Soleil, & un peu avant le Solstice d'Eté, jettez-les dans l'eau; quand elles y auront germé, semez les dans un terroir gras en y mêlant de la graine de Chanvre. L'une & l'autre semence poussera, vous couperez le Chanvre en son tems, & vous lierez les jeunes Acacias à de petits échalas qui leur serviront d'appui. L'année suivante vous semerez encore du Chanvre, ce que vous ferez de même la troisiéme année, afin que ce Chanvre préserve ces Plantes délicates des injures du tems. Après quoi ces jeunes Arbrisseaux étant devenus plus forts & plus robustes, vous les transplanterez ailleurs, & ils

deviendront de très-beaux Arbres.

En lisant les entretiens Physiques du Pere Regnaud, Ouvrage aussi ingénieux qu'instructif, j'ai vû avec plaisir, ce qu'il rapporte de la Pierre vulnéraire simple, dont un célébre Académicien * est l'inventeur. Cette découverte m'a rappellé le souvenir d'un secret, que j'ai trouvé dans un Livre Chinois, pour faire une Pierre artificielle Médicinale. Voici d'abord quelle en est la composition, je dirai ensuite quel en est l'usage.

On prend de l'Urine d'un jeune Homme de 15 ans qui soit d'un tempérament sain & robuste : on en met, par éxemple, la quantité de vingt ou trente livres dans une chaudiere de fer, qu'on tient sur un feu clair de bois sec. Quand

* M. Geoffroy.

on y remarque une écume blancheâtre, on y verse peu à peu & goutte à goutte de l'Huile douce de Navette, car nous n'avons ici ni Huile d'Olive, ni Huile de Noix, quoiqu'il y ait quantité de Noyers. Sur une chaudiere pleine d'Urine, on versera autant d'Huile, qu'en peut contenir une tasse à boire le Thé. Le tout doit bouillir jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un marc sec comme de la boue noirâtre; on le prend & on le réduit en une poudre fine; après l'avoir doucement arrosé d'Huile, en sorte que l'Huile en pénétre toutes les parties, on le met sur une tuile qu'on couvre d'une autre tuile, & toutes les deux sont chargées & environnées de charbons allumés: je crois que deux creusets conviendroient mieux en laissant un soupirail à celui de dessus. Lorsqu'on juge que l'humidité est entierement

diſſipée, que rien ne s'évapore & qu'on a donné le loiſir à ce qu reſte de ſe refroidir, on le tire, 8 on le pile dans le mortier, 8 l'ayant réduit en une poudre très fine, on le renferme dans un vaſ aſſez large de Porcelaine bie net, dont on couvre l'ouvertur d'une natte fine & claire qu'on ajuſte bien. On y ajoûte une enve loppe de toile, & de plus une der niere enveloppe de gros Papie doublé. Enfin on fait tomber len tement goutte à goutte de l'ea bouillante dans le vaſe au traver des enveloppes de ſon ouverture qu'on a eu ſoin de rendre laſch vers le milieu pour cet effet. Pou achever l'opération, on place l vaſe avec ce qu'il contient dan un chaudron de cuivre, où la ma tiere ſe recuit, juſqu'à ce qu'ell devienne ſéche & ferme. Alor vous avez la Pierre d'Automn

laquelle

laquelle, à ce qu'assure mon Auteur, a divers usages. Sans doute que sur cette seule composition on pourra en conjecturer plusieurs en Europe. Ici on s'en sert principalement pour l'Hydropisie & la Phtisie, & les Médecins prétendent que c'est un excellent reméde pour les maladies des Poumons : c'est delà que lui est venu son nom de *Tsieou che*, Pierre d'Automne, non pas, comme l'on pourroit croire, parce que c'est en Automne qu'on réussiroit mieux à la composer. Cette dénomination renferme un sens plus mystérieux : la Médecine Chinoise a pour maxime que les parties nobles du Corps Humain répondent, & ont chacune un rapport spécial à une des quatre Saisons de l'année. Or, l'Automne étant la Saison, qui, selon les Chinois, a rapport aux Poumons, & cette espéce de corps

pierreux étant ſalutaire aux Pulmoniques, c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de Pierre artificielle d'Automne.

Preſque au même endroit où il eſt traitté de cette Pierre, le même Auteur parle d'un reméde qu'il donne pour admirable, lorſqu'il arrive des tumeurs ſubites, douloureuſes, & malignes : parce que ſelon lui, il attire tout le venin, & détruit le mal dans ſon principe. Prenez, dit-il, de la limaille de fer la plus fine, jettez-là dans le vinaigre le plus fort, mêlez bien enſemble l'un & l'autre, puis leur ayant donné deux ou trois bouillons, retirez la limaille, & étendez-là ſur la partie malade. Prenez enſuite une grande Pierre d'Aimant, qu'on nomme ici communément *Hi tie che*, préſentez-là ſouvent ſur la limaille, elle attirera la cauſe occulte du mal, &

dissipera toute la malignité du venin.

Il est à remarquer que quand cet Auteur vante cet effet de la Pierre d'Aimant, il suppose que cet Aimant est brut, ne sçachant pas qu'il a plus de force quand il est armé. Sans donc me faire garant de la bonté de ce reméde, mon unique but est de faire observer l'usage qu'on fait ici de la Pierre d'Aimant, sans songer ni à ses poles, ni à ses tourbillons, & de proposer sur cela mes doutes. Est-ce que cette Pierre vivifie ici la limaille de fer, comme elle anime l'aiguille de la Boussole? La limaille ainsi préparée dans une liqueur bouillante, se trouveroit-elle plus propre à être agitée par l'Aimant? Les acides du vinaigre dont elle est pénétrée, la rendent-elle, par quelque nouvel arrangement dans ses pores, mieux

diſpoſée à être mûe par l'Aimant ? Comme je n'ai point vû appliquer ce reméde, je ſuppoſe, ſur beaucoup d'autres expériences, que l'Aimant imprime ici quelque mouvement. Après tout, il ſe pourroit bien faire qu'il auroit quelque vertu contre le venin, qu'il ne communique que conjointement avec la limaille empregnée des acides du vinaigre, qui produit une impreſſion particuliere ſur la partie mal affectée. Il me ſemble même, en faiſant attention aux termes Chinois, que l'on tient l'Aimant appliqué ſur la limaille. En ſuppoſant cette preſſion continuée de l'Aimant, ſon jeu ordinaire ne peut avoir lieu, & il ne lui reſte d'action que ſur les parties inſenſibles & volatiles de la limaille. Ce ſont des doutes que je propoſe ; je n'ai ni le tems, ni la commodité de les

approfondir, je laiſſe à nos habiles Phyſiciens à les réſoudre.

Revenons maintenant à la Botanique. Que d'obſervations ne me fourniroit pas l'Herbier Chinois ſur une infinité de plantes de ce Pays, ſi j'avois le tems de les étudier, & ſi je pouvois leur donner un nom Européan! Je ne m'attache donc qu'à celles que je connois, & qui ſont connues en Europe. Le coton de la fleur des Saules qui eſt tombé abondamment cette année dans une Sauſſaye voiſine, m'a fait naître l'envie de ſçavoir ce qu'en diſoit l'Herbier Chinois. Ma curioſité a été d'autant plus piquée, que Matthiole cité dans le Dictionnaire des Arts, s'étonne qu'aucun Botaniſte n'ait encore parlé de l'écume blanche, qui pend aux branches des Saules en forme de raiſins, auſſitôt qu'ils ſont défleuris, & qui y demeure

jusqu'à ce que le vent l'emporte en l'air comme une plume. Je ne sçavois pas qu'on donnât le nom d'écume à cette espéce de coton que je voyois s'échapper des fleurs de Saule ; il est vrai qu'en considérant le Saule de près, on trouve qu'à l'ouverture de ses fleurs, il paroît une espéce d'écume dont elles se couvrent peu à peu : sans doute que la fermentation intérieure réduit en écume la substance glutineuse, où les graines des fleurs nâgent en différentes loges; & ce n'est pas s'éloigner de l'idée que notre Auteur s'est faite des premiers développemens de ces fleurs : car, dit-il, si le tems est froid, où même couvert, il empêche les boutons du Saule de pousser au dehors leur substance blancheâtre. Effectivement ayant mis dans un Microscope un bouton qui n'étoit pas encore ouvert,

j'apperçus que ce qui sortoit par la pointe du bouton, ressembloit assez à de la glaire d'œuf battue & mise en écume, dont successivement tout le corps de la fleur se trouva couvert. Il se peut faire que chaque graine renfermée dans sa case, nâge dans cette substance glaireuse, & s'en nourrisse, comme il arrive au germe de l'œuf de Poule : ensuite l'air le plus subtil pénétrant cette écume dès qu'elle se détache, lui donne la forme de petit réseau en s'insinuant entre les parties rameuses, les écartant, les soulevant, sans trop les séparer; & desséchant l'humeur gluante qui les lioit ensemble, il leur fait prendre la figure de filamens.

Notre Chinois dit que la fleur des Saules est couverte de petites écailles; en effet, le corps de ces fleurs étant resté sec & dépouillé de ses graines, & de ce qu'on ap-

pelle écume, il m'a paru au Microscope semblable à un rayon de Guespes tout semé de cellules ouvertes. Du reste le nom d'écume que donne Matthiole, paroît ne plus convenir à ce qui se détache des fleurs, & qui voltige dans les airs. Il me semble que le Chinois a mieux rencontré en l'appellant tantôt la soye des Saules, *Se*; tantôt leur bourre, *Tsiu*; ou leur coton *Mien*; d'autre fois leur fine laine *Jung*; ou bien des flocons de neige, de la gélée blanche.

En effet, me trouvant un matin dans une allée sablonneuse que formoient des Saules, elle me parut d'une blancheur qui me fit croire, avant que d'y entrer, qu'elle étoit couverte de gélée blanche. A l'entrée d'une Saulsaye, lorsque l'air est un peu chaud, il tombe quelquefois des Saules une si grande quantité d

flocons blancs, qu'ils obscurcissent le Ciel, & qu'on les prendroit pour une neige épaisse qui se répand sur la terre. Lorsque ces flocons se sont insinués sous les herbes, ou sur les pointes déja un peu hautes & verdoyantes du Gramen, on croiroit voir une prairie légérement inondée par les eaux claires de quelque ruisseau.

L'Auteur Chinois badine ingénieusement sur ces différens spectacles, & cherche à égayer son imagination. C'est du coton, dit-il, que répandent les Saules, & ce n'en est pas; car j'en suis tout couvert, & je n'en suis pas vêtu plus chaudement. C'est de la neige qui obscurcit l'air, & ce n'en est pas; car le Soleil, bien qu'il soit dans sa force, ne la sçauroit fondre. L'Hirondelle qui continue de voler durant une petite pluye, surprise tout-à-coup par

cette nuée de flocons blancs, & n'ayant pas son vol libre, est forcée de se retirer: il lui semble qu'elle a devancé le Printems. Ces Saules que je vis hier tout rajeunis & verdoyans, ont vieilli, ce semble, & perdu dans une nuit leur brillante verdure. Un changement si subit de scéne dans un jardin, me cause une surprise égale à celle que j'aurois, si un ami que j'aurois vû hier avec un air fleuri & une chevelure dorée, venoit me voir aujourd'hui avec des cheveux & des sourcils tout blancs.

Mais laissons notre Chinois s'égayer, & venons à quelque chose de plus sérieux. Je ne sçache guéres que le Saule, qui jette cette espéce de bourre remplie de parties rameuses, lesquelles la rendent semblable au coton: aussi voit-on qu'on la manie, qu'on la ramasse, & qu'on la conserve de même que

le coton. J'ai vû tomber une si grande quantité de ces flocons dans une allée de Saules bien unie, & où le vent les poussoit par tourbillons de tous côtés, qu'on auroit pu aisément en recueillir à pleines corbeilles.

Je ne crois pas qu'il fût aisé de carder ce faux coton, d'en séparer la graine qui est mince & platte, de le filer, & de le travailler au métier. Mon Livre Chinois convient pourtant qu'on l'employe aux couches des Enfans, & que quand le coton étoit plus rare, on s'en servoit pour fourrer les bottes d'Hyver, les matelats, les coussins, & les couvertures piquées. Il lui attribue encore d'autres usages : on trouve, dit-il, près de la Chine des Peuples, lesquels, avant que les fleurs soient épanouies, en font une espéce de breuvage qui enyvre prompte-

ment. On a vû, ajoûte-t-il, que des Peuples dans un tems de famine, ont recueilli les corps ſecs des fleurs dépouillées du coton & de la graine, les ont réduit en poudre, & en ont fait de la bouillie qui les a ſoutenu. C'eſt toûjours rendre ſervice aux Pauvres, de leur apprendre que certaine nourriture a été éprouvée, & n'eſt pas nuiſible.

Le but principal de mon Auteur étant de découvrir les propriétés Médicinales du Saule, il en trouve de très-utiles, ſoit dans le ſquelette des fleurs dont le coton & la graine ſont détachés, ſoit dans le coton même. Il prétend qu'en appliquant ce ſquelette de la fleur qui eſt ſec & très-combuſtible, & en y mettant le feu, on a un reméde excellent contre la jauniſſe, & contre les mouvemens convulſifs des membres: il ajoûte

qu'il est également propre à guérir toutes sortes d'apostumes: mais il n'explique pas la maniere de l'employer : ce sera apparemment en forme de poudre desséchante & absorbante.

Pour ce qui est du coton qui se détache, & qui est emporté par le vent, il assure qu'il guérit toute sorte de cloux & de durillons, les playes causées par le fer, & les chancres les plus opiniâtres; qu'il accélére la suppuration d'une playe, qu'il en fait sortir le sang corrompu, qu'il arrête les hémorragies, ou les violentes pertes de sang, comme celles qui arrivent aux femmes après un mauvais accouchement; qu'il est bon contre la dureté de la ratte, & qu'il l'amollit. Ce reméde, ajoûte-t-il, est modérément froid de sa nature.

C'est une opinion commune à

la Chine qu'il ſe fait une double transformation de ce coton de Saule, & notre Auteur penſe en cela comme le vulgaire. Il avance donc, 1°. Que ſi cette eſpéce de coton tombe ſur un Lac ou ſur un Etang, il ne faut que l'intervalle d'une nuit, pour qu'il ſoit changé en l'Herbe *Feou ping*, qu'on voit flotter ſur la ſurface des eaux dormantes, & dont les racines ne vont point juſqu'au limon. 2°. Que chaque petit flocon échappé des Saules, s'il tombe ſur une fourrure, ou ſur un habit de peau, eſt transformé en teigne ou vermiſſeau. On cite pluſieurs Auteurs qui aſſurent la même choſe, & l'on n'en trouve qu'un ſeul, qui regarde ce ſentiment comme une pure imagination. C'eſt pourquoi durant tout le tems que les Saules ſont en fleurs, les Chinois évitent avec grand ſoin d'expoſer à

l'air leurs habits doublés de peau.

Les Européans, quoiqu'ils soient bien éloignés de croire une pareille métamorphose, ont fait la même expérience, & usent de la même précaution que les Chinois, ce qui prouve la vérité de ce fait: mais il est vraisemblable que ce flocon est chargé de petits œufs de papillons ou de vermisseaux, qui se plaisent sur les Saules: ou bien il se peut faire que la graine serve d'aliment aux Teignes, ou qu'elle leur serve d'une espéce de fourreau propre à s'y retirer, ce qui contribueroit beaucoup à les multiplier dans une fourrure.

Quant aux Plantes aqueuses & flottantes, il est croyable que leur tems d'éclore concourt avec le tems de la chûte des flocons de Saules, & que ceux-ci servent seulement à rassembler, & à ren-

dre ſenſibles à l'œil pluſieurs de ces brins d'herbes, qui pouſſent leurs petites pointes.

L'Herbier Chinois n'oublie point la maniere de planter & de cultiver ces Arbres, afin de les avoir beaux, & de les faire croître à une certaine hauteur. Quoique je ſois perſuadé que la Chine ne peut rien apprendre ſur cela à l'Europe, je crois néanmoins devoir rapporter une ou deux de ſes Obſervations, qui pourront être de quelque utilité. Les Saules ſont ſujets à être endommagés par de gros Vers, ou même à être piqués par une eſpéce de Chenilles : voici le conſeil qu'il donne pour les en préſerver. Quand on met en terre une branche de Saule pour la faire venir de bouture, il faut à l'extrêmité qui ſera enterrée, faire un trou à la hauteur de deux ou trois pou-

ces de distance de la partie du bois, qui jettera ses racines: On traversera ce trou d'une cheville de bois de sapin, qui doit déborder de part & d'autre de deux ou trois pouces: cette espéce de croix mise en terre aura un autre bon effet, c'est qu'il sera plus difficile d'arracher ces Arbres nouvellement plantés, parce que le bois traversier les retient bien mieux que ne feroient ses racines. Il y en a, qui pour mieux défendre des vers cet Arbre nouvellement planté, mettent outre cela dans le trou où on le plante, un quartier de tête d'Ail, & un morceau de Réglisse long d'un pouce.

Une autre maniere de planter cet Arbre de bouture, c'est de renverser la grosse branche qu'on plante, en sorte que ce qui est la pointe de la branche soit mis en terre, & que la tête, ou ce qui

tenoit au corps du gros Saule dont on l'a coupée, soit élevée en haut. Il en naîtra une espéce de Saule, qu'on nomme Chevelu ; parce que ses branches, à la réserve de quelques-unes fort grosses, seront déliées & pendantes comme une chevelure. Les Lettrés aiment à en avoir de pareils dans leur petit Jardin devant leur Cabinet d'Etude.

Ce qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'est que le bois de Saule, qui est de sa nature léger, poreux, & sujet à la carie, se nourrisse & se conserve dans l'eau, de même que les Pilotis faits du bois le plus dur. C'est ce qu'on éprouve continuellement dans cette Capitale, & aux environs, où le bois de Saule entre dans la construction des Puits qu'on fait dans les Jardins, pour y avoir de l'eau, dont on puisse

arroser les fleurs & les herbes Potagéres Cette invention des Chinois sera peut-être goûtée en Europe. Voici comment ils s'y prennent.

Lorsqu'on est déterminé à faire un Puits, on choisit d'abord le lieu où l'on espére trouver de l'eau; on y creuse en rond un espace de terre, jusqu'à la profondeur d'environ trois pieds. Le fond étant bien applani, on y ajuste la base du Puits, sur laquelle on doit élever la maçonnerie. Cette base est faite de piéces plattes de bois de Saule, épaisses au moins de six pouces, qui se tirent du tronc d'un gros Saule bien sain : ces piéces sont emboitées ensemble en rond, & laissent au milieu un vuide spacieux : c'est sur ces planches, assez larges, qu'on bâtit de briques la maçonnerie du Puits, & à mesure qu'elle

s'éleve, on garnit les dehors tout autour de terre pressée également jusqu'à la hauteur des trois pieds qu'on avoit creusés d'abord: après quoi on creuse le milieu du terrein, & à mesure qu'on avance, on tire également la terre dessous la charpente qui porte la maçonnerie. On voit cette maçonnerie s'enfoncer insensiblement, & aussitôt on l'augmente par le haut. On continue ce travail, & l'on creuse toûjours de la même maniere jusqu'à ce qu'on ait trouvé une source sûre & abondante.

La Belvedere est une Plante aussi commune que le Saule, & il paroît que les Botanistes Européans n'en font pas beaucoup de cas. Le hasard, qui en avoit fait naître une tout auprès de ma Chambre, me détermina à consulter nos Auteurs d'Europe sur la nature & les qualités d'une Plan-

te, qui d'ailleurs est très-agréable à la vûe. Messieurs Lemery & Jean Bauhin n'en font nulle mention, & leur silence me parût un préjugé assez certain du peu d'utilité qu'on en retire J'ouvris le Dictionnaire des Arts & des Sciences, qui me confirma dans ce préjugé ; car on se contente d'y dire, d'après Matthiole, que la Belvedere est une Plante qui a les feuilles semblables à celles du lin : puis on ajoûte qu'elle sert à faire des balais, & que les Apoticaires en font souvent l'ornement de leurs Boutiques.

Cependant je ne me rebutai point, & je crus qu'en consultant l'Herbier Chinois, j'y ferois peut-être quelque découverte avantageuse à cette Plante, ayant peine à croire qu'elle fût absolument inutile. J'appellai un Domestique, & lui montrant la Belvedere, je

lui demandai comment elle se nommoit en Langue Chinoise. *Sao tcheou tsao*, me répondit-il, c'est-à-dire, Plante pour les balais. Je la cherchai vainement dans l'Herbier sous ce nom composé; & je ne doutai presque plus qu'à cause de son inutilité, elle ne fût aussi négligée qu'en Europe. Mais faisant réfléxion que les Botanistes de la Chine affecteroient peut-être de se servir de termes moins vulgaires, pour exprimer le nom de leurs Plantes; je demandai à un Lettré, assez habile Naturaliste, quel nom on lui donnoit dans les termes de l'Art: il me répondit qu'on la nommoit *Kiue*, & je la trouvai en effet sous ce nom.

Si l'on juge en Europe que les propriétés que l'Herbier Chinois lui attribue, sont réelles, elle sera estimable par plus d'un en-

droit. Après avoir dit que c'est à la fin de Mars ou au mois d'Avril qu'elle sort de terre, que ses surgeons, hauts de huit à neuf pouces, prennent la figure du poing d'un jeune enfant, quand il le ferme à demi; qu'ensuite elle s'étend, & elle pousse une infinité de branches garnies de feuilles semblables à celles du lin; qu'en croissant ses branches s'arrondissent & se disposent naturellement en forme d'une agréable pyramide; il ajoûte, que ses feuilles, encore tendres, ont du suc & un assez bon goût; qu'on peut les manger en salade avec le vinaigre, mêlant quelques filamens de Gingembre; qu'étant apprêtées comme les autres légumes, & cuites avec la viande, elles lui donnent un goût fin & agréable; que quand elle est dans toute sa beauté, ses feuilles deviennent dures,

& cessent d'être mangeables; mais qu'alors on trouve dans sa tige & dans sa racine une nourriture, qui peut servir de ressource contre la famine dans les années de disette. Lorsque la Plante, dit-on, est montée à sa hauteur naturelle, on en sépare la maîtresse tige, on la fait passer par une lessive de cendres, ce qui la radoucit, la dégraisse, & la purifie des immondices de la peau. Après ce bain, on l'expose au Soleil, & quand elle est séche, on la cuit, & on l'assaisonne. Pour ce qui est de la racine, dont la couleur est un peu violette, on en leve la peau par aiguillettes ou filamens, qu'on peut manger après les avoir fait bouillir.

Mais ce qu'on cherche principalement, c'est la substance blanche de la racine, qu'on réduit aisément en farine, dont on ne ramasse

masse que ce qui reste en pâte au fond du vase, & qu'on cuit en petits pains au bain-marie. On ne sera pas tenté de servir un pareil mets sur une table délicate; mais après tout, n'est-il pas utile aux gens de la Campagne, de sçavoir que dans une extrême nécessité, ils peuvent recourir sans aucun risque à cette nourriture; & ne seront-ils pas redevables aux Chinois d'en avoir fait des épreuves, qui sont toûjours dangereuses?

L'Herbier cite l'éxemple de quatre Montagnards, qui vivant ordinairement des feuilles, des tiges, & des racines de Belvedere, que leur Pays leur fournissoit en abondance, avoient conservé une santé parfaite jusqu'à une extrême vieillesse. Il rapporte à cette occasion l'entretien de deux Philosophes, qui voyant arriver la décadence d'une Dyna-

ſtie, & ſe dégoûtant du tracas, de la contrainte, & des dangers de la Cour, où ils avoient paſſé une partie de leur vie, s'exhortoient l'un l'autre à une ſage retraitte. « Servons-nous de nos lumiéres, diſoit l'un d'eux, pour » faire d'utiles réfléxions ſur la ſi- » tuation préſente du Gouverne- » ment; & de notre prudence, » pour nous précautionner con- » tre des malheurs prêts à fondre » ſur tous ceux qui ſont en place: » J'entre dans vos vûes, lui répon- » dit l'autre, en lui ſerrant la main, » je vais me faire une ſolitude » dans ma Patrie, où je vivrai » en paix, loin de tout commer- » ce avec les hommes: La Belve- » dere m'y fournira toûjours de- » quoi manger, & le grand Fleu- » ve *Kiang* d'excellente eau à boi- » re ». Au reſte, l'Auteur avertit que pour rendre la Belvedere plus

abondante, & plus ſubſtantielle, il faut mettre le feu aux Montagnes qui en ſont couvertes, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, parce que ſes propres cendres l'engraiſſent, & lui donnent un ſuc plus nourriſſant.

Il vient enſuite aux vertus médicinales de cette Plante. La Belvedere, dit-il, n'a nulle qualité nuiſible & vénéneuſe, elle eſt froide de ſa nature, d'une ſaveur douce, pleine d'un ſuc bénin; elle délivre des chaleurs internes exceſſives, elle eſt diuretique, & ouvre les voyes à l'urine; elle procure le ſommeil. Etant grillée, réduite en poudre, & priſe dans une boiſſon au poids d'environ deux dragmes, elle dégage le bas-ventre de ſes flatuoſités; c'eſt un reméde ſalutaire contre toute malignité cauſée par les grandes chaleurs. Enfin, la racine de cette Plante, ré-

duite en cendres, diſſoute dans un peu d'huile, & appliquée ſur la morſure des ſerpens ou autres inſectes venimeux, en amortit le venin, l'attire, & guérit la playe. Le Médecin Chinois n'a recours ni à des ſels, ni à des acides, ni à des alkalis, ſoit intrinſeques à la Plante, ſoit procurés par la préparation & la calcination de la Belvedere; il en rapporte ſimplement les effets, laiſſant aux habiles Chymiſtes à en chercher, & à en développer les cauſes intimes & cachées.

Si ces effets ſont véritables, de pareilles découvertes, toutes ſimples qu'elles ſont, ne laiſſeront pas d'être utiles. J'avoue cependant, qu'on doit un peu ſe défier de certains Auteurs Chinois, qui trouvent quelquefois du merveilleux où il n'y en a nullement. Il y a peu de jours, que liſant

l'Herbier, je tombai sur l'explication d'une Racine qui m'est inconnue, & que j'aurois considérée attentivement si je l'avois pû trouver. L'Auteur prétend qu'elle a un Ver à soye attaché à l'extrêmité de sa racine. Il cite un autre Auteur, qui apostrophe ainsi ce Ver à soye : « Que fais-tu sous » terre ? tu n'y trouveras ni des » feuilles de Meurier pour te nour- » rir, ni de chantier pour y mon- » ter, pour y devider ta soye, & » y faire ton coton : ton sort sera » d'être arraché, & de devenir » une confiture propre à être ser- » vie à nos tables ». Ce langage feroit croire qu'il s'agit ici d'un véritable Ver à soye ; cependant, lorsqu'on le considére de près dans le sein de la terre, on ne trouve qu'une légére ressemblance avec ce Ver ; & au fond ce n'est qu'une bulbe attachée à la racine

par quelques filamens, & figurée en Ver à ſoye ou Chenille. Or, de cette bulbe, comme de pluſieurs autres Racines, on fait ici une confiture aſſez agréable.

Cette facilité, qu'ont quelques Chinois à trouver du merveilleux où il n'y en a point, n'établit pas une régle générale. On en trouve parmi eux, qui ſans avoir fait de grands progrès dans la Phyſique, ne laiſſent pas de connoître la nature, & de rendre raiſon de ſes effets. Ayant cherché dans l'Herbier Chinois ce qu'on y diſoit de l'Agaric, des excroiſſances biſarres, & entr'autres des différentes ſortes de Gui qui naiſſent, végétent, & croiſſent ſur tant de ſortes d'Arbres: l'Auteur ne ſe contente pas d'un jargon vague, dont ſe ſervent ceux qui diſent *Tſe gen, eul gen*, c'eſt la nature des choſes: il cherche

lès causes cachées dans ces sortes d'effets, & il les attribue, ou à des graines subtiles de Plantes qui voltigent dans les airs, sans qu'on les apperçoive, & qui s'attachent aux parties des Arbres propres à les recevoir, & à les aider à germer selon leur propre espéce ; ou aux Oiseaux qui s'étant nourris des semences qu'ils ne peuvent digérer, les vont déposer sur des Arbres sans en avoir endommagé le germe ; & elles y germent en effet, si elles y trouvent une matiere convenable. Nouvelle façon, dit-il, d'enter un Arbre à laquelle la main de l'homme n'a nulle part.

Ce que j'ai lû dans M. Lemery & dans le Dictionnaire des Arts sur le Camphre qu'on a porté de la Chine en Europe, m'a fait juger qu'on n'y est pas assez au fait de la maniere dont on se

procure ici cette précieuse gomme. M. Lemery prétend qu'elle distille du tronc & des grosses branches de l'Arbre, & qu'elle s'amasse vers le pied de cet Arbre, où on la recueille mêlée avec de la terre. Le Dictionnaire des Arts suppose comme une chose certaine, que cette Gomme distille d'un Arbre. « On apporte, ajoûte-t-il, le Camphre de la Chine » en Europe tout crud, en pain; & » comme il n'a point passé par le » feu, il est réputé grossier, & » l'est en effet ».

L'Extrait d'un Livre Chinois, assez récent, me fournit sur cette matiere des éclaircissemens qui méritent de l'attention. Ce Livre est fort autorisé : il a été imprimé par l'ordre & par les soins du grand Empereur *Cang hi*, qui y a inséré ses réfléxions : On cite un grand nombre de Sçavans,

qui sont, ou les Auteurs, ou les Reviseurs de cet Ouvrage. On y assure que le Camphre de la Chine qu'on tire de l'Arbre *Tchang*, (car c'est ainsi que s'appelle cet Arbre; & le Camphre se nomme *Tchang nao*,) ne distille point à terre comme d'autres Arbres résineux, qui pour leur conservation se déchargent de ce qu'ils ont de trop onctueux dans leur substance; qu'il ne distille point non plus du haut de l'Arbre en bas par une incision qu'on y auroit faite. On se serviroit ici de ce moyen, si on pouvoit le faire avec succès; car de pareilles incisions faites aux Arbres résineux, sont très-usitées à la Chine. Dans l'Article qui précéde celui où l'on parle du Camphre, il est rapporté, que pour ne rien perdre du Vernis, on ajuste à l'endroit de l'Arbre, où l'on a fait l'incision,

un petit canal, & au canal un vase, qui empêche tout mélange d'immondices, & autant qu'il eſt poſſible, l'évaporation du ſuc qui en découle. Dans un autre Article, où il eſt traitté du Pin, qui fournit une Réſine, à laquelle on attribue des vertus admirables, on parle d'une nouvelle maniere de faire l'inciſion, qui ſera peut-être inconnue en Europe. On creuſe la terre, dit l'Auteur, tout autour d'un gros & vieux Pin, l'on découvre une de ſes maîtreſſes racines, à laquelle on fait une inciſion, d'où l'on voit diſtiller un ſuc ſpiritueux; mais il faut que durant le tems de l'opération, l'endroit qui eſt au-deſſus de la racine inciſée, ſoit tellement couvert, que la clarté du Soleil & de la Lune n'y puiſſent pénétrer. Sans doute qu'on a en vûe de tirer du Pin une Réſine qui ſoit na-

turellement liquide, & qui se conserve dans cet état.

C'est de toute autre maniere qu'à la Chine on tire le Camphre de l'Arbre *Tchang*; notre Auteur Chinois l'explique ainsi: On prend, dit-il, des branches nouvelles de cet Arbre, on les coupe par petits morceaux, & on les fait tremper durant trois jours & trois nuits dans de l'eau de puits. Lorsqu'elles ont été macérées de la sorte, on les jette dans une marmitte, où on les fait bouillir, & pendant ce tems-là on les remue sans cesse avec un bâton de bois de Saule. Quand on voit que le suc de ces petits morceaux de l'Arbre s'attache en quantité au bâton en forme de gelée blanche, on passe le tout, ayant soin de rejetter le marc ou les immondices. Alors ce suc se verse par inclination dans un bassin de ter-

re neuf & vernissé : on le laisse-là durant une nuit, & le lendemain on trouve que ce suc s'est coagulé, & est devenu une espéce de masse. Pour purifier cette premiere production, on se sert d'un bassin de cuivre rouge, on cherche quelque vieille muraille faite de terre, on prend de cette terre qu'on pile & qu'on réduit en une poudre très-fine; on place cette poudre au fond du bassin. Sur cette couche de terre on répand une couche de Camphre, & l'on arrange ainsi par ordre couche sur couche jusqu'à quatre, & sur la derniere, qui est de terre bien pulvérisée, on place une couverture faite des feuilles de la Plante *Po ho*, c'est-à-dire, du Pouliot. Le bassin de cuivre étant ainsi garni, on le couvre d'un autre bassin, & on a soin qu'ils soient parfaitement unis, & même pour

bien les arrêter l'un sur l'autre, on les borde par l'endroit où ils se joignent, d'une terre jaune qui les serre fortement. Le bassin étant plein de cette mixtion, on le met sur le feu, ayant soin que ce feu soit réglé, égal, ni trop fort, ni trop foible : la pratique instruit du juste milieu qu'on doit tenir. Il faut être très-attentif à ce que l'enduit de terre grasse, qui joint les bassins, tienne bien, & qu'il ne s'y fasse aucune fente, de crainte que les parties spiritueuses ne s'échappent, ce qui ruineroit l'ouvrage. Lorsqu'on lui a donné le feu suffisamment, on attend que les bassins soient refroidis ; alors on les sépare, & on trouve le Camphre sublimé & attaché au couvercle. Si l'on réïtére l'opération deux ou trois fois, on aura du Camphre en belles parcelles. Toutes les fois qu'on voudra s'en ser-

vir en certaine quantité, on la mettra entre deux vases de terre, dont on entourera bien les bords avec plusieurs bandes de papier mouillé ; on tiendra ce vase sur un feu modéré & égal, environ une heure ; puis ayant laissé refroidir le vase, on trouvera le Camphre dans sa perfection, & tout prêt à être employé.

Ce que je viens de rapporter, est traduit littéralement du détail que fait le Livre Chinois sur l'extrait, la sublimation, & la préparation du Camphre de la Chine. Je crois qu'un Chimiste Européan, qui auroit des branches récentes de l'Arbre *Tchang*, abrégeroit toutes ces opérations avec quelque avantage pour la quantité & la pureté de cette Gomme. Peut-être aussi que toutes les façons que donnent les Chinois, ont leur utilité particuliere, car

ils sçavent en moins de tems, & à peu de frais sublimer, par éxemple, le Mercure dans deux creusets bien luttez, tels que les employent les Orfévres pour la fonte de l'argent.

Du moins, on ne dira plus, comme il est marqué dans le Dictionnaire des Arts, que le Camphre de la Chine est apporté crud en Europe, & sans avoir passé par le feu : puisque, comme l'on voit, il y passe plusieurs fois. Il se peut faire que les Chinois, pour en augmenter le volume & le gain qu'ils en retirent, le vendent, ou l'ayent vendu autrefois aux Marchands d'Europe en pain crud, c'est-à-dire, après une légere cuisson donnée à leur masse, ou mélange de terre, de Camphre, & de la Plante *Po ho* : la forme des pains de Camphre venus de Hollande, qui, selon M.

Lemery, reſſemble à un couvercle de pot, le fait aiſément ſoupçonner.

Au reſte, cette maniere de tirer le Camphre des entrailles mêmes de l'Arbre, ſe peut pratiquer dans toutes les ſaiſons de l'année, ce qui ne pourroit ſe faire ſi on le tiroit comme les autres Réſines, leſquelles ne découlent que durant un certain tems aſſez court. D'ailleurs, en ébranchant l'Arbre du Camphre, on lui nuit beaucoup moins, qu'on ne feroit en tirant ſon ſuc par des inciſions toûjours haſardeuſes.

Quel que ſoit le Camphre qu'on vend aux Européans, il eſt certain qu'on en vend ici dans les Boutiques à aſſez bon marché, qui m'a parû bien grainé, aſſez pur, très-ſubtil, & qui s'évapore aiſément; mais qui dans un vaſe double bien fermé, ſe conſerve,

comme l'expérience me l'a appris.

Après tout, le meilleur Camphre de la Chine, au jugement même des Chinois, ne peut être comparé au bon Camphre de *Borneo*. Aussi celui-ci s'y vend-t-il fort cher. Le Camphre ordinaire ne coûte à Péking que deux sols l'once : il se vend encore moins dans le lieu où on le tire. Il me semble qu'un Chirurgien de nos Vaisseaux, un peu Chymiste, feroit dans les Ports, à peu de frais, l'Huile de Camphre, qui est souveraine pour la carie des os, dont il retireroit un grand profit en Europe.

Ne pourroit-on pas se procurer à Canton un petit Plan de l'Arbre d'où l'on tire le Camphre, & le transporter dans quelqu'une de nos Isles, où je crois qu'il n'auroit pas de peine à croître? il se peut faire même qu'il y

en ait, & qu'on ne les connoiſſe pas; je ne puis pas le dépeindre ſur ce que j'en ai lû, car on parle de ſon écorce & de ſes feuilles par reſſemblance à d'autres Arbres qui me ſont également inconnus. M. Lemery dit qu'il vient de Hollande en France du Camphre de la Chine: Peut-être que les Hollandois ont trouvé dans leurs Iſles, ou qu'ils y ont tranſporté d'ailleurs des Arbres de Camphre, & qu'ils le vendent ſous le nom de Camphre de la Chine. Je ſuis néanmoins plus porté à croire que des Chinois de Batavie vont l'acheter à la Chine pour l'apporter aux Hollandois.

On a raiſon de dire dans le Dictionnaire des Arts, que le Camphre de la Chine ſe tire d'un Arbre fort haut & fort large. Il s'en trouve, dit l'Auteur Chinois,

de la hauteur de cent trois coudées, qui sont si gros que vingt personnes peuvent à peine les embrasser. On en voit qui ont jusqu'à trois cens ans. Il est d'usage pour la construction des Edifices & des Vaisseaux. Son bois est semé de belles veines, & l'on en fait divers beaux ouvrages.

Cet Arbre croît promptement : à son pied & à côté de ses grosses racines, il pousse divers rejettons propres à être transplantés : les troncs fort vieux jettent des étincelles de feu. Sans doute que de ce bois pourri & plein de petits vers, sortent ces brillans ou feux follets, suite naturelle d'une effusion d'esprits camphrés inflammables à la moindre agitation pour quelques instans. La flamme en est si subtile qu'il n'y a point à craindre qu'elle se communique, les cheveux même n'en seroient pas brû-

lés: l'expérience du Camphre brûlé dans de l'Esprit de Vin en un lieu bien fermé, en est une preuve incontestable.

Reste à parler des qualités que le même Livre attribue au Camphre. Il est, dit-il, âcre & chaud, nullement nuisible & malfaisant: il ouvre les différens conduits du corps, il sert à dissoudre, à emporter les glaires & la pituite des entrailles, il dissipe les impuretés du sang, & remédie aux incommodités causées par le froid & l'humidité, il appaise les coliques violentes, & le *colera morbus*, les maux de Cœur & d'Estomach; il guérit des Dartres, de la Galle, & des Démangeaisons importunes; on s'en sert utilement pour raffermir les Dents gâtées. Enfin c'est un reméde efficace contre la vermine, il en préserve, & il en délivre ceux qui y sont sujets.

Tout le bois de l'Arbre empreint de la substance du Camphre, en a presque les mêmes vertus, mais dans un dégré de force bien inférieur. Ce bois est d'une saveur âcre mais tempérée; on en use intérieurement sans crainte qu'il dérange l'Estomach & le Bas-Ventre; & si l'on y ressentoit quelques dérangemens violens, il séche les humeurs qui les causent; où s'il est besoin de les rejetter par la Bouche, on en vient à bout & sans grands efforts en avalant la décoction un peu épaissie de la poussiere de ce bois. S'il reste des indigestions après le repas, il les dissout. Ceux qui ont des rapports aigres, doivent user de la décoction de ce bois dans du petit Vin de ris, qui est encore plus foible que la petite Bierre. Des Sabots faits du même bois délivrent des sueurs ténaces & incommodes des Pieds,

Je finis ces obſervations par un remède très-efficace, dont on ſe ſert ici contre une maladie des yeux qui eſt aſſez extraordinaire, & qui eſt plus commune à la Chine qu'en Europe. M. Etmuler & le Dictionnaire des Arts l'appellent Nyctalopie. Cette maladie eſt une affection vicieuſe des yeux, qui fait qu'on voit bien le jour, qu'on voit moins bien le ſoir, & que la nuit on ne voit rien du tout. A en croire nos Médecins d'Europe, il eſt rare qu'on en guériſſe. Ma curioſité auroit été ſatisfaite ſi M. Etmuler eût marqué quelle pouvoit être la cauſe interne de cette maladie périodique, dont les accès prennent aux approches de la nuit. *Ki mung yen* eſt le nom que les Chinois donnent à cette incommodité : ces trois caractéres ſignifient : yeux ſujets, comme ceux des Poules, à s'obſcurcir. Les

Chinois en comparant les yeux viciés du malade, aux yeux des Poules qui s'obscurcissent vers le coucher du Soleil, croit avoir dévelopé le mystére de cette maladie, sans faire réfléxion que cet effet dans les Poules est très naturel, de même que dans ceux dont la paupiere appésantie se ferme, lorsqu'ils sont pressés du sommeil.

Il n'en est pas de même dans la Nyctalopie. Celui qui est affligé de ce mal, à les yeux bien ouverts, & ne voit rien : il va à tâtons dans le lieu même où il est le plus accoûtumé de marcher ; il ne sent aux yeux ni inflammation, ni chaleur, ni le moindre picotement. Qu'il soit placé durant le jour dans un lieu ténébreux, il voit fort bien à la plus petite lueur. La nuit étant venue, son accès le prend. Qu'on lui présente une bougie allumée, il n'apperçoit dans la Chambre

aucun objet éclairé, pas même la bougie, & au lieu d'une lumiere claire, il entrevoit comme un gros globe de feu noirâtre sans aucun éclat. Ce peu de sentiment marque, ce me semble, que la membrane de la Rétine devenue flasque & molle par quelque obstruction, ne peut pas, faute de ressort, sentir les légeres impressions des rayons visuels, & n'est ébranlée que par des rayons très-forts: si l'Oeil s'obscurcit peu à peu & par dégrés à mesure que la nuit approche, ce n'est pas de la même maniere ni successivement qu'il s'éclaircit, & c'est ce qui console le Malade; car il sçait que le lendemain il aura la vûe très-saine jusqu'au coucher du Soleil. J'ai connu un Chinois qui a eu pendant un mois cette maladie, & qui s'en est délivré, comme beaucoup d'autres, par le reméde dont je vais donner

donner la recette. Il m'a avoué qu'il avoit été attaqué sur le soir de ce mal, après s'être livré à de violens accès de colere : & qu'après sa guérison s'étant encore abandonné à de pareils emportemens, le même mal le reprit, dont il se guérit de nouveau en ayant recours au même reméde. Il y a maintenant plusieurs années qu'il n'en a ressenti aucune atteinte.

Voici en quoi consiste ce reméde : prenez le foye d'un Mouton ou d'une Brebis qui ait la tête noire, coupez-le avec un coûteau de Bambou, ou de bois dur, ôtez-en les nerfs, les pellicules, & les filamens ; puis enveloppez-le d'une feuille de Nenuphar, après l'avoir saupoudré d'un peu de bon Salpêtre. Enfin mettez le tout dans un pot sur le feu, & faites-le cuire lentement. Remuez-le souvent pendant qu'il cuit, ayant sur la tête

un grand linge qui pende jusqu'à terre, afin que la fumée qui s'exhale du foye en coction, ne se dissipe point au-dehors, & que vous la receviez toute entiere. Cette fumée salutaire s'élevant jusqu'à vos yeux que vous tiendrez ouverts, en fera distiller l'humeur morbifique, & vous vous trouverez guéri. Si vous employez ce reméde sur le midi, le soir même vous cesserez d'éprouver cet accident. Il y en a qui, pour mieux assurer la guérison, conseillent de manger une partie du foye ainsi préparé, & d'en avaller le bouillon. Mais d'autres m'ont assuré que cela n'étoit point nécessaire, & qu'on en a vû qui ont été guéris en se contentant de humer à loisir la fumée du foye de Mouton pendant qu'il cuit, & qu'il étoit pareillement inutile d'avoir égard à la couleur blanche ou noire de la laine du Mouton.

Voilà donc un reméde aisé, prompt, efficace, dont la vertu a été éprouvée par un grand nombre de Chinois, pour une maladie qui est connue en Europe, & que nos Médecins anciens & modernes ont déclaré être incurable. Si on en éprouve en Europe les mêmes effets, la Chine lui aura fait un présent qui ne doit pas paroître indifférent. Car enfin, qu'avons-nous de plus cher au monde que la vûe? pour peu qu'elle soit attaquée, on ne craint rien tant que de la perdre; & quand on l'a une fois perdue, on se regarde en quelque sorte comme n'étant plus de ce monde. C'étoit du moins le sentiment de Tobie, ce grand modéle de patience. « Quel plaisir pour-» roit-il y avoir pour moi ici-bas, » disoit-il en soûpirant, puisque je » ne puis plus voir la lumiere du » Ciel »? *Quale gaudium mihi*

erit, qui lumen Cœli non video! Je me recommande à vos Saints Sacrifices en l'union desquels je suis avec respect, &c.





EXTRAIT D'UNE LETTRE DU P. CALMETTE,

Au P. DE TOURNEMINE.

À Vencatiguiry dans le Royaume de Carnate, le 16 Septembre 1737.



JE pense comme vous, mon Révérend Pere, qu'il eût été à propos de consulter avec plus de soin les Livres originaux de la Religion des Indes, mais jusqu'ici ces Livres n'étoient pas entre nos mains, & l'on a cru long-tems

qu'il n'étoit pas poſſible de les trouver, ſurtout les principaux, qui ſont les quatre *Vedam*. Ce n'eſt que depuis cinq ou ſix ans, qu'à la faveur d'un ſyſtême de Bibliothéque Orientale pour le Roi, on me chargea de rechercher des Livres Indiens qui puſſent la former. Je fis alors des découvertes importantes pour la Religion, parmi leſquelles je compte les quatre *Vedam* ou Livres ſacrés.

Mais ces Livres, qu'à peine les plus habiles Docteurs entendent à demi, qu'un Brame n'oſeroit nous expliquer de crainte de s'attirer quelque fâcheuſe affaire dans ſa Caſte, & dont l'uſage du *Samſcroutam* ou de la Langue ſçavante ne donne pas encore la clef, parce qu'ils ſont écrits en une Langue plus ancienne, ces Livres, dis-je, ſont à plus d'un titre des Livres ſcellés pour nous. On

en voit pourtant des textes expliqués dans leurs Livres de Théologie : quelques-uns sont intelligibles à la faveur du *Samscroutam*, particulierement ceux qui sont tirés des derniers Livres du *Vedam*, qui par la différence de la Langue & du style, sont postérieurs aux premiers de plus de cinq siécles.

Cependant les Brames parlant de leur *Vedam*, disent tantôt qu'il est éternel, & tantôt qu'il est antérieur à la création. Mais j'ai prouvé plus d'une fois à ces Docteurs, par les textes mêmes du *Vedam*, qu'il étoit postérieur, & en particulier par ce texte-ci : *Autrefois le monde n'éxistoit pas, ensuite il est devenu éxistant : C'est l'Ame qui l'a formé, c'est pourquoi l'ouvrage est appellé bon. Et vidit Deus quod esset bonum.* Ordinairement par l'*Ame* ils entendent *Dieu*,

parce qu'ils en font l'Ame univerſelle qui anime tous les corps.

A l'égard de l'idée de Dieu, que les Philoſophes Indiens confondent toûjours dans la ſuite de leurs ſyſtêmes, on ne peut nier qu'ils n'ayent eu de grandes lumieres, & qu'ils ne ſoient dans le cas de ceux dont parle S. Paul, *qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu* *. De ſorte qu'on eſt étonné de voir que des Auteurs qui ont ſi bien parlé de Dieu, ſe jettent aveuglément dans un cahos d'abſurdités groſſieres; ou qu'étant plongés ſi avant dans les ténébres du Paganiſme, ils ayent eu des lumieres ſi pures & ſi ſublimes de la Divinité.

Il n'y a pas un mois que m'entretenant avec un de ces Docteurs, je lui parlois des attributs de Dieu, & de la connoiſſance & de l'a-

* *Rom.* 1. 21.

mour qui fondent la Trinité. Il m'objecta qu'il y avoit donc des qualités en Dieu. Je répondis que c'étoit en Dieu sa maniere d'être, ses perfections, & non des accidens comme dans les Etres créez. Mais, me répliqua-t-il, la perfection n'est-elle pas différente de celui qui a cette perfection? Vous admettez donc une union entre la perfection & l'Etre, ce qui détruit la simplicité de Dieu, dont la nature est une & non pas composée. Je lui répondis que la perfection en Dieu où son opération n'étoit pas différente de Dieu même; que la Sagesse de Dieu, par éxemple, étoit Dieu. Il vit bien que j'avois satisfait à sa question, & sans insister davantage, il se mit à expliquer ma pensée, en disant que la perfection en Dieu éxiste à la maniere de Dieu même. Sans qu'il soit nécessaire de citer les Auteurs

Indiens, vous pouvez juger par ce ſeul trait, s'ils connoiſſent Dieu.

J'oſe même aſſurer que les Philoſophes Indiens ont de grandes avances pour connoître la Trinité. Il y a une de leurs Sectes moins répandue ici que dans le Nord, qui reconnoît en Dieu la connoiſſance & l'amour. On la nomme la Secte de ceux qui admettent des diſtinctions en Dieu, par oppoſition à celles des *Vedantoulou*, qui rejette ces diſtinctions, en diſant que cette connoiſſance & cet amour ne ſont autre choſe que Dieu même, ſans s'appercevoir qu'ils ont raiſon de part & d'autre, & que la vérité ſe trouve dans l'union de ces deux ſentimens. Ils ont même répandu quelques idées de la Trinité dans leurs Livres, en la comparant à une lampe qui à trois lumignons, & à un Fleuve

dont les eaux se séparent en trois bras différens.

Ce que j'ai vû de plus marqué & de plus étonnant en ce genre, c'est un texte tiré de *Lamarastambam* l'un de leurs Livres. J'ai laissé à *Ballapouram* les Papiers où j'ai décrit ce texte. Il commence ainsi: Le Seigneur, le bien, le grand Dieu, dans sa bouche est la parole. (le terme dont ils se servent la personifie) Il parle ensuite du saint Esprit, en ces termes: *Ventus seu Spiritus perfectus*; & finit par la création, en l'attribuant à un seul Dieu. C'est le Dieu, dit-il, qui a fait le monde. C'est, à ce qu'il me parut, le sens du texte que j'éxaminerai de nouveau, & que j'aurai soin de vous envoyer.

Depuis le mois d'Août de l'année 1736. la famine, qui dure encore, a désolé tout ce Pays, & à causé une grande mortalité. La

consolation que j'ai eu au milieu de tant d'objets affligeans, a été de conférer le Batême à deux mille deux cens quarante-deux Indiens, dont la plûpart étoient des enfans prêts d'expirer. Les autres Missionnaires en ont pareillement batisé un grand nombre chacun dans leur district. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

FIN.

PROTESTATION.

POUR obéïr aux Décrets du Pape Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre, & de Martyr aux Hommes Apostoliques dont je parle dans ces Lettres, & que je ne demande de ceux qui les liront qu'une Foi purement humaine.

TABLE.

Epître aux Jésuites de France.

Lettre du P. Parrenin.

Relation de la perſécution élevée au Tongking.

Lettre du P. Saignes.

Lettre du P. Chomé.

Lettre du P. Fauque.

Lettre du P. Dentrecolles.

Lettre du P. Calmette.

Fin de la Table.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 37. ligne 3. quelque-un, *lis.* quelqu'un.
Pag. 48. l. 7. *de* lis. *des*
Pag. 354. l. 15. ayoit *lis.* avoit

